This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Schaefer
٦٠٤

ANECDOTES

SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE.

T. V.

Jean Benoît Scherer

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE,

TIRÉES DE SES ARCHIVES;

AVEC quelques Anecdotes particulières aux différens peuples de cet Empire;

PUBLIÉES par un Voyageur qui a séjourné treize ans en Russie.

TOME CINQUIÈME.

A LONDRES,

Et A PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

1792.

TO THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
178702A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1925 L

ANECDOTES

INTÉRSSANTES ET SECRETES

TIRÉES

DES ARCHIVES DE LA RUSSIE.

Le nombre des Généraux d'armée a souvent varié en Russie. Sous le règne de l'Impératrice Anne, il y avoit deux Feld-Maréchaux-Généraux, qui possédoient les premiers emplois à la Cour, sans commandement à l'armée; deux autres étoient auprès de l'armée. Ce nombre fut doublé sous le règne d'Elisabeth, celui des autres Officiers-Généraux étoit proportionné.

En 1763 Catherine II monta l'armée sur un nouveau pied. Elle établit cinq Feld-Maréchaux-Généraux, dont quatre, à l'exception du Grand-Maître d'Artillerie, commandent les divisions; 8 Généraux en chef, dont un commande la Land-Milice; 20 Lieutenans-Généraux,

dont deux commandent la Land-Milice; et 51 Généraux-Majors, dont 6 commandent la Land-Milice. Parmi ces Généraux ceux de l'Artillerie ne sont pas compris. On avoit aboli les Brigadiers: la difficulté de les remplacer convenablement les a fait rétablir; mais ils ne touchent que les appointemens de Colonel, et ils conservent leur régiment jusques à leur promotion au grade de Général-Major; ce qui jusques là leur procure certains profits qu'ils savent tirer de leur régiment. Leur nombre n'est pas fixe.

Les régimens conservent leurs noms, et ne prennent jamais celui d'aucun chef.

Autrefois les Généraux commandoient en même tems l'infanterie et la cavalerie. Aujourd'hui les seuls Chefs de Division jouissent de cette prérogative.

L'histoire Russe fait mention d'une place de Feld-Maréchal-Général-Lieutenant, que possédoit un *Ogilvie*. Aujourd'hui ce grade est inconnu.

Les marques distinctives du commandement militaire sont des galons ou des

broderies d'or sur les habits, et un chapeau ombragé de plumes blanches. Les Généraux qui ont servi auprès de l'armée pendant un certain espace de tems, remplissent des fonctions civiles, comme celles de Gouverneurs ou de Commandans des forteresses. Ces fonctions sont regardées comme civiles, en ce qu'elles sont un obstacle à toute espèce d'avancement auprès de l'armée.

Un Feld-Maréchal-Général a environ 9564 roubles : c'est une somme qui lui est accordée pour ses appointemens, qui font 7000 roubles, 200 rations, seize domestiques et ses autres dépenses particulières ; (en 1762 ces sommes n'étoient que de 8242 roubles). Il touche, outre cela, 15,100 roubles pour les frais de ce qu'on appelle sa *Chancellerie*, qui est composée de

2 Secrétaires, qui ont le rang de Capitaines-Lieutenans ;

1 *Notaire*, qui a le rang de Sous-Lieutenant et 120 roubl. d'appointemens.

1 Teneur des régistres, avec le rang d'Enseigne.
1 Cancellariste, avec 84 roubles d'appointemens.
2 Copistes du secrétaire.
2 Voituriers.
2 Aides-de-Camp-généraux, avec le rang et les appointemens de Lieutenans-Colonels.
4 Aides-de-Camp *sur les aîles*, avec ceux de Capitaines.
1 Auditeur-Lieutenant-Général, avec ceux de Major.
2 autres Copistes du secrétaire.
1 Quartier-Maître-Général de l'état, avec le rang et la paye de Capitaine.
1 Fourier avec le rang d'Enseigne.

Un Général en Chef (qui a aussi sa Chancellerie, composée à-peu-près comme celle d'un Feld-Maréchal, mais moins nombreuse,) touche 3600 roubles d'appointemens et 7170 roubles pour les frais de sa Chancellerie.

Un Lieutenant-Général et sa Chancel-

lerie coutoient à la Couronne en 1762, 2160 roub. d'appointemens et 3187 roub. pour les frais de sa Chancellerie; et un Général-Major 1800 roubles d'appointemens et 2380 roub. pour les frais de sa Chancellerie. Ces appointemens ont été augmentés dans la proportion de ceux des Feld-Maréchaux et des Généraux en chef.

Sous la dénomination d'*Etat-Général* on comprend

2 Quartier-Maîtres-Généraux, avec le rang et les appointemens de Général-Major, et qui ont chacun deux secrétaires.

3 Quartier-Maîtres-Généraux-Lieutenans, avec rang de Colonel.

3 Quartier-Maîtres supérieurs, avec le rang de Lieutenans-Colonels.

Dans ces deux derniers grades chaque Officier a un secrétaire.

6 Quartier-Maîtres supérieurs, avec le rang de Major.

6 Quartier-Maîtres des Divisions, avec le rang de Capitaine.

8 autres, avec le rang de Lieutenant.

12 Officiers des colonnes, avec le rang de Sous-Lieutenant, 100 roubles d'appointemens, cinq rations, et un domestique.

Cet Etat-Général avec ses Chancelleries coûtoit en 1762, 291,634 roubles, il en coûte aujourd'hui 330,380.

On donne aux Officiers-Généraux, à l'exception des Colonels et Brigadiers, le titre d'Excellence.

Suivant le nouveau réglement, chaque régiment, chaque corps, chaque grade a ses marques distinctives. L'épaulette distingue particulièrement les Officiers, et les galons distinguent les soldats.

La couleur générale de l'armée Russe est la verte. Toute l'infanterie, les gardes à pied et les valets de Cour n'en ont pas d'autre. La couleur bleue étoit autrefois celle de la cavalerie, et toute l'armée portoit des manteaux bleus. On y a substitué presque généralement la couleur paille. La couleur des vestes, des

collets et des paremens est plus variée dans la cavalerie que dans l'infanterie. Autrefois chaque régiment de hussards avoit son uniforme particulier. C'étoit une dépense considérable pour les Officiers qui passoient d'un régiment dans l'autre.

L'uniforme des Officiers-Généraux d'infanterie est verd et rouge; celui de la cavalerie est bleu et rouge. Les Feld-Maréchaux et les Généraux qui commandent à la fois la cavalerie et l'infanterie, peuvent seuls porter l'un et l'autre uniforme, ainsi que les plumets blancs. C'est sur la broderie, les surtouts et les housses que l'on mêle les couleurs de l'infanterie et de la cavalerie. La broderie du Feld-Maréchal est triple. Le Général en chef porte le même uniforme, mais n'a point de broderie sur les coutures.

Les Officiers qui composent l'Etat-Major ont des galons sur leurs vestes.

Quelques Colonels ont introduit dans leurs régimens une espèce d'uniforme

fort simple que l'on peut porter hors le moment du service. C'est un soulagement pour les Officiers pauvres, qui ne se procureroient que difficilement le grand uniforme. Car les Officiers de l'état se fournissent eux-mêmes leur uniforme. Les autres le reçoivent du régiment, qui forme pour cela une bourse avec la somme que l'on déduit journellement sur les appointemens.

Les Officiers Russes, comme ceux de France, ne sont obligés de porter l'uniforme que dans leurs quartiers. Hors delà, ils portent un habit bourgeois, une épée ordinaire, et des souliers au lieu de bottes.

L'armée Russe reçoit un uniforme neuf tous les deux ans. Les manteaux sont pour quatre ans. Le Commissariat envoye le drap ou l'argent qui en tient lieu, sur le pied de 99 copékes l'*arschine* ou l'aune et demie de drap. Tous les Bas-Officiers reçoivent la même sorte de drap que les soldats; mais ils s'en

procurent un plus fin avec leur paye. De la même manière ils s'achètent leurs galons, qui sont leur marque distinctive. En été on exerce souvent les soldats en veste. Les domestiques ne reçoivent point leur habillement du régiment; leurs maîtres en ont reçu l'argent. Les manteaux, les vestes et les bonnets de drap des voituriers et des prévôts qui suivent l'armée, sont renouvellés tous les deux ans.

Régle générale: dans les promotions, on ne considère que l'âge et les années de service. Il est libre à un Officier de vérifier en tout tems la liste de ses concurrens, et de former sa plainte lorsqu'on lui a fait un passe-droit, rarement la faveur empêchera qu'elle ne soit accueillie, surtout lorsqu'il n'a rien à se reprocher. On ne suit point la même méthode qu'en Prusse pour l'avancement au service. Là on n'a de compétiteurs que dans son régiment, ce qui retarde ou avance au hazard la fortune d'un Officier. La loi de l'égalité est mieux observée en

Russie, où toute une Division n'est regardée que comme un seul corps seulement. Les pages de la Cour, les Bas-Officiers de la Garde et les Cadets qui obtiennent du service à l'armée, trompent quelquefois l'espoir de ceux qui seroient montés à un grade plus élevé sans leur arrivée. On parvient plus aisément dans l'infanterie que dans la cavalerie. A la guerre on fait son chemin plus rapidement. Il n'est pas rare de voir alors un jeune militaire devenir en un instant Officier-Général.

L'avancement des Officiers dépend du Collège de la guerre. Il délivre même les brêvets aux Lieutenans-Colonels, mais avec l'agrément de l'Impératrice. Les autres grades supérieurs sont uniquement conférés par l'Impératrice. L'avancement des Bas-Officiers est abandonné aux Chefs de division; leurs brevets sont signés par le Collège de la guerre. Un Officier qui prend son congé avec avancement perd ses appointemens

d'un mois. Le Collège de la guerre reçoit encore les engagemens des Officiers étrangers, qui viennent demander du service en Russie. Ceux qui ont servi dans des Etats monarchiques, descendent d'un grade : ceux qui ont servi dans une République ou chez quelque Prince d'Allemagne, descendent de deux grades. Souvent les étrangers, qui se sont fait connoître par un mérite transcendant, sont admis au même grade qu'ils avoient dans leur patrie. On est plus difficile à l'égard des sujets de certaines puissances connues par leur peu de circonspection dans le choix des Officiers, et j'ai vu un homme qui arrivoit de chez l'une d'elles, avec le brevet de Major dans sa poche, recevoir en Russie celui de Sous-Lieutenant.

Un Feld-Maréchal-Général, qui commande l'armée dans le pays ennemi, a droit de conférer jusqu'au grade de Lieutenant-Colonel. Dans l'enceinte de l'Empire, il ne peut conférer que celui de

Capitaine, soit d'infanterie soit de cavalerie, et cela seulement aux Officiers de sa division. Son pouvoir à cet égard n'est pas plus étendu que celui d'un Chef de division, du Grand-Maître de l'Artillerie, ou du Commandant d'un corps séparé. Si un Feld-Maréchal a plus d'une division à ses ordres, son droit est le même dans chacune d'elles. Comme le Feld-Maréchal-Général, Prince Potemkin, est aujourd'hui à la tête de toute la cavalerie, et son frère, le Général en Chef, Prince Potemkin, à la tête de la cavalerie légère, ces deux Seigneurs sont maîtres de l'avancement au service, non seulement dans les troupes de cavalerie et d'infanterie, qui forment leurs divisions, mais encore dans le surplus de la cavalerie de l'Empire, de sorte que dans ce dernier cas un Officier, qui veut monter un grade, a besoin du certificat et du rapport ordinaires, soit du chef du corps de la cavalerie auquel il appartient, soit du chef de la division, et de l'at-

tache de l'un de ces deux Messieurs. Autrefois le Colonel et les Officiers réunis faisoient leur rapport avec serment. Aujourd'hui c'est le Colonel qui a la plus grande influence dans tous les avancemens. Pour le sien propre il prend la signature de ses Officiers, apposée au pied du certificat qu'il se donne à lui-même. Le chef de la division envoye tous ces certificats au Collège de la guerre, pour faire confirmer ces nominations et expédier les brevets. Si ce Collège apperçoit quelque irrégularité ou quelque fraude, la nomination du chef de la division est cassée, et les auteurs du certificat sont punis. — Le Colonel peut proposer pour l'avancement des Bas-Officiers, sans avoir égard au tems de leur service. A l'égard de ceux qui ne sont pas nobles, quand leurs pères Officiers ont acquis la noblesse en portant les armes, il leur faut quatre ans de service, avant de sortir de la classe des Bas-Officiers; aux fils de soldats, aux

écrivains, copistes etc., huit ans; à ceux qui sont tirés des recrues ou des Odnodworzis, douze ans. — Chaque Général peut créer des Officiers et des Bas-Officiers, auxquels il donne alors la qualité de ses Aides-de-Camp, ou qu'il place dans sa Chancellerie. Ces postes d'Aides-de-Camp sont très-recherchés, et procurent ordinairement une fortune rapide aux jeunes gens. La condition qui leur est imposée alors, est de rester six ans auprès de leur protecteur, et quand ils ne sont pas nobles, huit ans. — Les jeunes gens nobles, avant de devenir Officiers-Généraux, doivent avoir passé par les grades de Sergent et de Porte-drapeau dans l'infanterie, ou d'Exempt et d'Officier dans la cavalerie. — Un Colonel peut prendre auprès de lui plus de Bas-Officiers que ne l'exige son service. — Le Capitaine d'une compagnie ne peut nommer lui-même les Caporaux, mais il propose les sujets au Colonel, et si celui-ci se refuse au voeu du Capi-

taine, il s'expose à entendre beaucoup de plaintes. — Il y a un espace de tems de service fixe, avant de parvenir à aucun grade. Un service de dix ans dans le même grade est un titre inattaquable pour passer à un autre grade. — Un étranger, qui n'est même pas noble, peut aisément sortir de la classe des Bas-Officiers, pour entrer dans celle des Officiers, pourvu que l'on n'ait rien de grave à lui reprocher. C'est la disposition textuelle d'une ordonnance de Pierre Ier, qui cherchoit par toutes sortes de moyens à attirer les étrangers à son service.

Au commencement de la guerre de 1757, l'avancement fut rapide et considérable dans toute l'armée. Tous ceux qui avoient été blessés, franchissoient deux grades. L'on vit alors, en moins de trois ans, une foule de jeunes gens, sans un mérite distingué, devenir Capitaines, Colonels et quelque chose de plus. On fut bientôt obligé d'apporter

des restrictions à ce réglement. — Les Officiers ne passent de l'infanterie dans la cavalerie, ou de celle-ci dans l'autre, que sur leur demande formelle.

Depuis l'organisation de l'armée (1764), l'influence, l'autorité et les revenus du Colonel sont considérables. 1) Ses Lieutenans-Colonels et ses Majors ne lui font des rapports que debout et armés de pied en cap. 2) Il envoye au loin les Officiers et même les Officiers de l'Etat-Major pour faire les recrues, les achats des choses nécessaires au régiment, et la recette de la solde au Commissariat. 3) Il transfère un Officier d'une compagnie dans l'autre, et dans certains cas, lui fait remplir les fonctions d'un Bas-Officier. 4) Il fait seul son rapport sur l'état du régiment, et rend seul compte de la conduite de tous les individus qui le composent. 5) L'avancement de tous les Officiers dépend en grande partie de lui. 6) Il peut quelquefois créer deux ou trois Officiers. 7) Avancer tous les

Bas-

Bas-Officiers jusqu'au grade de Sergent (et à celui d'Officier dans la cavalerie). 8) Il délivre à un Officier, qui passe de son régiment dans un autre, un certificat de sa conduite. 9) Il donne des congés sans perte de la paye, mais qui ne peuvent excéder 29 jours; il en étend la durée sous le nom signalé de passeport ou d'ordre. (Un Capitaine donne aussi des congés, mais pour peu de jours). 10) Il a l'inspection sur les Officiers, qui doivent être fournis de toutes les choses nécessaires, et n'avoir pas en marche plus de chevaux que ne le porte l'ordonnance. 11) Les Officiers supérieurs (et non ceux de l'état) reçoivent de lui leurs uniformes et les autres objets qui sont fournis par la Couronne. 12) Hors de l'Empire aucun Officier ne peut se marier sans son consentement. 13) Les Bas-Officiers et les soldats ne peuvent en aucun tems se marier sans ce même consentement. (Mais loin d'abuser de ce droit, il encourage les ma-

riages, et les enfans, qui en naissent, sont élevés aux dépens de la Couronne). 14) Il punit lui-même et met aux arrêts les Officiers qui mènent une vie déréglée. 15) Lorsqu'un Officier lui déplaît, il ne le déguise pas dans son rapport, et le dispose ainsi à solliciter sa translation dans un autre régiment. 16) Il peut s'opposer à ce que les Officiers ne fassent des Bas-Officiers et des soldats leurs domestiques, article, qui d'abord a causé beaucoup de mécontentement. 17) Il peut dégrader les Bas-Officiers ou leur infliger d'autres peines. Autrefois il leur donnoit des coups de canne; l'Impératrice actuelle a sévèrement défendu de punir les Bas-Officiers nobles autrement que les Officiers. 18) Il prescrit aux Officiers la manière de punir leurs Bas-Officiers. 19) A l'exception des armes il est chargé de toutes les fournitures du régiment. Il économise sur certains articles et gagne beaucoup sur tous. 20) L'achat, l'entretien et l'usage des

chevaux du régiment sont à sa disposition, et il est irréprochable, pourvu que le nombe des chevaux soit complet au moment où le régiment partira. 21) Il peut forcer chaque compagnie à nourrir, avec la portion qui est journellement déduite sur la paye, quatre chevaux destinés au charroi des munitions et des vivres des soldats en marche. 22) D'un seul trait de plume il fait d'un prévôt d'armée un soldat. 23) Indépendamment des sommes qu'il reçoit pour la remonte, on lui fournit le fourage pour six mois en Russie, et pour huit en Ukraine. Si les chevaux meurent en présence de l'ennemi, on les lui rembourse, à raison de 12 roubles chacun, autrement ils sont à son compte, à moins qu'il n'administre la preuve d'une contagion. 24) Quoiqu'il empêche les Officiers d'employer les soldats à leur usage personnel, il ne laisse pas d'en faire des maréchaux, des tailleurs, des cordonniers, et le tout à son profit. 25) Il élève

des chevaux auprès du régiment, en dépit des défenses expresses qui sont faites à cet égard. Autrefois le Colonel ne pouvoit presque rien faire sans ses Capitaines, aujourd'hui la plus grande partie des arrangemens dépend de lui. L'opinion générale en Russie est que les bénéfices secrets d'un Colonel de cavalerie montent à 6,000 roubles, et que ceux d'un Colonel d'infanterie montent à 2,000 roubles. Le Lieutenant-Colonel, et principalement l'Inspecteur, qui est ordinairement un Général, doivent le surveiller et s'informer de sa conduite. C'esr à eux que les soldats portent leurs plaintes contre lui. Il est arrivé quelquefois qu'un Colonel louoit le labeur de ses soldats charpantiers, charrons etc., et en embourseit le salaire que l'Inspecteur lui faisoit restituer, sur le champ. Tous ces avantages particuliers au Colonel, chaque Commandant en jouit dans la plus petite troupe à part. Du reste les Colonels ne peuvent licentier

aucun soldat. En cas de vieillesse ou d'infirmité, ils présentent l'invalide au chef de la division, qui l'envoye en garnison.

Chaque nation a son code pénal militaire. En Russie l'instruction des procès pour raison de fautes graves de la part des militaires, est portée à un Conseil de guerre. Si l'accusé a un rang considérable dans l'armée, le Collège de la guerre nomme ses juges parmi ceux qui sont d'un rang différent. Il est libre à l'accusé de récuser ceux qu'il lui plaît Les juges ne peuvent prononcer qu'en vertu d'une loi précise, dont ils font la juste application au cas qui leur est soumis, et qu'après avoir obtenu l'aveu du coupable, ou acquis d'une autre manière la conviction du crime. Un Colonel, qui s'étoit permis divers écarts, celui entr'autres de rester à St. Pétersbourg après que son régiment en étoit parti, fut arrêté et renvoyé sous bonne garde à son régiment. Il est aussitôt amené de-

vant un Conseil de guerre, qui l'interroge. Il ne répond rien, assuré que ses juges ne peuvent lui faire légalement son procès, attendu qu'ils ressortissent au Collège de la guerre, qui est son accusateur, et que sous ce point de vue le Collège de la guerre est juge et partie. Le Collège se contenta de prescrire les questions que l'on devoit lui faire. Après beaucoup de procès-verbaux et de rapports, on dit à l'accusé, que, s'il persiste à ne pas répondre, son procès n'en sera pas moins continué, et que la notoriété de ses crimes tient lieu d'un aveu. Le Collège n'osa pas néanmoins exécuter cette menace, il refusa de prononcer jusques à ce que l'accusé eut confessé ses égaremens. La mort inopinée de celui-ci tira d'embarras le Conseil et le Collège.

Un Officier qui avoit diverti les deniers de la Couronne, fut mis, par mégarde, dans un cachot ordinaire. Il en porta ses plaintes contre le Gouverneur,

qui fut, pour cela, jugé indigne de sa place. Ce jugement fut adouci en faveur du mérite distingué du Gouverneur, et sa place lui fut conservée, mais on lui retint les appointemens de trois ans, pour remplir le déficit de la caisse, et le coupable, pour réparation de la violation des loix faite en sa personne, fut quitte de toute restitution, et envoyé, avec avancement, à une division éloignée.

Un Officier de l'état-major, commandé pour mener des troupes hors des frontières, avoit un Bas-Officier, qui lui avoit manqué en diverses circonstances. Dans un mouvement d'impatience, il le fit arrêter et lier pour quelques heures à un chariot. Il fut pour cette action soumis à un Conseil de guerre, et auroit subi une peine grièvе, sans la bienveillance de tous les Officiers, dont il étoit aimé, et qui disposèrent l'accusé, devenu accusateur, à un accommodement. Celui-ci se contenta d'une réparation d'honneur et d'une bonne somme

d'argent, avec laquelle il partit, pour se rendre à une autre division.

Les réglemens de la guerre ont été composés par le Feld-Maréchal-Général-Lieutenat Ogilvi. Les *articles* de la guerre l'ont été par l'Aide-de-camp-général de Menzikoff-Cendrowitsch, qui depuis se retira dans un couvent de Danzik, où il prononça ses voeux, malgré les instances du Prince pour le détourner de cette violente résolution. Les peines, qui sont prononcées par les articles, sont 1°. celle de mort, qui n'est presque plus d'usage; 2°. l'exil perpétuel et l'exil à tems, qui se prononce en bien peu de cas; 3°. la cassation ou le renvoi du service: lorsque la faute est aggravée par quelque circonstance, le condamné est mené avec escorte jusque sur la frontière; 4°. la dégradation; 5°. les arrêts, qui sont de différentes espèces; 6°. la réparation d'honneur et les dommages et intérêts; 7°. le retranchement des appointemens. L'argent qui en provient est commun-

ment appliqué à l'hôpital. La dégradation étoit une peine extraordinaire et peu connue avant le règne de l'Impératrice Anne. Le Feld-Maréchal Munnich, dans la guerre contre les Turcs, en donna les premiers exemples. Il fit lui-même les procès et sans beaucoup de formalités. Le dégradé est quelquefois rétabli dans son honneur et dans sa place, mais il ne peut plus prétendre au cordon de St. George. Sa précédente dégradation nuit encore à sa fortune, en ce qu'à chaque fois qu'il avance en grade, ses certificats en font toujours mention.

Les instructions des Colonels marquent les cas où ils peuvent punir les Officiers, et l'espèce de peine pour chaque cas. Ces diverses peines sont 1°. d'être réprimandé en présence des autres Officiers; 2°. de monter la garde avant son tour, ou d'être commandé ailleurs; 3°. d'être mis aux arrêts, soit dans sa chambre, soit au corps de garde, soit sous la garde du prévôt, qui suit l'ar-

mée. Cette dernière sorte d'arrêt est la plus flétrissante. 4°. D'aller à pied dans les marches. Un Colonel voulut un jour forcer un Officier d'aller à pied et de porter un fardeau. L'Officier consentit au premier article et résista opiniâtrement sur le second. Le Colonel fut obligé de céder.

Les récompenses sont au moins autant prodiguées que les peines. L'avancement avant son tour, les largesses pécuniaires, les dons de terre et de paysans, de cordons et d'autres marques d'honneur, les médailles d'argent, avec le portrait de l'Impératrice, même pour les simples soldats, telles sont les principales récompenses.

L'armée Russe, qui est toujours nombreuse et fait des longues marches, a beaucoup de bagages; pour en diminuer la somme, on prend des arrangemens. On laisse dans les quartiers les choses, qui sont d'une nécessité moins absolue. L'instruction du Colonel d'infanterie lui

permet d'avoir trois chariots, l'un à deux chevaux, les 2 autres à quatre, trois chevaux de selle pour lui, et deux pour ses gens. Le Lieutenant-Colonel a deux chariots à quatre chevaux, et le Major deux chariots à deux chevaux; ils ont chacun deux chevaux de selle pour eux, et deux pour leurs gens. Les Officiers d'une compagnie doivent avoir pour eux tous un chariot à quatre chevaux, chaque Officier a son Kibitka (petit chariot) ou des chevaux de somme.

Les Officiers qui montent à un grade, dans lequel ils ne sont que surnuméraires, ne reçoivent que les appointemens du dernier grade qu'ils viennent de quitter. Ces appointemens sont payés avec les épargnes faites par le retranchement de la solde de ceux qui ont obtenu un congé à long-tems. A l'égard de ceux qui deviennent surnuméraires, soit en entrant au service, soit en changeant de régiment, ils n'ont pas d'appointemens.

Les Officiers ne portent point d'espon-

tons à la parade, les Officiers subalternes y portent toujours leur fusils. Les Officiers pauvres, et qui ne pourroient pas se procurer eux-mêmes leurs équipages, les reçoivent du régiment par des avances sur leur paye. Ils trouvent encore des ressources auprès des Colonels, qui ont table ouverte, et qui entretiennent quelquefois leurs chevaux. Un Commandant, qui ne cherche point à maltraiter ses subalternes, est sûr de leur attachement, quel que soit d'ailleurs sa sévérité dans le service.

Les Officiers que l'âge met hors d'état de continuer leur service, sont envoyés dans les garnisons, ou placés dans l'état civil, ou congédiés avec un grade au-dessus de celui qu'ils ont au jour de leur retraite, et une pension qui est ordinairement de la moitié de leurs appointemens. D'après la lettre de diverses ordonnances de Pierre Ier, celui qui, après avoir servi un an, demande son congé, doit l'avoir avec avancement.

Ainsi un Lieutenant-Colonel d'une année, se retire avec rang de Colonel. Ces ordonnances excitèrent beaucoup de murmures et de réclamations. On cita l'exemple d'un jeune Aide-de-Camp de Feld-Maréchal (poste où l'on va de pair avec les Lieutenans-Colonels), devenu en un instant Colonel, et en cette qualité placé dans un Collège au-dessus des vieux Conseillers. Pour examiner ces plaintes, le Sénat convoqua les membres des Collèges de l'amirauté et de la guerre, qui improuvèrent unanimement les ordonnances de Pierre Ier, et furent d'avis d'y remédier par quelque expédient.

Il étoit très-difficile autrefois d'obtenir son congé. Il falloit alléguer des raisons de la plus grande considération, et produire des attestations en bonne forme. Aujourd'hui que l'on ne manque pas d'Officiers, l'on est plus indulgent. Il y a cependant une formalité préalable, quand on veut être placé soit dans un Gouvernement, soit dans l'état civil,

c'est de présenter une requête au Colonel, qui la fait passer, avec ses observations, au chef de la division, qui l'envoye ensuite au Collège de la guerre. En obtenant son congé de cette manière, on n'a point de pension. La veuve et les enfans d'un Officier, qui meurt au service, sont pensionnaires de la Couronne; les enfans ne le sont que jusques à l'âge de 15 ans; c'est l'époque où leur éducation est censée achevée, fardeau, dont on a voulu décharger la veuve, après quoi ils sont envoyés à l'armée.

Aucun régiment ne porte le nom de son Colonel. Quelques-uns sont connus sous les dénominations de premier, de second etc. la plupart ont le même nom que la ville dont ils portent les armes, ou du district dans lequel ils avoient originairement leurs quartiers. Ces noms leur demeurent invariablement, et on ne les change jamais que par des motifs de la plus grande importance.

Les troupes faisoient encore en 1764

des marches pénibles jusques au milieu de l'automne pour gagner leurs quartiers d'hiver. Dès le printems elles les recommencoient pour se rendre dans les camps, ce qui occasionnoit tous les ans une perte considérable d'hommes, de chevaux et de chariots. Le parti que l'on a pris de leur assigner des quartiers fixes, en parant à cet inconvénient, a épargné beaucoup de fatigues aux soldats et de dépenses aux Officiers. Autant que les localités le permettent, les états-majors résident toujours dans les villes, et le reste des troupes est répandu dans les campagnes d'alentour. L'infanterie qui est logée chez les paysans, en reçoit de la paille et rien de plus, le surplus elle le doit à leur liberalité. Seulement on est obligé de laver son linge dans chaque terre de Livonie et d'Esthonie qui est au moins de cinq hakens, c'est-à-dire, de 35 hommes; il doit y avoir une petite maison avec une écurie pour l'Officier, sinon, il est autorisé à prendre son

logement dans le château du Seigneur. Il y a quelquefois autour de la maison de l'Officier des casernes et des écuries pour la cavalerie. Le Seigneur, pour diminuer sa dépense, assigne à chaque cavalier une ou plusieurs maisons de paysans, qui lavent son linge, lui fournissent des vivres et chauffent ses bains. Dans le reste de la Russie, la noblesse n'est point assujettie à cette charge, les Officiers et les soldats sont logés dans les maisons de paysans. On a construit pour la cavalerie des écuries aux dépens de la Couronne. La Noblesse Livonienne et Esthonienne fournit en-outre des bâtimens pour servir de magazins, et répond de l'avoine et de toutes les provisons que l'on y serre; impôt ignoré en Russie. Les Officiers des régimens, qui sont en quartier dans la capitale, se logent à leurs frais. La police distribue les soldats chez les bourgeois. Les régimens, ainsi que les corps de cavalerie commandés par de Bas-Officiers, et

destinés

destinés à faire la patrouille, sont relevés tous les ans. La cherté des vivres dans les villes fait préférer aux troupes le séjour des campagnes.

Chaque régiment a son pope, qui jouit de la même considération qu'un Officier, quoiqu'il n'en ait pas le rang. Les Chirurgiens de l'infanterie portent un uniforme tout vert, et ceux de la cavalerie un uniforme tout bleu, mais point d'épaulettes ni d'épée qu'avec l'agrément du Colonel.

Le Commissariat pour la fourniture des armes et des munitions est renouvellé tous les vingt ans.

Les vivres, les uniformes, le papier, etc. d'un régiment sont fournis et gardés par un trésorier, qui est à la nomination des Officiers, et dont ils répondent. Ces caissiers ont toujours rang de Bas-Officiers.

En marche le soldat porte du biscuit. D'après l'augmentation de solde accordée par l'Impératrice actuelle, chaque

soldat coûte à la Couronne 33 copékes par mois. On retient sur les appointemens des Officiers et Sous-Officiers un copéke et demi par rouble. Cet argent est déposé dans la Chancellerie du Collège de médecine. On retient un copéke aux Bas-Officiers et soldats pour le même objet, et un autre copéke pour l'hôpital.

Chaque compagnie a trois caisses d'épargne. La première appartient aux soldats; ils y versent le produit de leurs économies dans les endroits où les vivres sont à bon marché, ou quand leurs hôtes leur donnent la table. Les Caporaux y mettent leur cachet. Quand un soldat quitte la compagnie, on lui remet sa quote-part. La seconde caisse renferme les épargnes générales, telles que les bénéfices sur les vivres, sur les fourages et sur différens ouvrages qui se font par le régiment. Le Capitaine en tient un régistre, et les Caporaux ont les clefs de la caisse. Cet argent sert principalement à raccommoder les chariots etc.

La troisième, qui est tenue à peu près comme la première, est un dépôt de la cotisation générale et volontaire des soldats.

Chaque régiment Russe est composé de deux bataillons, qui forment ensemble douze compagnies. En tems de paix il doit y avoir trois Officiers auprès de chaque compagnie, et quatre en tems de guerre. Le Colonel fournit pour la marche à chaque compagnie onze chevaux; savoir : dix pour les quatre chariots, et l'onzième pour porter la batterie de cuisine que les soldats achètent avec leur paye.

Les maréchaux, les serruriers et les armuriers reçoivent communément 60 roubles de gages; le Colonel leur donne quelquefois plus, suivant leur habileté. Comme ce sont des ouvriers Allemands, ils n'ont pas d'uniforme. L'aumônier reçoit aussi 60 roubles.

Chaque régiment a au moins 12 musiciens. Leurs moindres appointemens

sont de 7 roubl. 50 copékes. La Couronne leur fournit l'uniforme de soldat; mais le Colonel et les Officiers leur en en donnent de plus brillans.

L'artillerie d'un régiment a ordinairement un sergent avec 15 roubles de paye, un Caporal avec 11 roubles, et 32 canoniers avec 7 roubles et demi chacun.

Les appointemens des 12 Capitaines d'un régiment sont de 200 roubles, outre 2 domestiques et la valeur de 5 rations,

	roub.	domest.	rat.
des 12 Lieutenans	120	1	4
des 14 Sous-Lieutenans.	100	1	3
des 10 Enseignes	100	1	3
des 12 Sergens-Majors	36		
des 24 Sergens	15		
des 12 Capitaines d'armes	12		
des 12 Porte-drapeaux	12		
des 12 Fouriers	12	(avec le rang de Sous-Officier,)	
des 48 Caporaux	11		
des 12 barbiers	7½	(ce sont de simples soldats qui font ce métier,)	

	roub.
des 24 tambours	$7\frac{1}{2}$
des 12 fifres	$7\frac{1}{2}$
de 272 grenadiers	8
de 1360 mousquetaires ou fantassins, ainsi que de 12 charpentiers et autant de manoeuvres, que l'on employe à toutes sortes d'ouvrages	$7\frac{1}{2}$
de 48 chartiers	6

Un régiment est donc composé de 2093 hommes, dont la paye et les vivres coûtent à la Couronne un peu au-delà de 35,600 roubles, non compris les armes, l'artillerie et les habits, que l'on fournit en nature. Chaque compagnie est formée de 136 hommes en tems de guerre, et de 116 pendant la paix.

La Couronne paye 64 roubles 50 copékes pour l'entretien annuel de 51 chariots, qui se trouvent dans chaque régiment; (ces chariots doivent durer huit ans). 1131 roubles 50 copékes pour 155 chevaux. Dans cette somme est compris

celle de 837 roub. pour le fourage. (Les chevaux doivent aussi durer huit ans). 112 roub. pour l'achat de chaque cheval, 40 copékes pour le ferrer, 43 roubles 93 copékes pour les harnois et la réparation des chariots. La selle d'un fourier est évaluée 6 roubles; celle d'un charretier à 1 roub. 84 copékes.

Les armes, dont le prix est toujours fixe, doivent durer vingt ans. Le fusil est évalué 4 roub. et demi.

Les Officiers de l'Etat-Major se font faire eux-mêmes leurs uniformes, les autres Officiers les reçoivent du Colonel; savoir: les Capitaines et les Lieutenans tous les ans; les Sous-Lieutenans et les Enseignes tous les deux ans. Le hausse-col est évalué à 12 roubles, et est donné pour vingt ans. Chacun achète une épée à sa fantaisie.

Chaque soldat reçoit par an deux chemises et une paire de bottes. Le cuir et la façon reviennent à 80 copékes. Les serruriers, les maréchaux et les sacris-

tains du régiment ont deux paires de bottes. Ainsi le nombre des bottes pour tout un régiment est de 1914, et la somme qu'elles coûtent de 1531 roubles 20 copékes. 3712 paires de souliers nécessaires à la consommation annuelle d'un régiment coûtent 1484 roub. 80 copékes. La paire de bas de laine pour l'hiver coûte 18 copékes. La pièce de toile pour les bas d'été $4\frac{31}{48}$ copékes, et la paire de chaussons de laine 5 copékes.

Les régimens d'artillerie ont beaucoup de points de ressemblance avec ceux d'infanterie. Ils en diffèrent dans d'autres. Généralement les Officiers d'artillerie ont des grades supérieurs à ceux de l'armée. Un Capitaine d'artillerie a le rang de Major dans l'armée; ainsi du reste. Les appointemens sont plus considérables. Chaque compagie est composée de 200 hommes, d'un Capitaine, d'un Lieutenant, de deux Sous-Lieutenans, de deux Aides-d'artillerie etc. Les bombardiers ont une plus forte paye que

les canoniers. Un bombardier de la première classe reçoit par quartier 6 roub. 95 copékes, un de la seconde classe 4 roub. 64 copékes. Un canonier de la première classe 3 roub. 90 copékes. Il n'y a point de division de classe pour les fusiliers; ils reçoivent tous 2 roub. 95 copékes par quartier.

L'instruction de chaque Colonel de la cavalerie porte qu'il doit tenir des états et des comptes exacts des chevaux et de l'argent de la remonte. On va voir comme cette instruction est suivie. Pour l'achat, le Colonel doit commander un Officier de l'Etat-Major, quatre des premiers Officiers, et un certain nombre de Bas-Officiers et de soldats. On ne doit point les acheter au-dessous de quatre ans, ni au-dessus de six. Autrefois on alloit chercher des chevaux en Prusse, en Danemark etc.; aujourd'hui les haras de Russie fournissent les plus beaux chevaux, de sorte que la Couronne gagne les frais de transport, indépendamment

des sommes immenses qui sortoient de l'empire pour l'achat. Les chevaux des cuirassiers ne doivent pas avoir moins de 2 arschines 2 werschoks (1) de hauteur, ceux des carabiniers 2 arschines 1 werschok, et ceux des dragons, des hussards et de la Land-Milice, moins de 2 arschines. Dès qu'ils arrivent au régiment, ils sont examinés par les Officiers de l'état et le chef de chaque compagnie, et ensuite distribués. Un cheval n'est censé durer que huit ans, quoiqu'ils en durent vingt et davantage: source d'un gros revenu pour le Colonel, à qui l'on paye la remonte comme s'ils étoient renouvellés tous les huit ans; c'est-à-dire qu'il reçoit annuellement le prix de la remonte de la huitième partie des chevaux de son régiment: savoir 60 roubles pour le cheval d'un cuirassier, 30 pour celui d'un carabinier, 20 pour celui d'un

(1) L'arschine ou l'aune Russe est plus longue d'un pouce que celle de Brabant. Le werschok est la seizième partie de l'arschine.

dragon, et 18 pour celui d'un hussard. Ainsi un Colonel des cuirassiers reçoit tous les ans 7 roubles et demi pour chaque cheval de son régiment, le Colonel des hussards 4 roubles et demi. Quand un cheval est hors d'état de servir, on en fait le rapport, les Généraux de la brigade le visitent et le vendent. Les chevaux qui deviennent inutiles en route, sont remboursés par celui qui en a eu l'inspection.

Chaque régiment doit rester campé au moins 2 mois et 10 jours dans l'année. Quand le Colonel ne peut pas avoir de fourages, il s'adresse à l'administration des provisions qui est chargée alors de lui en procurer. On donne par jour à un cheval communément 3 garnizes (2) d'avoine et 20 liv. de foin; quand le foin est rare, 10 liv. de foin seulement et 4 garnizes d'avoine, et pour tout le mois 2 pouds de paille. De tems en tems on

(2) Le garnize contient environ 4 liv. d'avoine.

nourrit les chevaux avec de l'orge moulue ou trempée dans l'eau, et alors 2 garnizes d'orge sont comptées pour 3 garnizes d'avoine. Comme la cavalerie n'a ni canons ni chariots à poudre, il lui faut bien moins de chevaux de trait qu'à l'infanterie. Ceux qu'elle a, ne servent guère qu'aux écrivains et à l'hôpital.

Tous les Officiers-Généraux et de l'Etat-Major sont tenus d'avoir un cheval de parade de la couleur particulière adoptée dans chaque régiment. Les Colonels permettent à quelques-uns de se servir des chevaux du régiment pour la parade; ce qui est très-facile, en ce qu'il y a toujours un certain nombre de cavaliers de garde ou à l'hôpital. C'est un bénéfice pour l'Officier; c'en est un aussi pour le Colonel, qui reçoit pour cela de chaque Officier environ 6 roubles. Les Officiers de l'Etat-Major et les Capitaines de la cavalerie sont obligés d'avoir des chevaux de main: les autres officiers n'en ont que selon

leur bon plaisir. — Dans la cavalerie il n'y a pas de Sous-Lieutenans. Chaque cavalier reçoit tous les deux ans un manteau de 7 arschines de toile, (l'arschine à 12 copèkes).

C'est le Feld-Maréchal Munich qui a introduit en Russie, les cuirassiers. Le régiment de cuirassiers de Kiow, composé de cinq escadrons, qui formoit le sixième, ayant été reparti sur les cinq restans, chacun des autres a été augmenté d'un escadron. Chacun est donc composé aujourd'hui de six escadrons. Chaque escadron à 2 compagnies de 23 cavaliers avec trois caporaux. Chacun des cinq régimens à 5 Officiers, qui composent l'Etat-Major, 2 seconds Majors dont chacun commande un escadron. Le plus ancien des Capitaines de cavalerie commande le sixième escadron. Les chevaux ne sont point de la même couleur dans les différens régimens; la plupart sont ou noirs ou bruns. A l'égard de l'uniforme, quelques-uns s'astreignent

au réglement, d'autres ne le suivent pas. Ainsi quelques cuirassiers ont, au lieu de cuirasses, des vestes de dessus, d'autres ont des selles de hussards. etc.

Régiment de cuirassiers.

Etat-Major:

	roub.	rat.	domest.
1 Colonel avec	700	25	6
1 Lieutenant-Colonel	500	20	4
Le 1er Major	400	15	3
2 seconds Majors	250	12	2

Sous-Officiers:

1 Quartier-Maître	180	7	1
1 Aide-de-Camp (avec rang de Lieutenans)	180	7	1
1 Auditeur	100	4	1
1 Ecuyer (avec rang de Cornettes)	120	5	
1 Pope ou Prêtre	66	3	1
1 Chirurgien une paye particulière, qui lui tient lieu de domestique;	180	5	il a
2 Sous-Chirurgiens	120		

Les suivant ont, outre leur paye, des vivres et l'habillement.

1 Commissaire des vivres 1 Conducteur de chariots 1 Inspecteur d'hôpital	ils ont le rang d'Officiers de Cavalerie, et chacun 36 roubles de paye.
1 Secrétaire du régiment	50 roub.
4 Ecrivains 1 Greffier du commissariat 1 Secrétaire des vivres	ils ont le rang de Caporal, et chacun 11 roubles de paye.

1 Trompette Allemand, qui est Sergent-Major de la cavalerie, et a la charge d'instruire un Trompette Russe, avec 100 roubles de paye.

11 Trompettes Russes, chacun	30 roub.
1 Timbalier	22 —
Son apprenti qui le remplace quelquefois	8 —
2 Sacristains, chacun	8 —
2 Prévôts	18 —

Les Officiers des Compagnies.

	roub.	rat.	domest.
7 (autrefois 6) Capitaines	230	10	2
12 Lieutenans	180	7	1
10 Cornettes (y compris le Commissaire)	150	5	1

Les suivans ont également, outre leur paye, des vivres et l'habillement; et où il y a actuellement 12 hommes, il n'y en avoit autrefois que 10, lorsque les régiments n'étoient composés que de 5 escadrons.

	roub.
12 Sergent-Majors, chacun	36
12 Quartier-Maîtres	22
6 Caporaux exempts	20
36 Caporaux	11
6 barbiers	8
828 (autrefois 690) soldats cuirassiers	8
6 cuirassiers que l'on employe à différens travaux	8
1 serrurier Allemand	60
5 serruriers Russes	8
1 sellier Allemand	60
2 selliers Russes	8
12 maréchaux Russes	8
1 forgeron	116
5 forgerons Russes	8
12 charpentiers	8
36 voituriers	6

Les appointemens et les vivres pour toutes ces personnes, dans le tems que les régimens n'étoient composés que de cinq escadrons, montoient à une somme de 20,290 roubles; il faut y ajouter aujourd'hui les appointemens et les vivres du sixième escadron et l'augmentation de paye accordée sous le règne actuel.

Pour le cheval d'un Bas-Officier, d'un trompette, ou d'un simple cuirassier, la couronne paye annuellement 7 roubles 50 copèkes; pour sa nourriture 16 roubles $87\frac{1}{2}$ copèkes; et pour les ouvrages du maréchal 60 copèkes; ce qui fait pour la remonte de 5 escadrons, 5,745 roubles, et pour la nourriture 12,926 roubles 25 copèkes. Pour chaque cheval employé à voiturer les malades, la caisse, la chancellerie, les cartouches, les vivres et les ustensiles des ouvriers, comme pour tout cheval en général qui n'entre pas dans la ligne, le Colonel reçoit annuellement un rouble et demi pour la remonte, et 9 roubles pour la nourriture,

nourriture, 40 copèkes pour l'ouvrage du maréchal. Pour toutes les drogues des chevaux, 20 roubles. Total de la dépense pour les chevaux des 5 escadrons d'un régiment 20,151 roubles 97 et demi copèkes, sans compter 22 pour la réparation des chariots et des selles.

Chaque étendard, chaque timbale, chaque carabine est évaluée à 3 roubles 31 copèkes, la paire de pistolets à 3 roubles 69 copèkes, les éperons à 24 copèkes, l'épée (qui est large et longue) à 1 rouble 69 copèkes, le ceinturon à 90 copèques; tout cela doit durer 20 ans; la trompette est évaluée à 12 roubles pour six ans; la cuirasse à 3 roubles pour 48 ans.

L'uniforme des bas-officiers et soldats cuirassiers coûte autant que celui de l'infanterie. Le manteau est donné pour quatre ans; le chapeau de 35 copèques, pour deux ans; le cuirassier reçoit de plus que le fantassin une culotte de peau tous les quatre ans, (cette culotte

vaut 1 rouble, 11 copékes et demi); une pièce de toile de 30 copèques tous les deux ans; une paire de bottes à 1 rouble 60 copèques, une paire de souliers à 40 copèques, et 50 copèques pour le raccommodage, tous les ans. Les bottes de ceux qui ne sont pas de la ligne coutent moins cher. — Les armes, les uniformes et les pièces de munitions pour 5 escadrons reviennent chaque année à 9,747 roubles 59 copèques. — Les Officiers de l'état font leurs provisions eux-mêmes; le reste des Officiers en chef les reçoivent moyennant un prix qui est fixe. — Le cheval de parade doit avoir 2 arschines et 1 werschok de hauteur, et être de la même couleur que ceux du régiment. Celui du Colonel est évalué 150 roubles; celui du Lieutenant-Colonel, ainsi que celui du 1er Major 120, celui du second Major 100, celui d'un Capitaine 80, ceux d'un Lieutenant et d'un Cornette 60. La selle vaut 12 roubles, la housse 20 (et

doit durer 8 ans); le collet et la veste valent 50 roubles et durent 4 ans, parceque l'on ne les porte qu'à la parade. Les autres jours les cuirassiers ont des habits bleus et des vestes rouges. Le cuirasse évalué à 3 roubles est donné pour 48 ans; sa dorure à 12 roubles, pour 12 ans; l'échappé d'or et de soie noire est évaluée à 20 roubles, et donnée pour 6 ans. Le chapeau galonné, évalué à 8 roubles, est donné pour 2 ans.

Les carabiniers ont beaucoup de rapport avec les cuirassiers; la principale différence consiste dans la couleur des chevaux. Comme il seroit très-difficile de monter un régiment en chevaux de même couleur, on ne s'astreint qu'à fournir au premier escadron des chevaux de la couleur particulière au régiment, de manière cependant que ceux des 5 autres escadrons se rapprochent, le plus que possible, de la couleur prescrite. Le nombre des Officiers de carabiniers est le même que celui des Officiers de cuiras-

siers. Leurs appointemens sont moins considérables, comme on va le voir.

	roub.	rat.
Le Colonel reçoit annuellement	600	22
Le Lieutenant-Colonel	360	15
Le 1er Major	300	13
Un second Major	250	12
Le Quartier-Maître	120	5
L'Aide-de-Camp	120	4
Un Capitaine	200	7
Un Lieutenant	120	6
Un Cornette	100	4

Le nombre des denschiks est le même que chez les cuirassiers. Outre les vivres et les habits, le timbalier, le trompette, le capitaine d'armes et le caporal exempt reçoivent chacun 15 roubles; et le simple soldat, le maréchal, le barbier, le charpentier etc. 7 roubles et demi.

Les armes, les uniformes et les munitions de cinq escadrons sont un objet de 18,262 roubles 51¾ copèkes par an; les chevaux et leur nourriture coûtent 17,259 roub. 35 copèkes. Ces deux som-

mes jointes aux déboursés pour les appointemens, vivres etc. forment celle de 44,302 roubles 45 et un quart copèkes; il faut ajouter encore le cinquième de cette somme pour les dépenses du sixième escadron.

Les régimens de dragons sont à-peu-près sur le même pied que ceux de carabiniers. On projette aujourd'hui de créer un régiment de dragons légers qui auront un uniforme verd et de petits sabres de hussards. Les appointemens d'un Capitaine de dragons sont moindres de 20 roubles que ceux d'un Capitaine de carabiniers. Le Lieutenant et l'enseigne ont les mêmes appointemens que le Lieutenant et le cornette. Le nombre des rations et des denschiks est le même. Le Bas-Officiers et les soldats ont tous les cinq ans un manteau de 3 roubles 2 copèkes; tous les trois ans un uniforme; l'habit et la veste coûtent 3 et demi roubles 50 et demi cop. Il y a auprès du régiment 794 chevaux à

20 roub. chacun ; 90 chevaux à 8 roub. pour les chariots, et 12 chevaux d'artillerie à 12 roubles ; on paye 12 roub. pour le fourage de chaque cheval.

Je parlerai des hussards d'après le réglement de 1763 ; on y a apporté une modification ; au lieu de 18 roubles, un simple hussard n'en reçoit plus que 12. On avoit autrefois fort peu de ces régimens composés d'hommes volontairement enrôlés. Ils coûtoient des sommes prodigieuses qui ont à la fin fait ouvrir les yeux. Chaque hussard alors achetoit et entretenoit lui-même son cheval, moyennant 80 roubles d'appointemens. Tous ces régimens de hussards ont reçu une organisation toute nouvelle et bien moins dispendieuse, et sont devenus des troupes réglées. C'est ainsi que les Ukrainiens qui fournissoient anciennement un certain nombre de Cosaques et se chargeoient d'une partie de leur entretien, ont été exemptés de cette contribution, sans que pour cela ils y

ayent beaucoup gagné. On a établi en Ukraine quelques régimens de troupes reglées, pour l'entretien desquels cette province paye une certaine rédevance.

D'après le réglement de 1763 les officiers supérieurs des hussards ont autant de rations et de denschiks que ceux des carabiniers, mais on les leur donne en argent: c'est 30 roubles par an. Chaque régiment est composé de 8 escadrons, l'escadron de 2 compagnies, et la compagnie de 69 hommes.

Les appointemens, denschiks et rations de l'Etat-Major sont tels, qu'ils suivent:

	Suivant l'état de 1763 roub. cop.	D'après le nouveau réglement roub.
1 Colonel	898 80	1044
1 Lieutenant-Colonel	561 —	660
Le 1er Major	460 20	546
2 seconds Majors	374 80	454
Sous-Etat:		
1 Quartier-Maître	177 —	210

	roub.	cop.	roub.
1 Aide-de-Camp	171	60	198
1 Auditeur	116	20	136
1 Pope ou Prêtre	82	20	101
1 Chirurgien	226	20	246
2 Sous-Chirurgiens	120	—	120

Les autres personnes qui composent le Sous-Etat, reçoivent, outre leur paye, les vivres et l'habillement; savoir :

1 Commissaire des vivres 1 Maître-Conducteur 1 Inspecteur d'hôpital	}	chacun 42 roubles. Ils sont Sergent-Majors.

	roub.
1 Greffier du régiment	50
4 Greffiers 1 Greffier du Commissariat 1 Greffier des vivres	} chacun 21
1 Trompette de l'état	100
15 Trompettes, chacun	18
1 Timbalier	21
Chacun de ses apprentifs	18
1 Sacristain	18
2 Prévôts	7 ½
30 Chartiers	6

Officiers de compagnie qui reçoivent

en argent leurs rations et leurs denschiks:

	Suivant l'état de 1763, roub. cop.	D'après le nouveau réglement roub.
11 Capitaines, chacun	297 80	344
16 Lieutenans	182 40	222
16 Enseignes	151 60	178

Bas-Officiers et autres qui reçoivent, outre l'habillement et la paye, pour les vivres, savoir:

	cop.
16 Sergent-Majors, chacun	42
16 Capitaines d'armes	26
64 Caporaux	21
8 barbiers	18
1104 hussards postés en fronte	18
8 hussards non postés en fronte	18
1 serrurier	60
7 apprentifs serruriers 8 maréchaux apprentifs 2 selliers 2 forgerons ou médecins de chevaux 2 charpentiers — chacun	18

Un régiment de hussards est donc composé de 1,356 hommes (en y comprenant les Officiers) qui coûtent à la Couronne, depuis l'augmentation accordée par Cathérine II, 41,444. roubles 48 et trois quarts copèkes.

Les 1,217 chevaux de hussards coûtent annuellement 2,738 roubles 25 cop. rien que pour la remonte. Il y a dans chaque régiment de hussards 107 chevaux de charge, pour aller chercher les fourages et pour d'autres commissions. L'entretien de tous ces chevaux coûte annuellement 15,727 roubles 50 copèques, à quoi il faut ajoûter 32 roubles pour les drogues, 29 roubles 12 et demi copèkes pour l'entretien des chariots, et 29 roubles 43 et demi copèkes pour les cordes.

Les Bas-Officiers et les soldats reçoivent:

	qui coûte roub. cop.	doit durer ans
un bonnet	— $88\frac{1}{2}$	2
un manteau	3 $67\frac{3}{4}$	4

	roub.	cop.	ans
une pélisse	2	$76\frac{1}{4}$	4
les boutons de la pélisse	—	$46\frac{1}{4}$	20
une veste	1	$42\frac{11}{28}$	1
les boutons de la veste	—	$43\frac{3}{4}$	20
une paire de culottes	1	$2\frac{1}{2}$	

deux chemises, une paire de bottes qui coûtent avec les éperons 98 cop., le raccommodage 40 cop., la paire de bas de laine et celle de toile 18 cop. — Les armes, les munitions, les uniformes et les engagemens coûtent 12,523 roub. $35\frac{1}{4}$ cop. Total de la dépense annuelle d'un régiment de dragons 74,475 roub. $65\frac{1}{2}$ copèkes.

Il y a quelques années que l'on a établi à Ste. Elisabeth et aux environs, des régimens de hussards auxquels on a joint, depuis, d'autres régimens qui sont sur un pied très-avantageux. Ces régimens sont composés, pour la plus grande partie, de Hongrois, de Moldaviens etc. ils ont une demeure fixe sur cette frontière. On y a donné du terrain aux Officiers et aux soldats. Ceux-ci labourent tant

pour eux que pour les Officiers. Le Colonel et un escadron de chaque régiment reçoivent une paye, et se chargent de garder la frontière sur laquelle on les voit de tems en tems faire la parade. La Couronne fournit l'argent pour les chevaux ; les armes des autres escadrons sont renfermées dans un magazin. Ces régimens ont fait des merveilles dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs. Ils étoient alors complets et au-delà. Ils faisoient tant de recrues au printems, qu'il se trouvoit dix surnuméraires par compagnie. Ce sont de terribles soldats que ceux qui se battent sur leurs foyers et pour leurs foyers. Le Général qui imagina cette espèce de troupe, parut d'abord mécontent des premiers mois, mais bientôt elle justifia les vues saines de son inventeur. Aujourd'hui l'on a établi de la même manière des piquiers auprès de Ste. Elisabeth ; ce sont la plupart des Ukrainiens. Cette institution est d'une grande économie pour

l'Empire et il ne tient qu'au gouvernement de s'attacher ces soldats par des liens indissolubles. Il suffira pour cela de protéger le travail des soldats, de leur donner fidélement la foible récompense que l'on est dans l'usage de leur accorder, ou plutôt de ne pas les maltraiter assez pour les contraindre à s'expatrier.

Il y a aujourd'hui en Sibirie des corps de troupes reglées qui consistent, suivant le détail des divisions, en 1 régiment de dragons et 3 régimens d'infanterie. Chaque régiment d'infanterie coûte à la Couronne les sommes suivantes:

	roub.	cop.
Les munitions	14,072	47
Les chevaux et les fourages	2,327	—
Les appointemens, payes et rations des Officiers	26,582	50
Les vivres	13,722	57
Total	56,704	54

Dépense d'un régiment de carabiniers.

	roub.	cop.
Les munitions	8,738	89
Les chevaux et les fourages	12,601	—
Les appointemens, paye et rations des Officiers	14,746	10
Les provisions	6,115	50
Total	42,201	49

Les dépenses des sept régimens, portés sur l'état, en y comprenant les Officiers-Généraux et leur attirail, montent à 379,460 roubles $\frac{31}{48}$ copekes.

Les garnisons en Russie sont formées avec un certain nombre de bataillons. On ne compte point alors le nombre des régimens. Les Généraux ou Chefs de ces garnisons sont ordinairement Commandans des forteresses. Les garnisons seules composeroient une armée formidable; on n'y compte pas moins de 84 bataillons. Ils ont une organisation particulière suivant les lieux où ils sont

fixés. On les divise en trois classes principales.

La première est de 40 bataillons; ils sont répandus dans les Gouvernemens baignés par la Baltique. Il y en a cinq à St. Petersbourg, quatre à Wibourg, autant à Riga, un à Dunamünde, trois à Tobolsk, un à Tomsk, un à Irkutsk et deux à Selenginsk; chacun de ces bataillons est divisé en six compagnies, chacune de 150 hommes, dont [redacted] de soldats, une d'invalides, et une composée de divers ouvriers employés aux travaux des forteresses. L'uniforme de ces deux dernières est bleu, celui des autres est verd; la paye, les munitions, les vivres, etc. de chaque bataillon coûtent annuellement 11,690 roubles 77 et trois quarts copèques.

La seconde classe est de 25 bataillons répandus sur d'autres frontières et qui sont à-peu-près sur le même pied que ceux de l'intérieur de l'empire. Il y en a 6 à Kiow, 4 à Astracan, 3 à Ste.

Elisabeth etc. Chacun de ces bataillons est, comme les précédens, composé de six compagnies, et coûte 9,856 roubles 63 et trois quarts copèques.

La troisième classe est de 19 bataillons repandus dans l'intérieur de l'empire. Il y en a 3 à Moscou, 3 à Casan etc. Chaque bataillon de cette classe est composé de 5 compagnies de soldats et d'une d'invalides, dans laquelle se trouvent 230 ouvriers; chacune coûte 9,903 roub. $49\frac{31}{48}$ copèkes.

En ajoutant à ces sommes les appointemens des Commandans, des Majors des places et des autres Officiers, des gens qui sont placés auprès d'eux pour l'expédition des affaires, des musiciens etc., les 84 bataillons coûtent annuellement 954,400 roub. $43\frac{31}{48}$ copèkes.

Ces garnisons ne se trouvent pas seulement dans les forteresses, mais encore dans les lieux ouverts : et les grandes forteresses sont aussi défendues par des régimens qui font partie de l'armée.

La

La solde des garnisons est moindre que celle des régimens, mais elles ont aussi moins de travail qu'eux. Ceux-ci sont souvent commandés au loin, tandisque le soldat attaché à la garnison peut faire un métier et élever sa famille, sans craindre d'être déplacé. Plusieurs des jeunes gens sont tirés des garnisons pour être enrôlés dans les régimens. Les vieux soldats de l'armée sont placés, par récompense, dans les garnisons, sans rentrer dans la classe des paysans. Ces garnisons, comme on voit, sont une espèce d'établissemens d'invalides, mais un établissement beaucoup plus utile que fastueux.

Comme un Officier, en entrant dans une garnison, est toujours avancé d'un grade, pourvu qu'il ait déjà servi un an dans le même grade auprès de l'armée, beaucoup d'Officiers demandent leur retraite, avant l'âge, dans les garnisons. Mais comme on avance peu dans celles-ci, ils redemandent, au bout de

quelques années, du service dans quelque régiment. La cause de la difficulté d'avancer dans les garnisons est la multitude des surnuméraires, surtout des Majors, dont une grande partie est obligée de faire le service de Capitaine.

Beaucoup de jeunes nobles alloient autrefois dans les garnisons pour mieux s'exercer au métier des armes. Mais ils n'y vont presque plus, depuis qu'ils trouvent les mêmes facilités dans les régimens de Gardes.

La Land-Milice est divisée en infanterie et en cavalerie. Les appointemens y sont moindres qu'à l'armée : cependant les Officiers de l'état et les chefs de l'infanterie reçoivent en rations et en denschiks autant que ceux de l'armée. Cette Land-Milice a un Général en chef, 2 Lieutenans-Généraux, 6 Généraux-Majors etc. Les Officiers de la cavalerie, comme ceux des carabiniers, ne reçoivent pour la paye d'un denschik que 4 roub. 20 copékes. L'organisation de

l'infanterie ressemble presque en tout point à celle des mousquetaires. Chaque régiment d'infanterie de la Land-Milice a 24 voituriers de plus qu'un régiment de l'armée. Outre les rations et denschiks, les appointemens du Colonel sont de 400 roubles, ceux du Lieutenant-Colonel de 240, du premier Major 200, du second 166, d'un Capitaine 133, d'un Lieutenant 80, d'un Sous-Lieutenant et d'un Enseigne $66\frac{2}{3}$. Les Bas-Officiers et les soldats, outre leurs uniformes et les vivres, ont, savoir : un Sergent-Fourier 24 roubles, un Sergent 10 roubles, un grenadier $5\frac{1}{2}$, un charpentier 5, etc. Les appointemens, payes, rations et vivres d'un régiment d'infanterie montent par an à 26,393 roubles 4 copékes, et les fusils, uniformes, munitions, chevaux, fourages et entretien d'artillerie à 14,474 roub. $79\frac{1}{2}$ cop. — Un régiment de cavalerie, composé de cinq escadrons ou de dix compagnies, qui forment un total de 952 hommes,

coûte à la Couronne 13,940 roub. 93 cop., et pour armes, munitions, chevaux, fourage etc. 15,863 roubl. 77 cop. La déduction pour les médecines et les hôpitaux est la même que dans les régimens de l'armée.

Dans l'antépenultième guerre de Turquie, on s'avisa de créer les légions de St. Pétersbourg et de Moscou. Chacune avoit son Général, et étoit composée de 6666 hommes, partagés en petites troupes légères. Chacune de ces troupes avoit deux compagnies d'infanterie, 60 dragons, 30 chasseurs et quelques artilleurs tirés en partie des anciens régimens, et en partie des recrues. — Auprès de *Pérécop*, le Commandant d'une de ces légions se laissa entraîner par une ardeur qui faillit d'être fatale à l'armée Russe. On sçut par bonheur réparer son étourderie ; mais elle avoit fait faire des réflexions, et sur la fin de cette même guerre, les légions furent réformées et réparties dans différens régimens.

Les troupes irrégulières sont les Cosaques et les Kalmuks. On a fait depuis peu des changemens très-utiles dans les Cosaques. On en a formé quelques régimens qui sont aujourd'hui bien disciplinés. On a donné à leurs Officiers plus d'autorité, ce qui les fait considérer davantage, et ne contribue pas peu à maintenir le bon ordre. Autrefois le Colonel étoit aux ordres d'un Enseigne de l'armée Russe, qui communément ne lui épargnoit pas les humiliations. Cet ordre a changé depuis que l'on a donné aux divers chefs des Cosaques des brevets d'Officier. Quelques cantonnemens, comme ceux de *Tschuguïeff* auprès du *Don*, se sont mis sur le pied de troupes réglées. Le premier de leurs Colonels (qu'ils appellent des *Attamans*), a le brevet de Général. Ces Attamans vouloient rendre leurs compatriotes hussards. Ceux-ci n'y ont jamais consenti; mais en récompense, ils se sont bien exercés à manier toutes sortes

d'armes. Ils ont conservé l'usage des piques. Ils ont toujours 500 hommes en campagne. Leurs troupes coûtent fort peu à la Couronne ; ils s'entretiennent eux-mêmes avec une légère rétribution qu'elle leur accorde. Ceux qui sont sédentaires, fournissent un certain nombre d'hommes pour couvrir les lignes et les frontières, ce qui forme une troupe considérable parmi les Cosaques du Don. Le principal Attaman jouit d'une autorité très-étendue. *Jewremoff*, l'un d'eux (qui fut mis aux arrêts, il y a quelques années) avoit un revenu de 100,000 roubles. Ces Cosaques sont d'une grande utilité à l'armée, pour découvrir l'ennemi, pour le surprendre, pour reconnoître sa position, pour tout ce qui exige de la prestesse. Ils sont vifs dans l'attaque, et bons à jetter le désordre dans la ligne ennemie. Ils savent, suivant l'occasion, se retirer avec beaucoup de prudence. Leur service ressemble beaucoup à celui des hussards. En géné-

tal la Russie tire d'eux le plus grand parti. Dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs, ils servirent de conducteurs dans les immenses déserts de la Crimée, qui sont sans arbres et presque sans eau. Les voyageurs, les Officiers et les couriers trouvèrent en eux des convoyeurs et des maîtres des postes. Ils n'habitoient pas de maisons, mais seulement des cavernes, dans lesquelles ils rétablissoient avec de bonnes herbes leurs chevaux harassés.

Les Kalmuks sont à peine comptés au nombre des troupes irrégulières, non seulement parce qu'ils sont moins disciplinés que les Cosaques; mais encore parce que l'on se sert rarement d'eux en campagne. Cependant ils sont bien utiles pour éviter toute surprise. Le Kalmuk est naturellement doué d'une excellente ouïe, et en se mettant tout de son long sur la terre, il entend, dit-on, la marche et le mouvement de l'ennemi d'assez loin, pour que l'armée Russe ait

le tems de se ranger en bataille avant qu'il soit arrivé. C'est un spectacle assez plaisant qu'un Kalmuk à cheval, nud, sans pélisse, armé de son arc, de sa pique et d'un vieux sabre, avec un morceau de viande rance attaché à la selle. On est cependant parvenu à leur faire observer une certaine discipline, et l'on a vu nombre d'Officiers Cosaques, qui étoient Kalmuks d'origine, se distinguer depuis quelques années.

Les auteurs qui ont calculé et comparé les revenus des Couronnes, sont, pour la plupart, dans une grande erreur au sujet de la Russie, faute d'avoir fait attention que les recrues ne coûtent rien à la Couronne. On n'a pas besoin, comme en Angleterre, de recourir au terrible expédient de la presse. Quand on a besoin de recruter l'armée, on prend ordinairement un homme sur 400. Chaque gentilhomme sait, par la *Révision*, de combien de paysans mâles sa terre est composée, et combien par consé-

quent il doit d'hommes à l'armée. Quand la population de sa terre est inférieure au nombre sur lequel on doit fournir un homme, il ne laisse pas de le fournir, et en est exempt à l'enrôlement suivant. Plusieurs nobles se réunissent quelquefois alors, pour acheter un homme en commun aux dépens de leurs paysans respectifs, qu'ils forcent de se cotiser pour cela. Quand un gentilhomme a parmi ses paysans ou ses domestiques quelqu'un dont il est mécontent, il le fait inscrire dans les recrues. On a soin de leur faire grande peur de ces recrues. Telle est, cependant la dureté de leur sort, ou quelquefois leur attachement à leur famille, qu'on en voit s'offrir volontairement à la place de leurs frères. Ils reçoivent alors une somme pour les frais du voyage.

Certaines parties de la Russie sont exemptes de la contribution aux recrues. Les paysans de la Russie proprement dite et de la Finlande, qui sont fixés

en Ingrie, n'y sont point assujettis. Les Cosaques s'en rachètent, soit en couvrant leurs frontières, soit en envoyant un certain nombre des leurs à l'armée; et les Livoniens et les Esthoniens en payant une redevance proportionnelle à l'étendue de leurs hakens. Des peuplades entières, et certaines classes privilégiées sont affranchies, et des recrues et de tout remplacement. On a donc encore commis une erreur, en calculant la population de la Russie sur le nombre des enrôlemens par recrues.

Les hommes ainsi enrôlés sont envoyés à leurs Gouverneurs ou Wojewodes, qui les font visiter par un chirurgien, et mesurer. Des Officiers commandés exprès les emmènent ensuite dans les régimens, où ils deviennent soldats, domestiques, voituriers etc. même matelots. On regarde plus à la force naturelle qu'à la grandeur des corps. La ligne du milieu des régimens de campagne est composée d'hommes trapus;

les plus beaux hommes sont placés au premier rang. La moindre stature d'une recrue étoit autrefois de deux arschines et demi, ou 5 pieds trois pouces, mesure d'Angleterre. On a réfléchi depuis que la bonté du soldat consiste plus dans sa force que dans sa hauteur, et l'on n'exige que 5 pieds. D'après les ordonnances, les recrues doivent être traitées avec la plus grande douceur sur la route, sans doute pour obvier à l'inconvénient de la désertion. Dans la première année de leur service, elles ne sont pas punies pour déserter. On ne doit leur faire manier les armes qu'après deux mois de séjour auprès du régiment. Cependant les Officiers, qui sont curieux de donner de bonnes recrues à leur régiment, les exercent en prenant quelques jours de repos sur la route, ou dans les quartiers, pendant les deux mois de grace, en dépit des ordonnances, et même ne leur épargnent pas les coups.

Pierre Ier vouloit que les recrues sé-

journassent quelque tems dans les garnisons, avant d'entrer dans les régimens, où elles arriveroient alors moins neuves dans le métier. Les garnisons seroient ainsi devenues une école très-utile pour l'armée. Un nombre considérable de recrues ont péris dans la pénultième guerre contre les Turcs; mais ce malheur est immanquable à la Russie dans ses guerres avec quelques puissances que ce soit. Si l'on songe à la quantité de forteresses qu'il y a à garder, et à leur intervalle les unes des autres, on sera moins étonné que le transport multiplié des recrues, leurs marches forcées, leurs voyages lointains, le changement de climat, le passage subit et alternatif du froid le plus rigoureux aux plus brûlantes chaleurs, fassent naître parmi elles des maladies mortelles. On peut opposer au projet de Pierre Ier les considérations suivantes: Le soldat Russe, étant le plus vigoureux des soldats de l'Europe, aucun n'est plus propre que lui

à supporter la fatigue d'un long voyage. Cette mortalité causée par le transport d'une forteresse dans l'autre, seroit également arrivée par le transport d'une garnison à l'armée ou dans une forteresse. Les garnisons regorgent de vieux soldats, pour qui elles sont une récompense bien méritée. En les remplissant d'apprentifs soldats, il eût fallu chasser ces vieux invalides, qui seroient devenus très-onéreux à l'Etat, ou l'auroient justement accusé d'ingratitude. Car quelle ressource peut trouver dans sa vieillesse un homme qui n'a jamais fait autre chose que porter les armes? Après la dernière guerre contre la Prusse, guerre qui a coûté tant de milliers d'hommes à la Russie, on a détaché les vieux soldats dans les garnisons, où ils servent encore leur patrie, où ils tiennent la place de recrues que l'on y enverroit, où enfin ils deviennent pères d'enfans, qui sont élevés aux dépens de la Couronne, en attendant qu'ils puissent la servir. Les

garnisons sont donc encore une pépinière pour l'armée.

Quand une armée ou un régiment décampe, il laisse un dépôt destiné à recevoir les recrues et à les exercer.

Ce qui acheva la disgrace du Feld-Maréchal Munnich, fut une entrevue qu'il eut avec le Marquis de Botta, Ambassadeur de Marie-Thérèse. Celui-ci l'ayant conjuré de procurer quelques secours à cette Princesse, que le Roi de Prusse réduisoit déjà aux plus affreuses extrêmités. « Il est impossible, répondit „ Munnich, que l'Impératrice-Reine soit „ dans une position plus désespérée que „ celle où se trouva la Russie, à l'épo„ que où l'Autriche fit sa paix avec les „ Turcs. „ Dans cette conversation Munnich parut fermement déterminé à n'envoyer aucunes troupes contre Frédéric. L'Ambassadeur ne manqua pas de rapporter à la Régente cet entretien avec toutes les circonstances qui pouvoient

blesser son orgueil. Anne, par ostentation de grandeur d'ame plutôt, que par amitié pour Marie-Thérèse, prit la résolution de lui donner des secours. Elle manda Munnich et lui ordonna de faire marcher des troupes. "En qualité de „premier Ministre et de Feld-Maréchal-„Général de l'Empire, répondit le fier „Munnich, je suis tenu de veiller à ses „intérêts. Par cette raison je ne puis „consentir à cet envoi de troupes; si „l'on insiste sans mon opinion, je de-„mande absolument mon congé.„ Il lui fut envoyé le lendemain à son hôtel.

Ostermann, devenu son implacable ennemi et le confident du Duc Antoine-Ulric, se hâta de faire publier dans tous les carrefours de la capitale, au son du tambour, que Munnich étoit congédié, et que personne n'eût à obéir à ses ordres. Munnich s'étoit proposé de se retirer en Prusse et de ne revenir à la Cour de la Régente que le jour de l'an-

niversaire de sa naissance; mais il ne put accomplir ce dessein, par l'effet de la révolution, qui mit Elisabeth sur le trône et l'ex-premier Ministre dans les fers.

La Régente Anne n'étoit rien moins qu'appliquée aux affaires. On lui a souvent entendu dire qu'elle ne soupiroit qu'après la majorité de son fils Iwan III, pour lui abandonner le timon de l'état, qui le regardoit plus qu'elle. On ne la vit jamais au Cabinet. Ses Ministres avoient, pour ainsi dire, carte blanche : sur-tout Munnich l'entretenoit dans cette indolence, en lui représentant que, comme elle étoit la plus grande Princesse de l'Europe, elle n'avoit que des ordres à donner, et que ses Ministres devoient la débarrasser de toute inquiétude.

S'étant décidée, sur les remontrances d'Ostermann, et sur les intrigues de Botta et du Comte de Lynar, Ministre de Pologne et de Saxe, à assister la mai-

son

son d'Autriche, ancienne alliée de la Russie, elle indisposa contre elle beaucoup de puissances Européennes. La Suède, l'ancienne alliée de la France, prit le parti de déclarer la guerre à la Russie; elle crut la circonstance favorable pour recouvrer quelques-unes des provinces, qui lui avoient été enlevées par Pierre Ier. Cet espoir fut sourdement entretenu par les émissaires affidés d'Elisabeth, tels que Lestocq, Schwarz et Grünstein, qui cherchoient à faire des ennemis à Anne au-dedans et au-dehors, et qui ne manquèrent pas en cette occasion de prodiguer les promesses à la Cour de Suède, et de lui faire entrevoir la plus brillante perspective. Ils y réussirent au point que cette Cour en fut enivrée. Les prisonniers Suédois allèrent fréquemment chez la Princesse Elisabeth, qu'ils regardoient déjà comme leur libératrice. Ils firent cause commune avec ses favoris et ses créatures, et leur offrirent leurs services.

Elisabeth se livroit peu aux grands de la Cour. Par le conseil de Lestocq; elle s'attachoit plutôt à gagner les soldats des Gardes, et principalement ceux de Préobraschenskoi, espérant par leur moyen parvenir jusques à leurs Officiers. Il ne se passoit pas un seul jour qu'elle ne tînt sur les fonds de baptême quelque enfant des Gardes. Elle saisissoit cette occasion de leur faire de riches présens. Toutes les graces qui dépendoient d'elle, ils étoient sûrs de les obtenir. Quelque circonspection qu'elle mit dans toutes ses actions, elles ne pouvoient être dérobées aux regards de la Cour; mais loin d'en prendre de l'ombrage, on tournoit sa conduite en ridicule, et ses compérages répandoient beaucoup de gaieté parmi les amis d'Anne. "Elisa„beth, disoient-ils quelquefois, vient „d'assister à une assemblée de grena„diers. „

Ostermann ne voyoit pas avec indifférence cette conduite d'Elisabeth

Comme il avoit singulièrement contribué à l'élévation d'Iwan, au préjudice de cette Princesse, il crut qu'il étoit de sa prudence de se réconcilier avec Munnich, pour détourner l'orage qu'il voyoit se former. L'obstination d'Elisabeth qui ne voulut jamais épouser le Duc Louis Erneste de Brunswick, augmentoit ses soupçons et ses alarmes. Il se concerta avec Goloffkin, Vice-Chancelier; le Comte Loewenwolde, Grand-Maréchal de la Cour; le Baron de Mengden, Président du Collège de commerce; Temiriatscheff, Conseiller d'Etat, et l'Archevêque de Nowgorod, pour faire déclarer les Princesses, filles de la Régente, capables de succéder à leur frère Iwan III, dans le cas où il viendroit à mourir sans enfans; ce qui auroit exclu à jamais Elisabeth du trône. La raison principale, sur laquelle Ostermann se fondoit, étoit, que ce plan étoit conforme à l'ordonnance de Pierre Ier, qui accordoit au Monarque le droit de choisir son suc-

cesseur; d'où il tiroit cette induction, qu'Anne, exerçant les pouvoirs de l'Empereur son fils, pouvoit, au nom de ce fils, appeller au trône qui bon lui sembloit. Cette proposition, dans laquelle Ostermann mit toute la chaleur dont il étoit capable, ne fut, comme il auroit dû s'y attendre, point accueillie. Quelques-uns demandèrent un délai pour faire de mûres réflexions avant d'adopter un parti aussi violent. Ostermann découvrit alors qu'Elisabeth avoit des amis jusques dans le Ministère. Il dissimula son chagrin, et se contenta de donner la consigne à un Bas-Officier d'observer jour et nuit devant le palais d'Elisabeth tout ce qui s'y passoit, d'épier soigneusement toutes les démarches de la Princesse, et de lui en rendre compte.

Elisabeth n'ignoroit pas tout ce que l'on tramoit contre elle. Le Prince de Hesse-Hombourg, le Feldmaréchal Lascy, qui commandoit les troupes Russes con-

tre les Suédois, le Grand-Chancellier, Prince Tscherkaskoi, et plusieurs autres Seigneurs l'éclairoient sur toutes les tentatives de ses ennemis. Le Général Wrangel et le Colonel Dideron, prisonniers Suédois, qui lui avoient voué un attachement inviolable, la visitèrent souvent; Lestocq sur-tout la servoit avec zèle et intrépidité. Dans cette situation Elisabeth avoit autant d'alarmes et de circonspection qu'Ostermann.

Lestocq, qui n'ignoroit pas que, pour faire réussir une aussi grande entreprise que celle d'Elisabeth, une grosse somme d'argent étoit très-nécessaire, s'évertua pour en trouver de tous côtés. Il voulut attirer dans ses intérêts le Marquis de Chétardie, Ambassadeur de France, qui pouvoit exciter en sa faveur une puissante cabale, et l'aider de sa bourse. Il n'eut pas besoin de recourir à l'intrigue pour le gagner. La Cour de France étoit mécontente de celle de Russie, qui pre-

noit parti pour l'Impératrice-Reine. Lestocq fit valoir la reconnoissance qu'auroit Elisabeth pour la Cour de Suède. Il promit, en faveur de cette ancienne alliée de la France, la restitution d'une partie des provinces conquises par Pierre Ier, pourvu que Chétardie lui avançât l'argent, dont il avoit grand besoin. Ce motif et encore beaucoup d'autres disposèrent tellement l'Ambassadeur de France pour Elisabeth, qu'il prêta jusques à 40,000 ducats. Cette ressource mit Elisabeth à portée de donner un libre cours à sa libéralité, et de se faire des partisans parmi les Gardes.

Dans une visite que la Régente rendit à Elisabeth, il lui arriva un petit accident qui la rendit fort pensive. En prenant congé de la Princesse, elle fit un faux pas et tomba. De retour dans son palais, elle dit à ses confidentes, en leur racontant cet évènement : "Je crains bien qu'il ne vienne un tems, où je

„serai obligée de m'humilier aux pieds „d'Elisabeth.„ Ceci, prouve qu'Anne ne s'étoit pas doutée jusques alors des desseins d'Elisabeth, ou qu'elle s'en étoit peu embarrassée, et dans tous les cas qu'elle étoit très-superstitieuse : et comme la superstition ne se trouve jamais unie qu'à un esprit foible et à une ame peu élevée, la peur d'Anne se dissipa insensiblement, et cette Princesse retomba tout de suite dans son insouciance léthargique.

Ostermann, qui ne s'endormoit pas, voyant le nuage se grossir, proposa enfin d'enfermer Elisabeth dans le couvent de *Troïzkoï* (de la Trinité) près de Moscou, et de mettre en même tems la Régente sur le trône, du vivant de son fils, en la proclamant Co-Impératrice. Cet avis, s'il eût été suivi, auroit détruit peut-être pour toujours les prétentions d'Elisabeth et de son beau-frère le Duc de Holstein. Ostermann avoit pris ses mesures, et auroit sans doute exécuté

ce dessein, sans la lenteur où la perfidie d'une partie du Ministère d'Anne, et sans la circonspection d'Elisabeth, qui ne se démentit pas un instant. Par le conseil de ses amis, elle s'étoit toujours tenue éloignée des affaires, elle affectoit sur cela la plus parfaite indifférence. Elle ne prêtoit jamais l'oreille aux discours de ceux qui, par manière de conversation, vouloient lui raconter le plus petit évènement politique, ou lui rapporter les nouvelles de la Cour; ces gens-là étoient les émissaires d'Ostermann. Celui-ci fut la dupe de cette ruse. Les amis d'Elisabeth au contraire tiroient le plus grand parti de la jalousie qui régnoit entre les Ministres, de la haîne de la nation contre les étrangers, qui occupoient les premières places, et auxquels elle imputoit la guerre de Suède.

Le Chambellan Woronzoff, le Chirurgien Lestocq, le Colonel Schwarz, qui étoit auprès d'Elisabeth en qualité

de Musicien, voyant que toutes les dispositions étoient faites, et sur-tout que l'on étoit assuré d'une bonne partie des régimens des Gardes, pressèrent enfin Elisabeth de fixer le jour, où ils devoient faire le dernier effort pour la placer sur le trône. Lestocq lui représenta que l'on ne pouvoit plus temporiser, sans compromettre toutes ses espérances, sa sûreté et celle de tous ses amis. Il lui observa qu'elle avoit déjà manqué son coup, à la mort de Pierre II (1730). "Je vous avois conseillé, dit-il, „de vous rendre droit au palais de Le „Fort, où étoit le corps de l'Empereur „qui venoit d'expirer, et où tous les „Grands de l'empire étoient assemblés. „Vous pouviez vous présenter à eux „comme la légitime héritière du trône. „Je vous exhorte à sortir aujourd'hui de „l'indécision où vous restâtes alors, et „que vous n'avez point quittée depuis. „Tout est préparé pour l'exécution de „notre grand dessein; le moindre délai

„ seroit pernicieux. Vous avez deux „ grands appuis. La Cour de Suède, „ dans la ferme persuasion qu'elle va „ recouvrer les provinces conquises par „ votre père, est prête à déployer pour „ vous l'appareil de toutes ses forces. „ Que votre dessein soit de les rendre „ ou de les garder, on lui a si bien fait „ accroire qu'elle alloit les recouvrer, „ qu'elle a déjà envoyé le Baron de „ *Nolcken* à la Cour de *Kiel*, pour l'en- „ gager à se déclarer pour vous, sans ce- „ pendant lui parler de ce que l'on fera „ pour le Duc de Holstein, Charles- „ Pierre-Ulric, après que vous serez „ montée sur le trône. Le Baron de Pech- „ lin a conseillé au Duc Administreur de „ demander des éclaircissemens préala- „ bles, d'arrêter quelque convention en „ faveur du Duc mineur, et de faire en- „ trevoir que l'on ne peut pas conseiller „ au jeune Souverain de Holstein d'em- „ brasser la religion Grecque, comme „ on seroit en droit de l'exiger s'il vé-

„noit en Russie, attendu qu'il n'est pas „dans un âge, où l'on puisse faire un „choix en connoissance de cause, et „que d'un autre côté il a l'espoir d'être „appellé au trône de Suède par les „Etats de ce Royaume. Vous voyez, „Princesse, que l'on a pris toutes les „sûretés que vous pouviez desirer. Vous „êtes sûre du Général Lascy qui com„mande les troupes. Au premier signal, „les prisonniers Suédois voleront au„combat. Les bonnes dispositions de la „plus grande partie des Gardes vous „sont connues. Qu'est-ce qui vous fait „encore hésiter, quand tous vos amis, „impatiens de vous servir et de s'im„moler pour vous, n'attendent que vo„tre permission pour vous couronner? „Si vous m'en croyez, vous ne recule„rez pas le jour de la révolution plus „loin que le 6 Janvier 1742 (jour de la „bénédiction des eaux). Ce jour-là „toute la garnison s'assemble sur la Né„wa; vous vous y présenterez. Je ferai

„ en sorte de tirer de Chétardie une „ bonne somme d'argent, avec laquelle „ on fera un gâteau pour les troupes, „ qui vous proclameront Impératrice de „ toutes les Russies.„ Elisabeth garda un profond silence pendant ce discours, et au lieu d'y répondre, s'abandonna à ses réflexions. Elle fit ensuite venir le Prince de Hesse-Hombourg pour délibérer en sa présence sur cette affaire d'autant plus délicate qu'elle étoit décisive. Le Prince désapprouva l'avis de Lestocq en ce qu'il éloignoit trop le jour de la révolution. Après une longue et sage discussion, on convint de tenter le dernier coup du sort dès la semaine du second avent de 1741, et jusques-là de ne rien négliger pour conserver l'affection des Gardes.

Des mesures prises de si longue main et auxquelles participoient tant de gens de tout âge qui n'avoient pas tous la discrétion d'Elisabeth, ne pouvoient rester totalement inconnues dans une

cour, où beaucoup de ministres étrangers veilloient aux intérêts d'Anne beaucoup plus qu'elle même. Le babil de Lestocq pensa tout perdre. Des conversations qu'il eut avec des jeunes gens de son parti, et dans lesquelles ils croyoient ne parler qu'à mots couverts, furent comprises par les vieux courtisans rompus à ces sortes d'affaires. *Finck*, Ambassadeur de la Grande-Bretagne qui étoit liée avec la Russie par des traités de commerce, découvrit la trame et en avertit la Régente quelques jours avant son détrônement. Il lui prédit, qu'elle seroit infailliblement et bientôt chassée du trône, si elle ne songeoit sérieusement à parer le coup que Lestocq et ses compagnons alloient lui porter, et si elle ne faisoit donner la question à cet intrigant chirurgien, qui avoit de continuelles entrevues avec les gardes. Finck la conjuroit, pour sa sûreté et celle de son auguste famille, de s'assurer de la personne de Lestocq et

de celles de quelques uns de ses complices. Anne le remercia et examina la conduite d'Elisabeth; mais la voyant tous les jours venir faire une partie à la Cour, et séduite d'ailleurs par les caresses de cette Princesse rusée, elle ne put se figurer qu'elle fût capable de la noirceur que lui imputoit Finck.

L'aveuglement et la négligence d'Anne sont bien caractérisés par le trait suivant. Ceux des ministres qui lui étoient attachés étoient plus que jamais allarmés des desseins de Lestocq et de Schwarz, qui n'étoient plus pour eux une énigme. Un jour en soupant, Loewenwolde apprit des détails très circonstanciés sur la conduite d'Elisabeth et de ses amis; détails qui réalisoient ses soupçons. Il les met par écrit, et les porte en hâte à la Cour. La régente étoit couchée. Il prie une de ses femmes de chambre de l'éveiller et de lui porter cet écrit de la dernière importance, afin qu'elle en

prenne lecture sur le champ. Cette femme obéit à Loewenwolde, porte un flambeau au lit de sa maîtresse et la presse de lire l'écrit. Quelle fut la surprise du Comte, lorsque la femme de chambre vint lui demander de la part de la Régente, s'il avoit perdu la tête? Frappé comme d'un coup de foudre, il s'en retourne désespéré, de voir que son zèle et son attachement pour elle ne pourroient la préserver d'une perte, dans laquelle elle entraîneroit ses plus fidèles serviteurs. Le lendemain lui ayant peint dans les termes les plus énergiques le danger dans lequel elle se trouvoit, il ne put parvenir à lui donner la moindre inquiétude.

Un autre événement en donna beaucoup aux deux parties, et ne fit qu'une légère impression sur l'ame de la Régente. Elle reçut de Breslau le 20 Novembre une lettre, dans laquelle on la mettoit pleinement au fait du com-

plot d'Elisabeth et des démarches de Lestocq. Les faits étoient racontés de manière à ne plus laisser de doute dans l'esprit d'Anne. On lui conseilloit encore de faire arrêter sur le champ le chirurgien, et de le faire appliquer à la torture. Le simple bon sens indiquoit assez le parti qu'il y avoit à prendre au reçu d'une pareille lettre, sans qu'il fût besoin d'en avertir celle qu'elle touchoit de si près. Elle tint cette lettre secrette pendant 3 jours. Le 23 Novembre il y eut grande assemblée à la Cour. Elisabeth s'y trouva. La régente qui se flattoit toujours de la ramener par la douceur, et de lui faire abandonner un projet de conjuration par des caresses, sortit de l'appartement où étoit l'assemblée pour entrer dans le sien, et chargea la Baronne Marie Aurore de Mengden, (qui depuis épousa Lestocq) d'appeller auprès d'elle la Princesse Elisabeth. Celle-ci quitta sa partie. Son départ réveilla l'attention de tout le monde,

monde, surtout de ceux qui étoient à la tête des deux parties. Chacun attendoit impatiemment leur retour. Anne, contre toutes les règles de la prudence, commença par lui lire la lettre de Breslau, et lui demanda une justification de tous les faits qui lui étoient imputés. La Princesse, qui avoit été étourdie en entendant les prémières phrases, mais qui possédoit au suprême degré l'art de la dissimulation, eut le tems de se remettre de sa première surprise, et de composer son geste, son visage et son discours. Elle pria la Régente de mépriser ces calomnies et d'être persuadée qu'elle étoit incapable d'entrer dans aucune entreprise qui lui seroit desagréable. La Régente lui ayant réproché les fréquentes visites de Lestocq chez l'Ambassadeur de France, (le fait n'étoit pas exact, Lestocq eut toujours l'attention de ne le voir qu'en maison tierce.) Elisabeth reprit un nouveau courage et nia le fait avec tant d'assu-

tance, qu'Anne se contenta d'ajouter, qu'elle croyoit devoir néanmoins s'assurer de la personne de Lestocq. Elisabeth protesta de son attachement à Anne et de son dévouement à ses intérêts. Ainsi finit cette entrevue. Les deux princesses reparurent dans l'assemblée, et continuèrent leurs parties. Les courtisans, et surtout les Ministres, crurent appercevoir de l'altération sur leurs visages.

Le sage Ostermann qui étoit un des assistans, ne fut pas le moins inquiété de cette entrevue ni le moins curieux d'en connoître le détail. Il interrogea la Régente qui le lui donna et lui communiqua en même tems la lettre de Breslau. Il vit que le danger étoit plus imminent que jamais. Il fut consterné de la tranquillité d'Anne sur les explications d'Elisabeth. Il conseilla d'envoyer sous 24 heures 4000 hommes des régimens des gardes à Wibourg, en donnant le prétexte, que le Général

Suédois Loewenhaupt s'y étoit transporté avec toutes ses troupes. Il faut avouer que la conjoncture étoit embarrassante et qu'il étoit difficile alors de prendre un parti utile. Mais je doute que celui que prit Ostermann fût le meilleur. S'il ne vouloit qu'éloigner une partie des troupes, il les aigrissoit encore d'avantage : s'il avoit dessein de faire arrêter Elisabeth, cette précaution étoit inutile, puisque la majeure partie des gardes étoit déjà vendue à cette Princesse. Peut-être eût-il agi avec plus de prudence en la faisant mettre incontinent aux arrêts, (ce qui ne pouvoit manquer d'ajouter à la fermentation des esprits,) ou en faisant mettre Lestocq à la question. Peut-être aussi que toute précaution étoit superflue dans un moment où les conjurés étoient prêts à lever l'étendard de la révolte, et que ce coup d'éclat n'eût fait que hâter l'exécution de leur dessein.

Elisabeth, en entrant dans son palais,

17870

raconta à Lestocq la conversation qu'elle avoit eue avec la Régente. Il pâlit et resta quelque tems muet. Dès qu'il eut recouvré l'usage de la parole, il conseilla à la Princesse de retourner dès le lendemain matin au palais impérial, et d'assurer Anne qu'elle avoit tort d'être si fort prévenue contre lui, qu'elle (la Princesse) avoit oublié de lui dire dans la conversation de la veille, que plus d'une fois Lestocq lui avoit demandé son congé avec instances, et qu'il n'avoit pas d'autre ambition que de vivre paisiblement dans une obscure retraite. Réfléchissant ensuite sur l'ordre donné aux régimens des Gardes, qui, en se retirant, alloient lui faire perdre son meilleur appui, il prit une autre résolution qui étoit digne d'un grand courage dans un cas désespéré : c'étoit de donner le signal de l'insurrection dans la nuit même. Il lui falloit de l'argent; la Princesse et lui en manquoient également. Il étoit onze heures. Il passa chez l'Ambassa-

deur de France pour lui en demander, sans lui faire part de sa dernière résolution. Pendant ce tems-là Schwarz et Grünstein observoient, par ses ordres, ce qui se passoit à la Cour, et tâchoient de savoir, en quel appartement étoit la Régente, si elle y étoit seule ou en compagnie. (Depuis quelques jours la Régente étoit devenue rêveuse, et changeoit chaque nuit d'appartement.) Ils lui rapportèrent un compte détaillé de tout ce qu'il demandoit. Ils lui apprirent que la plus grande tranquillité règnoit dans le palais, et qu'il n'y avoit pas d'autre garde que le piquet de soldats ordinaires. Ces bonnes nouvelles lui donnèrent un nouveau courage. Il alla de suite visiter les Gardes Préobraschenskoi, dont les Officiers n'étoient pas encore gagnés. Il distribua de l'argent à une petite partie des grenadiers. Il leur rappella les tems de Pierre Ier, où les grands étoient, comme les petits, soumis au Monarque. Il fit le parallèle du gouvernement d'un

enfant, sous le nom de qui les intriguans bouleversoient tout, avec la domination douce d'une femme, qui rendroit à l'empire toute la splendeur qu'il eut sous le règne de son père. Il finit par leur dire qu'il falloit cette nuit même la suivre à la Cour et lui rendre la couronne, que sa naissance et ses grandes qualités lui méritoient également.

Après avoir pris ses arrangemens avec eux, il rejoignit Elisabeth, à qui il représenta que la révolution étoit à son point de maturité, qu'il falloit à l'instant l'exécuter, et que le moindre délai ruineroit ses prétentions à la couronne de toutes les Russies, et perdroit tous ses partisans. Elisabeth balançoit. Lestocq la pressa avec les plus vives instances et employa tous les moyens de persuasion. Enfin elle prit une résolution courageuse, et, après s'être prosternée devant une image de la Vierge, à laquelle elle adressa une longue et fervante prière,

sans oublier un grand nombre de voeux, elle s'habilla. Lestocq se donna beaucoup de mouvement pour lui trouver une cuirasse; il fallut s'en passer. Il lui procura seulement un cordon de Ste. Cathérine. Elle envoya dans leur quartier ceux des grenadiers des Gardes Préobrachenskoi qu'elle avoit gagnés, pour disposer en sa faveur ceux qui étoient de garde, et les avertir qu'elle étoit en chemin pour venir les trouver. "Elle comptoit, disoient-ils, sur leur „ bienveillance et leur appui, pour re„ monter sur le trône de ses pères. „ Elle se mit dans un traîneau, derrière lequel se trouvèrent Lestocq et son Chambellan, le Comte de Woronzoff, le même qui depuis devint Grand-Chancelier de la Cour.

Arrivée à l'hôtel des régimens des Gardes, Elisabeth s'annonça comme la fille de Pierre Ier et l'héritière de sa couronne. Ils prêtèrent serment de fidélité entre ses mains. Ils marchèrent ensuite

tous, au nombre de 2 ou 300, avec la Princesse vers le palais impérial. A peu de distance delà, on détacha 75 hommes, que l'on partagea en trois corps, pour arrêter Ostermann, Munnich et Goloffkin; le reste entra avec Elisabeth dans le palais. Là, Lestocq commença par mettre tous les tambours hors d'état de sonner l'alarme, et posta des sentinelles à toutes les avenues. Il les chargea surtout d'empêcher que la sentinelle, qui montoit encore la garde pour Anne, ne donnât le moindre éveil; mais elle les vit, ne se douta de rien, et les laissa librement se placer où ils voulurent. Lestocq avoit mis un grenadier affidé à la tête de ces sentinelles, et ne les releva point. Ces premières dispositions faites avec tout le succès qu'elle pouvoit desirer, Elisabeth se transporta au corps de garde du palais, qui lui prêta, sans hésiter, serment de fidélité en présence de Lestocq et de Woronzoff.

Ces deux hommes s'opposèrent à ce

qu'elle montât à l'appartement de Son Altesse la Régente avec ceux qui devoient l'arrêter. Ils craignoient les explications et un raccommodement entre les deux Princesses, à la suite d'une entrevue. Trente grenadiers furent commandés pour aller dans l'appartement où étoit l'Empereur avec sa mère et toute sa famille. Comme cette soldatesque étoit à demi-ivre, elle y fondit avec tant d'impétuosité qu'elle renversa la lampe de nuit, et se trouva au milieu des ténèbres. Quelques-uns allèrent chercher de la lumière dans l'antichambre, où étoit couchée une des femmes de chambre de la Régente. Ils revinrent au lit d'Anne, qui étoit éveillée et toute tremblante, et lui ordonnèrent de se lever sur le champ. Cette Princesse eut donc l'humiliation de paroître en chemise aux yeux des soldats, qui, une demi-heure auparavant, étoient à ses ordres. Elle mit à la hâte un jupon, appella une femme de chambre, qui lui

mit ses bas et ses souliers, et se couvrit d'un manteau de velours. L'impatience des soldats lui fit oublier de se couvrir la tête d'une pélisse; elle ne s'en apperçut qu'au froid qu'elle ressentit, et quand elle étoit déjà entre les mains des soldats. Elle obtint pourtant qu'on la lui apportât; mais ils furent inexorables quand elle leur demanda la grace d'un moment d'entretien avec sa tante Elisabeth.

Pendant que l'on entraînoit la Régente, le Duc son époux restoit constamment debout sur son lit. Comme il n'en vouloit point bouger, quelques grenadiers se jettèrent sur lui avec fureur, l'enveloppèrent dans sa couverture et l'emportèrent ainsi, pieds nus, au bas de l'escalier, où étoit son épouse; ils le couvrirent d'une pélisse pardessus sa couverture, et le laissèrent long-tems dans cet accoûtrement avant de lui apporter sa culotte et ses autres habits.

Le jeune Iwan dormoit dans son berceau; sa nourrice étoit à ses côtés. L'ordre étoit donné aux grenadiers de ne le point éveiller, et d'attendre qu'il s'éveillât de lui même. Ils se tinrent immobiles autour du berceau pendant une bonne heure. Dès qu'il se fut éveillé, les grenadiers se disputèrent l'honneur de l'emporter. L'enfant épouvanté du tumulte, pleura. La nourrice, après s'être vêtue à la hâte, l'habilla, le prit dans ses bras, ou plutôt l'arracha des mains des grenadiers, qui les emportèrent tous les deux.

La jeune Princesse Cathérine, et la Baronne Julienne de Mengden, qui couchoient à côté de l'appartement de l'Empereur; furent les deux dernières personnes emportées.

Toute cette malheureuse famille, ainsi prisonnière, fut menée sur des traîneaux dans le palais d'Elisabeth; et les soldats qui l'escortoient, la distribuè-

rent, suivant leur consigne, dans des appartemens séparés. Elisabeth, après que ses amis eurent fait leurs dernières dispositions pour assurer le succès de cette entreprise, retourna dans son palais. L'hôtel du Marquis de Chétardie se trouvoit sur sa route. Lestocq, avec l'agrément d'Elisabeth, envoya un de ses gens chez cet Ambassadeur, pour l'instruire des heureux événemens de cette nuit. Chétardie ne fut pas peu surpris en apprenant la réussité d'un plan qu'il ne croyoit pas si mûr.

En l'exécutant, Lestocq prit plus de précautions, que le tems ne sembloit le permettre. Il avoit chargé Woronzoff de ménager et surveiller les officiers, et lui avoit donné 100 hommes des gardes pour cette commission. Il avoit posté des sentinelles aux portes de toutes les personnes de condition, amies ou ennemies d'Elisabeth. Il y en avoit 12 devant l'hôtel du Comte Pierre

Iwanowitsch Schouwaloff. Cet homme, issu d'une des premières familles de Russie, se vanta depuis d'avoir eu la plus grande part à la révolution. Cependant il est certain, qu'à cette époque il n'étoit rien moins qu'éstimé des deux parties. Ce fut malgré les avis de Lestocq qu'Elisabeth lui laissa prendre cet ascendant et ce crédit qu'il eut depuis dans sa cour. Il ne les dut qu'à sa femme Marfa Grégorowna, qui étoit devenue, contre l'attente générale (3) favorite de l'Impératrice.

Elisabeth, en rentrant dans son palais, commanda que l'on gardât étroitement ses prisonniers. Lestocq alla de son consentement, escorté de quelques soldats, annoncer la nouvelle dignité d'Elisabeth, au Prince de Hesse Hombourg, au Feld-Maréchal Comte de

(3) Elle avoit deux défauts naturels qui devoient la rendre aussi insupportable à son sexe qu'aux hommes: elle avoit la bouche mauvaise et ne pouvoit retenir son urine.

Lascy et à plusieurs autres personnes de la première distinction. Comme il suspectoit les intentions de Lascy, il avoit pris toutes les précautions pour le faire arrêter sur le champ, dans le cas où il auroit marqué le moindre mécontentement. Mais il eut de lui une reception très-agréable.

Pendant que Lestocq s'acquittoit de cette commission, Elisabeth envoya des soldats aux différens régimens, campés autour de St. Pétersbourg, pour leur intimer l'ordre de se rendre à six heures du matin devant le palais de leur nouvelle Impératrice, et de lui prêter le serment de fidélité. On se servit pour cela de trente chevaux, que Lestocq avoit fait tenir prêts au besoin pour les couriers. Elisabeth ne se regardoit pas encore comme Impératrice. L'ordre qu'elle venoit de donner aux régimens, la mettoit dans une cruelle anxiété. Ils n'étoient point prévenus,

Elle ignoroit leurs sentimens et leurs dispositions. Au lieu de lui obéir, ils pouvoient opérer en un clin d'oeil une contre-révolution. Mais pendant que l'on faisoit les préparatifs pour la cérémonie du serment, on les vit arriver à la suite les uns des autres, et faisant tous retentir les airs du cri: vive, vive notre nouvelle Impératrice. Jusques-là Elisabeth, soit qu'elle craignît un revers soudain, soit que l'ambition n'eut pas étouffé en elle cette tendresse qui est si naturelle pour sa famille, prit le plus grand soin de son petit-neveu Iwan III. Elle l'alloit voir de tems en tems, elle le tenoit sur ses bras, pendant que les soldats se rassembloient. Ce jeune enfant prit plaisir à leur cris de *hura* (vive) et voulut les imiter. Elisabeth jetta en ce moment sur lui un regard d'attendrissement: "malheu-„ reux enfant, lui dit-elle, tu ne sens „pas, que ces cris là sont ta perte. „

Pendant l'après-midi qui précéda

cette nuit fatale, Anne avoit eu comme un pressentiment du malheur qui la menaçoit. Elle fut livrée à des réflexions tristes, dont il fut impossible de la distraire. Elle n'entretint les Dames de sa Cour, que de ses terreurs. Toutefois elle se contenta de réfléchir, sans but, sans aviser aux moyens d'éviter une catastrophe. Comme si elle eût cru à la fatalité, elle attendit tranquillement les coups du destin. Seulement elle demanda à sa compagnie des conseils sur la manière dont elle se conduiroit et sur les ressources qu'elle trouveroit dans ses calamités prochaines.

Elle resta, ainsi que son mari, enfermée quatre jours et incertaine de son sort. Pendant tout ce tems là, ils ne purent se voir. Le Duc étoit gardé à vue dans l'appartement le plus sombre du palais.

Avant d'envoyer cette famille infortunée à sa destination, Elisabeth fit demander

mander à Anne si elle n'avoit pas quelque grace à lui desirer. Au lieu de demander pour elle-même ou pour les siens la liberté ou la vie, ou bien s'imaginant peut-être, qu'elle n'étoit point réservée à une prison perpétuelle, et qu'elle alloit être renvoyée, avec son mari, en Allemagne, elle répondit: qu'elle ne demandoit que la permission d'emmener avec elle sa confidente la Baronne de Mengden, qu'elle affectionnoit beaucoup plus que le Duc son mari et que ses enfans. Elisabeth fut très-étonnée et peu satisfaite de cette prière.

Anne et toute sa famille furent transportées à Riga, mais l'un après l'autre; et comme l'on craignoit que la vue de ces personnes malheureuses n'excitât trop la pitié du peuple, on ne les fit voyager que de nuit, de sorte qu'il se passa quatre semaines avant qu'elles fussent toutes arrivées à Riga. On les enferma

dans la citadelle, où elles eurent enfin la liberté de se parler.

Le Prince Antoine-Ulric souffrit impatiemment son malheur; il s'emportoit continuellement. Il reprocha plus d'une fois à son épouse de lui avoir tenu secrets les avis alarmants qu'elle avoit reçus du dehors sur les projets ambitieux d'Elisabeth. Il ne pouvoit lui pardonner, disoit-il, d'avoir accéléré volontairement la perte de toute sa famille, et de l'avoir réduit à une situation si indigne d'un Prince de l'Empire; mais ces reproches sanglans faisoient peu d'impression sur Anne. Elle regrettoit peu l'éclat d'une couronne. Elle lui soutenoit naïvement que tout s'étoit passé ainsi que l'on pouvoit le désirer, et que de cette manière on avoit prévenu l'effusion du sang; comme si quelques précautions sages, pour se soutenir sur le trône, n'avoient pu être prises, sans occasionner une guerre civile.

Elisabeth Pétrowna fut donc proclamée Impératrice le 25 Novembre 1741.

Les frais d'exploitation des mines de cuivre et de fer de Sibirie, et la fabrication de ces métaux montent annuellement à 100,000 roubles. On tire de ces mines 200,000 pouds de fer pur en barres, et 6 à 7,000 pouds de cuivre pur. Dans cette somme de 100,000 roub. ne sont point compris les dépenses de la fabrication du fer et du cuivre pour des usages tels que les canons, les cloches, les couvertures de toîts etc. Le poud de fer vaut 60 copékes, celui de cuivre 8 roubles.

Les environs d'Astrakan et quelques endroits de la Sibirie sont infestés en été d'une quantité prodigieuse de mouches et de divers insectes, qui tourmentent les hommes et les bestiaux non seulement pendant le jour, mais même la nuit. Les habitans, pour pouvoir vaquer au labourage et aux autres besoins de

virons de *Werchoïansk*, auprès de la rivière de *Jana*.

Dans les déserts des Kalmuks, des Baschkires et de la horde des Cosaques, la terre produit tous les matins, alors qu'elle commence à être échauffée par le soleil, une matière blanche et salée qui est avidement léchée par les élans, les chevaux, les vaches et les brebis, et qui les engraisse et les rend plus robustes. Cette matière n'est pas assez solide pour pouvoir être ramassée avec les mains. Le terrein d'où elle sort est léger, marécageux et produit peu d'herbes. On ne la voit point dans les endroits où le sol est fort et pierreux. L'eau des rivières du voisinage n'est cependant point salée. Le sel de cette espèce de rosée n'approche pas de la bonté de notre sel préparé; il est beaucoup plus amer. On ne s'en sert que dans un besoin pressant, ou pour assaisonner le thé. C'est ce sel que les Russes appellent *solonez* et les Kalmuks *Gudshir*.

Auprès de l'Irtisch est le lac salé de *Jamischa* qui a donné son nom à la forteresse de *Jamischewa* à 7 werstes à l'ouest du lac. Il est rond, sur un diamètre de 3 westes. Ses bords sont couverts de sel, le fond en est comme crystallisé. Les crystaux de ce sel sont tous d'une forme cubique. Les places d'où on l'enlève, le reproduisent en cinq à six jours. Il est tellement abondant, qu'en peu d'heures on en pourroit charger plusieurs vaisseaux. Les provinces de Tobolsk et de Jeniseïsk font des provisions de ce sel, qui surpasse tous les autres par sa blancheur et par sa bonté. L'eau du lac est salée au plus haut dégré, et paroit rouge lorsque le soleil luit dessus.

Dans le désert du Cuban, à 130 werstes du Don est un pareil lac de sel. Dans le tems des grandes chaleurs, le sel devient compact à la surface de l'eau, comme de la glace. Le nom de ce lac,

est *Manutskoje-Osero*, du nom de la rivière de *Manuts*, qui se jette dans le Don, au-delà de la forteresse de Ste. Anne. Les Cosaques du Don, les Kalmuks et les Tatares du Cuban s'y approvisionnent de sel, et ne manquent pas de se battre toutes les fois qu'ils se rencontrent autour du lac, parce que chacun de ces peuples s'en arroge la propriété.

Dans la province d'Astrakan, Gouvernement de Caucaise, est un lac absolument pareil à ce dernier.

Dans ce même désert du Cuban, au sud des rivières *Süssert* et *Isset*, on voit beaucoup de lacs de sel amer. L'eau de ces deux rivières n'est pas potable; les bestiaux mêmes n'en veulent pas.

La rivière de *Miass* traverse un territoire couvert de lacs, dont les uns sont d'eau douce, les autres d'eau amère. Ils subissent de fréquens changemens. Les lacs d'eau douce se convertissent en

eau salée, et les lacs amers en eau douce. Quelques-uns se dessèchent, il s'en forme là, où l'on n'en avoit jamais vu. Cette contrée fourniroit une ample matière aux réflexions des naturalistes.

Plus au sud dans le Gouvernement d'Oufa se trouvent quelques rivières, qui se perdent dans les marais et se reproduisent d'un autre côté. Elles éprouvent aussi de fréquentes vicissitudes. D'après différentes expériences faites sur les lieux, il est très-probable que la mer Caspienne et celle d'Aral n'ont pas toujours existées et qu'elles se sont formées comme ces petits lacs, dont je viens de parler.

Entre les rivières de *Léna* et d'*Amour*, à l'est-nord-est de *Nertschinsk*, se trouve la montagne de *Stannowoï-Hrebet*, la plus renommée de toutes celles de Sibirie, pour la chasse des martres-zibélines. Les habitans de Nert-

schinsk la fréquentent beaucoup. Au pied de cette montagne prend sa source le fleuve d'*Oud*, qui a son embouchure dans le golfe de Kamtschatka, et seroit très-propre à l'établissement d'un chantier de marine. Cette propriété n'avoit point échappé au Capitaine Béhring, le même qui fut chef de l'expédition du Kamtschatka, commencée en 1733, et terminée en 1741. Il avoit déjà chargé deux géomètres de chercher un passage de cette montagne à l'embouchure de l'Oud; mais comme ils étoient obligés de traverser des montagnes, des déserts et des marais, tous lieux, où il étoit impossible de se procurer des vivres, la tentative de Béhring n'eut pas de suite.

Sartes est le véritable et ancien nom des habitans de la grande et de la petite Bucharie. Car cette dénomination de Bucharien ne signifie pas autre chose qu'un lettré. Il existoit à *Samarcand*, à *Bochara* et à *Jerken* plusieurs gens,

qui parloient et écrivoient passablement dans les langues Arabe et Persanne. Toute la nation s'est insensiblement appellée Buchares ou Savans; et c'est ce qui la distinguoit des autres Tatares, qui ne cultivoient pas les lettres. Les *Sères* sont peut-être le même peuple que les Sartes. Ce sentiment est au moins aussi fondé que la croyance de ceux, qui placent les Sères en Chine. Ces Sartes ou Buchariens habitent aujourd'hui Bochara et les autres villes vers l'est. Une grande partie d'entr'eux traverse le désert tous les ans et vient faire un commerce considérable dans les villes, de *Chiwa*, de *Bochara*, de *Turkestan*, de *Taschkend*, de *Khojend* etc. et dans les colonies nouvellement établies par les Russes.

Les Kalmuks, autrement appellés *Torgautes*, ont une fête annuelle, qu'ils celèbrent le jour où le soleil est le plus élevé. Ils tuent un poulain, enlè-

vent la peau qu'ils exposent en l'air sur deux grandes perches, et arrachent les entrailles qu'ils mettent de côté. On entoure le poulain. Hommes et femmes, jeunes et vieux, les enfans mêmes viennent en manger la chair. La portion de chacun est fort petite. On ramasse ensuite tous les os, on les fourre avec les entrailles dans la peau du poulain égorgé l'année précédente, qui étoit restée exposée sur deux perches, et l'on brûle tout. Après ce sacrifice, les Torgautes se rassemblent autour des nouvelles perches, se prosternent devant la peau et prononcent cette prière: "Tu „ es notre conservateur, conserve nos „ femmes, nos enfans, nos bestiaux et „ tout ce qui nous appartient. Si tu „ nous exauces, nous ne manquerons de „ revenir l'année prochaine avec une nou„ velle offrande.„ Les esclaves qui tuent le poulain, ne prennent point part à cette céremonie religieuse, non plus qu'au banquet. Ils n'ont point de pro-

priétés et ne sont pas censés faire partie de la nation.

Dans les déserts et les prairies de la petite Russie et de l'Ukraine, croit une espèce de bois appellée *Tavolga*, et dont la tige, dans sa plus grande force, n'excède pas 12 lignes de diamètre. Il ne flotte pas sur l'eau comme les autres bois. Il y devient si dur, que l'on ne le coupe ensuite qu'avec beaucoup de peine. Les habitans de ces contrées prétendent, qu'il à la vertu de faire uriner les chevaux, quand on les en frappe ou que l'on en a frotté le fouet avec lequel on les aiguillonne.

Les *Tchérémisses*, peuples qui habitent la rive gauche du Wolga dans les Gouvernemens de Casan et d'Oufa, se noment eux-mêmes *Maris*. L'annaliste Russe Nestor parle beaucoup d'un peuple, qu'il appelle *Méra*, et qui, de son tems, n'étoit pas éloigné des bords

de la mer baltique. C'est probablement le même, que les Tchérémisses d'aujourd'hui, dénomination qui, suivant M. Tatischescheff, est synonyme d'oriental. D'un côté ils sont mêlés avec les Tchouwasches, de l'autre avec les Tatares. Leur langue a beaucoup de mots Tatares et Russes; mais le fonds en est finnois. Ils sont maigres et stupides, leurs femmes sont belles. Leur nourriture ordinaire est la chair de cheval; et leur religion, le paganisme. Ils ont dans une forêt un lieu destiné à leur culte. Ce lieu est appellée *Kérémet*, mot emprunté d'une nation payenne, telle que les *Kaschémiriens* ou les Tatars. Bernier dit, que, lorsque les Kaschémiriens veulent crier miracle, ils disent: *Karamet! Karamet!* (*hist. gén. des voy. Tom. XI. p.* 120.) Le mot même de Tchérémisses me paroît tirer son origine de celui de Kérémet ou de Karamet. Dans ce Kérémet, ils font des offrandes de chevaux. C'est en quoi consiste tout

leur culte. Comme les Egyptiens, ils assignent au diable sa demeure habituelle dans les eaux. Ils ont aussi des Schamanes, espèce de prêtres ou de sorciers. Le nom et la profession de ces Schamanes semblent empruntés d'un ancien peuple de l'Inde appellés *Schamaners*, de qui les Malabares ont pris toute leur philosophie et leur réligion.

Depuis que l'on a habitué les Tchérémisses aux travaux de l'agriculture, ils commencent à y faire des progrès.

Fischer, professeur de l'académie des sciences de St. Pétersbourg, qui entreprit de longs voyages, par ordre de la Cour de Russie, séjourna quelque tems chez eux. Un jour il interroga un vieux Tchérémisse sur les principes de sa réligion et sur la croyance d'une seconde vie, qui sera éternelle. "Nous autres „hommes simples et pêcheurs, répon„dit-il, nous ne pensons pas que notre „*Juma*, (Dieu) nous ait jugés dignes „d'une autre vie après celle-ci. Pour

„ toi et tes semblables, je ne vous dis-
„ puterai pas cette félicité. Je sais que
„ vous êtes l'objet de sa prédilection,
„ et qu'en tout vous aurez la préférence.„

Les Tchouwasches habitent la rive droite du Wolga, dans le Gouvernement de Casan. Quelques-uns d'entr'eux demeurent dans le Gouvernement d'Oufa, où les Russes ont changé leur nom de Tchouwasches en celui de Tatares des montagnes. Les *Modwiniens* les appellent *Vedkas*. Ils vivent mêlés avec les Tatares, les Tchérémisses et les Modwiniens. Comme les Tatares, ils ont un principe de religion, qui consiste à s'abstenir en tout tems de manger du porc. Leur langue originelle, dont on ne retrouve que quelques restes fondées dans les langues Tatare et Russe, est la Finnoise. Leurs dogmes et leur culte sont les mêmes que ceux des Tchérémisses. On a tâché de leur inspirer le goût de l'agriculture; mais comme ils sont

sont extrêmement paresseux, ils en ont abandonné le soin à leurs femmes.

Ils ont une épreuve de la virginité, telle à-peu-près qu'elle existoit parmi les Lévites. Celui qui a fait la demande de la fille pour le mari, et deux femmes attendent devant la porte de la chambre où sont couchés les deux époux, que le mariage soit consommé. Après avoir chanté, dansé et bu pendant une heure, ils obtiennent la permission d'entrer. Si la mariée a été reconnue pucelle, la joye redouble, et on se livre de nouveau à la danse et aux autres plaisirs; mais dans le cas où sa sagesse a souffert quelque échec, le proxénète prend un vase rempli de boisson, le perce par le bas, fourre son doigt par le trou et le montre aux assistans; il remet ensuite le vase à quelqu'un d'entr'eux, il retire alors son doigt, et toute la boisson coule dans la chambre. De cette manière l'accident de la mariée acquiert la plus

grande publicité, et la honte qui lui en revient, la rend comme exilée dans le sein de sa nation. Son mari cependant ne l'en traite pas plus mal pour cela, il regarde la chose comme très-indifférente pour lui. Il est assez singulier que des barbares donnent l'exemple d'une conduite pleine de bon sens aux nations policées, chez lesquelles on est publiquement victime d'une faute que d'autres ont commise.

Les habitans de *Tara*, petite ville du cercle de *Tobolsk* et voisine de l'Irtisch, refusèrent obstinément en 1723 de prêter le serment de fidélité préalable, commandé par Pierre Ier pour le successeur qu'il lui plairoit de se choisir un jour. L'ordre fut donné de les massacrer tous. Sans considérer ce que cet ordre avoit d'atroce, on peut dire que la tyrannie entraîne toujours les meilleurs esprits hors des bornes du raisonnement, et les fait toujours agir contre leurs propres

intérêts. Ce grand législateur, ce créateur de la Russie, qui ne s'occupoit que des moyens de peupler ses états, n'étoit-il pas en délire, lorsqu'il commanda un pareil massacre? 700, c'est-à-dire, presque tous périrent par le fer des soldats.

Les villes de la Sibirie, qui aiment à se donner les unes aux autres des surnoms et des sobriquets, appellent aujourd'hui les habitans de Tara *Kolowitchis*, parce que plusieurs de ces 700 furent empalés. Elles les appellent encore *Roskoltschiki*, parce qu'alors ils étoient de la secte des *Vieux-Croyans*. Cette secte n'est pas encore détruite dans ces contrées.

Les *Toungouses* sont cette nation, qui occupe tout le territoire qui s'étend d'un côté du Jeniseï à l'océan oriental, et de l'autre côté des Jakutes ou du golfe Penschine au pays des Mongols ou à la grande muraille chinoise. Des déserts, des fo-

rêts, des montagnes, voilà ce que l'on rencontre dans ce pays. Ses habitans sont rarement deux nuits de suite dans le même endroit. Leur nom indigène est *Ocwun.* Au golfe Penschine est une tribu appellée *Toungousin.* De là les *Ostiakes* du *Ket* ont nommé Toungouses toute cette grande peuplade, et les Russes se sont conformés à la manière de parler des Ostiakes. *Toungous*, dans la langue des Tatares, signifie un porc. Ils ont leurs cheveux très-noirs et les jambes très-grêles. Ils sont de petite stature. Ils s'appliquent sur le visage des figures postiches, qu'ils cousent avec de petites éguilles et des nerfs d'élans enduits de suye, et coloriés avec du *niaengniaengi* (4). Le visage enfle prodigieusement par cette opération; mais ils savent se guérir avec de la graisse de renard en cinq à six jours. Ces figures incrustées sont chez ces peuples la perfection du

(4) C'est une pierre bleue et noire qui se broye aisément.

beau. Les enfans demandent avec empressement cette douloureuse opération, et la souffrent avec courage, quelquefois dès l'âge de cinq ans.

Ils se marient à 7 ou 8 ans. Il n'est pas rare de rencontrer chez ce peuple des ayeux de 13 à 14 ans. Les préliminaires et la cérémonie du mariage sont on ne peut plus simples. Après le *Calym* (5) on fréquente sa future jusques à ce que l'on soit parvenu à connoître son humeur. Le calym se paye, on couche ensemble dans la maison du père de la fille, qui se trouve ainsi mariée, et va le lendemain habiter la jurte de son mari. Si celui-ci trouve que la virginité de sa femme ait été endommagée, il redemande une partie de la dot.

La polygamie est permise. Ils prennent jusques à trois, et quelquefois quatre femmes. En général, ils n'en ont guère que deux; la plus ancienne

(5) C'est la convention du prix que l'on payera pour avoir une femme.

est la principale. Lorsque le mari commun veut augmenter son ménage d'une femme, il en avertit les autres. Chacune a sa jurte à part. Le mari couche tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Quand une de ses femmes est méchante, il la renvoye à ses parens, et redemande la dot. S'il la prend en flagrant délit, il la tue le plus souvent à coups de couteau.

Ils préfèrent les chevaux blancs et les brebis qui ont la tête noire.

Leur réligion est cet ancien paganisme répandu dans toute la Sibirie, la réligion de Tao-Tsée.

Ils sont divisés par castes. Chacune a son chef appellé *Saissan*, qui a un sous-chef appellé *Schoulinga*. Le *Taischa* est un commandant ou inspecteur auquel est subordonné un certain nombre de Saissans.

Lorsqu'un Toungouse appointé par la couronne vient à mourir, on attache son corps au haut d'un arbre, ou on l'étend sur la terre. S'il a su gagner l'es-

time de ses concitoyens ; on l'expose sur un échaffaud, avec son arc et ses fléches. On le couvre de feuillage et de bois pour le garantir des attaques des oiseaux de proie, ce qui ne les garantit que pendant quelques jours. On se garde bien d'exposer les cadavres sur les grands chemins, dans la crainte que les passans qui seroient d'une autre religion, n'emportassent l'arc et les fléches.

Cette coutume d'exposer les morts au haut des arbres leur est venue, selon toute apparence, des Perses, quoiqu'ils ne puissent en expliquer les raisons. Les anciens Persans avoient en grande vénération tous les élémens. C'est pourquoi ils laissoient dévorer leurs morts par des oiseaux et par des chiens, élevés pour cela.

Lorsqu'un Toungouse est obligé de se disculper d'une accusation, et de prêter serment, on égorge un chien, dont on fait ruisseller le sang dans un bassin. Il en boit une partie, et tandis que le

reste brûle avec le corps du chien, il prononce ainsi son serment: " puisse le „ sang que je viens d'avaler, me brû„ ler, comme le feu en brûle le reste, „ puissé-je avant un an être raccorni, „ comme l'est le corps de ce chien, si „ j'ai fait un faux serment. „

Les Tschoutsches décorent leurs visages d'une manière différente des Tunguses. Ils percent les joues de leurs enfans, et pour conserver les traces, ils y insèrent des dents d'hippopotame. Cet animal en a deux, fort longues. Ce sont celles là que l'on choisit. Elles pendent le long des joues. Ils croyent imiter par là le courage de l'hippopotame, qu'ils regardent comme l'animal le plus belliqueux, et épouvanter leurs ennemis.

Aux bords de la mer noire, depuis le Danube jusques à la mer d'Asoff, et au parage asiatique, existe encore aujourd'hui au milieu des Tatares Mahométans, un peuple payen, dont on

ignore le nom, et qui n'a peut-être songé à s'en donner un. Sa langue a beaucoup de rapport avec la langue allemande. Les Goths ont anciennement habité cette contrée. Ses habitans en sont sûrement un reste échappé au fer des Tatares et des autres conquérans, et aux vicissitudes du tems. Le père *Mondorf*, célèbre Jésuite, a baptisé sur une galère turque un ésclave matelot, qui lui a appris que tout le culte de ce peuple ne consistoit que dans l'adoration d'un vieux arbre. Dans les déserts au-delà du Danube, il y a au moins 30,000 espagnols, qui y mènent une vie assez misérable. Ils ont fui leur patrie dans l'appréssension des persécutions de la sainte Hermandad. Leurs souhaits se bornent à voir élever sur le trône d'Espagne un Roi humain et chérissant assez ses sujets, pour abolir cette infame inquisition. Tous alors retourneroient dans leurs foyers, bénir la main bienfaisante qui auroit brisé le joug sacerdotal, et

ramené à sa pureté primitive cette charité chrétienne, dont le modèle ne se retrouve que dans l'évangile, et qui est si défigurée par les fraudaleuses interprétations de nos modernes apôtres.

Les Tatars de la Sibirie sont Mahométans. Ils avoient autrefois leur Chan: Le dernier s'appelloit *Kutschum* et avoit sa résidence auprès de l'Irtisch et de la ville de Tobolsk. En 1595, il en fut chassé par les Russes, que commandoit *Jermak Timoféïéwitsch*, et mourut dans une espèce de bannissement chez les *Kara-Kalpaks*. Aujourd'hui les Tatars de la Sibirie habitent les provinces de *Tobolsk*, de *Tara* et de *Tomsk*, sous la protection, ou plutôt sous la domination de la Russie, à qui ils payent un tribut. Les Tatars baptisés sont contraints, comme les autres peuples de la Sibirie, de payer annuellement 1 $\frac{1}{2}$ roubles, non pas en argent, mais en pelleterie. La chasse dans le district de Tomsk, étant

pénible et peu lucrative, ils achètent sur le marché de Tomsk, de quoi satisfaire le caissier de la couronne. Dix pièces de peaux d'écureuil sont payées 10 altines ou 30 copèkes. Une peau de martre Zibeline est reçue à la caisse pour 50 copèkes. 25 peaux d'écureuil, ou 5 peaux d'hermines, ou une bonne peau d'élan, ou une peau de renard, qui a le ventre blanc, sont prises pour une peau de martre zibelline. Les autres renards valent la moitié de plus. La couronne ne calcule point les sommes qu'ils ont été obligé de débourser pour payer leur tribut. Elle ne calcule pas davantage le dépeuplement de ces animaux. Cependant les peaux renchérissent prodigieusement en Russie, et si le Gouvernement ne prend au plutôt des mesures pour arrêter cette diminution des espèces, il sera réduit sous peu de tems à une disette étonnante, ou peut-être au manque absolu de peaux. Forcer les colons à chasser dans toutes les

saisons, sans même avoir égard au tems de l'accouplement, c'est vouloir détruire les espéces. A Jakoutsk un castor de Kamtschatka coûte 25 et jusqu'à 30 roubles. Il n'y a pas long-tems qu'il ne coûtoit que 5 à 8 roubles. Une martre zibeline vaut à Jakoutsk 4 à 5 roubles, un renard rouge 3 roubles. A Kamtschatka on prend deux peaux de martre zibeline pour un castor, et deux peaux de renard pour une martre zibeline. La peau de renard vaut un rouble.

Les peuples qui dans le XIIIe siècle subjuguèrent l'Asie et firent trembler toute l'Europe, étoient Mongols et non Tatares, quoiqu'il y eût quelques Tatares mêlés parmi ces conquérans. Les Mongols ont toujours démenti la renommée qui attribuoit leurs exploits aux Tatares. La fausse opinion n'a pas laissé de prévaloir, et ces vainqueurs de presque tout notre continent ne sont connus que sous le nom de Tatares.

Les Tatares de la Sibirie se fâchent

quand on les appelle Tatares, ils aiment mieux être distingués par les noms des districts qu'ils habitent, tels que Tomsk, Tschatk, Tobolsk, Kasan, etc. C'est comme si un Saxon ou un Franconien trouvoit mauvais qu'on l'appellât Allemand.

Quand à l'étymologie du mot Tatars, quelques-uns dérivent ce mot de *Tatar-Chan*, fils de *Turk*, d'autres de la rivière *Tata*. Il est vrai qu'il y en a une de ce nom à 200 werstes de Jakoutsk, qui se jette dans celle d'*Aldan*, vers 62° 30′ de latitude. Mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de prouver, que les Tatars ayent jamais séjourné dans ce pays. Les Jakoutes qui l'habitent, ne sont certainement ni Tatares, ni descendans de Tatares. Je crois que ce nom de Tatars vient plutôt des Chinois, qui ont été, plus que tout autre peuple, victimes des courses sanglantes de ces vagabonds. Ce mot avoit chez les Chinois la même signifi-

cation que celui de Scythe ou Barbare chez les Grecs, et celui de Gojim chez les Juifs. Les Chinois donnoient le nom de Tatares à tous les peuples qui en avoient la manière de vivre ou la ferocité : ils le donnoient aux Mongols. Pour distinguer ceux-ci des autres, ils les appelloient *Si-Ta-dsu*, (Tatares occidentaux) ou par moquerie, *Tsao-Ta-dsu*, (Tatars puans.)

Les Tatars prennent autant de femmes et de concubines qu'il leur plaît. Ils peuvent même épouser successivement deux soeurs utérines.

Celui qui n'a pas de biens parmi eux, n'ose pas se marier.

Un Tartare moyennant une dot, dont la moitié est payée sur le champ à la femme. Elle ne manque pas de faire apposer dans le contrat, la clause qu'il ne prendra pas d'autre femme, sans son consentement. S'il rompt cet engagement, il est obligé de lui payer l'autre moitié de la dot. Même elle a

la liberté dans ce cas, de se séparer et de se marier à un autre.

Le nom principal que les Tatars donnent à Dieu, est Allah, ils lui en donnent encore mille autres.

Ils ont admis la circoncision. L'opération s'en fait depuis 7 jusqu'à 16 ans. Ils sont dans la persuasion, que lorsqu'elle se fait, deux anges sont assis sur les épaules de l'enfant opéré, et que ces anges ne tiennent point compte des péchés qu'il commettra jusques à l'âge de 16 ans.

Voici quel est leur habillement: un *takjà*, (bonnet de fourrure) un *Kabedsh*, (autre bonnet plus petit que le premier) un *caftan*, qui s'attache sur l'épaule avec des boutons, descend jusqu'aux genoux, et se ferme par-devant au moyen de 5 à 6 coraux ou boutons d'argent: un *bilban*, qui est un bandeau ou une corde servant à attacher le caftan: une chemise sans collet et qui ne descend qu'à la ceinture: une cu-

lotte de toile, semblable à celles de nos matelots: des bottes de maroquin, sans talons, qui s'élèvent jusqu'au-dessous du genou: des claques ou pantoufles, qu'ils laissent dans l'antichambre quand ils entrent dans un maison.

Les Tatares, ainsi que les Kalmuks et les Mongols ne connoissent que les mois lunaires. Voici les noms qu'ils leur donnent:

	qui répond au mois de	*Autre dénomination prise particulièrement de certains objets de travail:*
La Souris	Janvier	Mois de l'aigle.
La Vache	Février	Mois de la chasse.
Le Tigre	Mars	Le petit mois.
Le Lièvre	Avril	Le grand mois.
Le Dragon ou le Crocodile	Mai	Mois du travail.
Le Serpent	Juin	Mois des poissons.
Le Cheval	Juillet	Mois consacré à raccommoder les filets.
La Brébis	Août	Mois d'été.
Le Singe	Septembre	Mois du labour.
La Poule	Octobre	Mois de la moisson.
Le Chien	Novembre	Mois où les feuilles tombent.
Le Porc	Décembre	Le dernier mois.

Les

Les armes ou sceaux des Tatares ont été assez simples et arbitraires; ainsi Tamerlan ou Timur Beg, quand il envoyoit des lettres de créance à ses Gouverneurs en Perse, les scelloit d'un cachet rouge, sur lequel sa main étoit gravée.

Oussolie ou *Nowoïe-Oussolie*, habitation en Permie, auprès de la rivière de *Kama* à 20 werstes de *Solikamsk*. C'est la plus fameuse manufacture de sel de toute la Russie. Elle appartient aux Barons de Stroganoff. On y voit 79 grandes chaudières, dans lesquels se manufacturent annuellement 3,000,000 pouds de sel, qui rapportent à l'Empire 300,000 roubles en frais de douane.

Les *Wotes*, que les Russes appellent *Wotiakes* (6) habitent les environs de la rivière de *Vätka*, qui prend sa source dans le district de même nom (désert

(6) Terminaison Russe.

Casanien,) et se décharge dans le *Kama*. Ils se nomment eux-mêmes *Oud*, ou selon *Ritschkoff*, *Mordi*. Les Tatares les appellent *Ar*. Ils ressemblent beaucoup aux paysans finnois. Ils sont d'une très-petite stature. La crapule en est une des principales causes. Depuis le règne d'Iwan-Wasiliewitsch, on leur permet de brûler de l'eau de vie, et ils en font un excès incroyable. Ils ne se mêlent point avec les peuplades voisines. Leur langue, qui est la finnoise, en a conservé plus de pureté, avec son caractère originel. Leur dialecte approche beaucoup de celui des Tchérémisses et plus encore de celui des Permiens. Ils sont dans le gouvernement d'Oufa au nombre de 15,000 environ, la plupart Chrétiens, et dans le gouvernement de Casan 30,000. Ils sont nomades, ainsi que les Tchérémisses. En un instant ils ont démonté toutes les habitations d'un village, et les ont transportés dans un autre endroit.

Leur *Dona* ou prêtre, dont les fonctions sont très-bornées, a trouvé le secret de leur faire accroire qu'il lit dans l'avenir, et qu'il les guérit, quand ils sont malades. Lorsque l'on vient le consulter, il prend du tabac dans ses doigts, gesticule, grimace, marmotte quelques paroles, et prononce ensuite son oracle. Appellé auprès d'un malade, il fait les mêmes singeries, et lui présente ensuite un verre d'eau-de-vie.

Leur manière de prêter le serment de fidélité ou autre est telle : on met en croix deux épées, desquelles on s'approche l'une après l'autre. On lit la formule, chacun est à genoux et avale un morceau de pain quarré, trempé dans du sel fondu, et qui étoit au milieu de la croix pendant la prestation. Tout cela signifie que celui, qui n'observera pas exactement la teneur du serment, mourra.

Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune religion. Ils placent leur Dieu *Jumar* dans le soleil; mais ils ne croyent être obli-

gés envers lui à aucune espèce de culte. Ils n'ont ni fêtes ni processions, comme en ont leurs voisins.

Le sentiment de quelques savans, et entr'autres de Strahlenberg (dans son livre intitulé : *La partie du Nord et de l'Est de l'Europe et de l'Asie*) est que les montagnes *Uraliennes* font la séparation de ces deux parties du monde. Ces montagnes se trouvent entre les villes de Kungur et de Cathérinenbourg. La distance des deux villes est de 300 werstes.

Depuis Iwan-Wasiliewitsch jusqu'à Pierre Ier, les souverains de la Russie n'ont pas porté d'autre titre que celui de Zar, dont les Russes ne connoissent point l'origine, mais qu'ils soutiennent être égal à celui d'Empereur, et ne pas signifier autre chose. Cette assertion me paroît au moins hasardée. Ce mot Zar est, je crois, Hebreu. Dans cette langue שר (Schar) veut simplement dire

Prince, mais non pas Empereur. De là sans doute, les Rois de Perse ont porté le titre de *Sar* (Prince ou Souverain), de là sont venus le *Sir* des Anglois, et le *Sire* des François. Les plus anciens souverains de la Georgie ont porté le titre de Zar, et ceux de Gurgistan le titre de Schar. Aucun d'eux cependant ne s'est mis en tête que ces dénominations fussent les synonymes d'Empereur. Il est à présumer que les Souverains Russes ont emprunté leur titre des Zars Géorgiens. Ces deux nations d'ailleurs me paroissent avoir la même origine. Mon opinion est appuyée sur différens points de ressemblance que je vais rapporter.

Lorsque l'on trouve chez un peuple les coûtumes et la manière de vivre d'un autre, dont le pays a été quelquefois déserté par les émigrations, c'est déjà une forte présomption que le premier est sorti de ce pays : on peut aisément de cette manière découvrir l'origine de

certaines colonies Esclavonnes, de celles sur-tout qui se sont le moins éloignées de leurs foyers.

Tchighis est le nom d'une peuplade qui habite le Caucase. Les Bohémiens portent le nom de Tcheghis. Ces derniers sont, sans contredit, d'origine Esclavonne, et sortent, ainsi que tout ce que l'on appelle Esclavon, des Tchighis du Caucase. J'en pourrois rapporter une foule de preuves.

Chardin, qui jouit d'une réputation méritée, dit que la langue des habitans du Caucase a un plus grand rapport avec les langues Esclavonne et Géorgienne, en raison de ce que ces peuples se trouvent moins éloignés de la Chersonése ou du Phasis.

Le mot mède *Barun* désigne une dignité. Il a la même signification en Arménie. Le mot Russe *Boïarin*, et peut-être le mot françois Baron, en sont tirés.

Les femmes de Mingrélie sont bien faites, d'une haute taille. Elles ont un

air majestueux et imposant, qui est tempéré par le regard le plus attrayant. Les moins belles et les vieilles se fardent grossièrement tout le visage, sans en excepter le front et le nez; les jeunes se contentent de peindre leurs sourcils. Celles-ci, dans le tems de leurs mois, se peignent le visage comme les vieilles, c'est sans doute un avertissement pour leurs amans. La même coutume a lieu en Russie où les femmes sont moins belles. Toutes se peignent le visage aussi grossièrement. Elles teignent même leurs dents en noir.

Quand il fait mauvais tems, les Mingréliens mettent leurs bonnets dans leurs poches; les femmes du peuple en Russie prennent leurs pantoufles dans les mains, et vont pieds nus dans la boue.

Les Mingreliens coupent leurs cheveux, et n'en laissent qu'une bordure en forme de couronne sur la tête, ce qui est assez généralement pratiqué en Pologne; ils laissent tomber leurs che-

veux jusques au-dessous des sourcils: tout le peuple Russe en fait autant.

Les prêtres seuls en Mingrélie portent une barbe et des cheveux extrêmement longs. Comme Dieu le père est toujours représenté avec des cheveux longs, ils croyent s'assimiler à lui par cette chevelure, à laquelle ils attachent sous ce point de vue le plus grand prix. Les prêtres Russes ont les mêmes scrupules.

Des historiens écclésiastiques ont dit, qu'un esclave, auquel on donne le nom de *Nine* ou *Ninone* avoit fait adopter la foi chrétienne au Roi, à la Reine, et à tous les grands de la Colchide. C'étoit, ajoutent-ils, sous le règne de Constantin qui envoya des prêtres à ces nouveaux convertis pour les baptiser et les instruire des mystères du christianisme. Une autre tradition, plus généralement admise, en attribue l'honneur à l'apôtre André qui prêcha, dit-on, les *Awchas* qui font partie de la Colchide.

Ce qui a donné plus de crédit à cette dernière opinion, est une antique église à trois nefs, bâtie sur le bord de la mer en un lieu appellée *Pigewilas* dans le voisinage du fleuve de *Coddors* (que les anciens nommoient *Corax.*) Le chef spirituel de la Colchide est obligé d'y aller une fois pendant sa vie, escorté de tous ses évêques et d'y faire l'huile sainte, appellée *Miron*, mot évidement dérivée de *Mouron*, terme arabe qui signifie le bèaume blanc. On lit dans *Bàronius*, que les Colchéens se maintinrent dans la pûreté de la foi, jusqu'au tems où l'Empereur Michel leur envoya les frères St. Cyrille et St. Méthodius qui les égarèrent en leur donnant l'idée du rit et des cérémonies des Grecs. Les Russes attestent également que c'est St. André qui leur avoit prêché l'évangile et que ce sont les deux frères qui les amenèrent dans le giron de l'église grecque.

Les Mingréliens ont beaucoup de vénérations pour les images, et ce n'est

pas seulement ce qu'elles représentent, mais encore la forme du bois et la couleur des peintures qui attirent leurs hommages. Le serment qu'ils font en jugement devant une image est décisif. Ils n'en appellent point. La crainte, qu'inspire ce serment est telle, que beaucoup d'entreux s'y refusent: d'autres un peu moins scrupuleux, se hazardent de jurer devant les images seulement qui ont un visage doux et la réputation d'être moins cruelles que les autres. L'image la plus formidable pour les voleurs est celle de St. George. Tous appréhendent la mort en la regardant. Tout cela se retrouve à-peu-près chez les Russes. Le portrait de St. George orne les Copèkes.

Les cloches sont petites et rares en Mingrelie. A cause de la cherté du métal dans l'orient on ne se sert pas seulement de cloches pour appeller le public à la célébration des mystères. On a des espèces de lattes faites de bois

d'*ora* appellé le bois sacré, que l'on frappe les uns contre les autres. Là où l'on a des cloches, on bat encore le bois sacré avant de sonner. En Russie il y avoit autrefois fort peu de cloches: on y battoit le bois sacré. On le bat encore dans l'intérieur du pays. Les sentinelles qui veillent la nuit pour la sûreté publique, marquent les heures en frappant de pareilles lattes l'une contre l'autre.

Les Mingreliens donnent à leurs enfans des noms, pris des circonstances qui ont accompagné leur naîssance. Ainsi ils nommeront *Vendredi*, l'enfant qui sera né ce jour là, *tard venu*, celui qui sera né à la fin du jour etc. Mais ce ne sont proprement là que des surnoms. On y conserve toujours le nom de son père.

Les Géorgiens appellent la ville de Téflis *Tebilo-Cala*, (ville chaude) nom Esclavon. *Tepla*, dans la langue Esclavonne, signifie chaud. Il y a des bains

chauds dans la forteresse, qui fut batie par les Turcs en 1576.

Il y a aussi dans la Bohême une ville, qui porte le nom de *Töpliz*, à cause de ses bains d'eau chaude.

Lorsque les Mingreliens sont dangereusement malades, ils appellent, au-lieu d'un médecin, des Papas ou prêtres, à qui ils demandent pour quel sujet la maladie leur est venue et s'ils en mourront. Le Papa tire de sa poche un livre qu'il feuillète gravement et dit au malade, que telle image est irritée contre lui, qu'elle demande sa mort, et qu'il n'y a pas d'autre moyen de l'appaiser que lui donner une chèvre, une vache, ou quelque autre victime ou de l'argent. Que le malade en meure ou en revienne, la colère de l'image, ou plutôt l'avarice du Papa, est toujours assouvie.

Sous le règne de Pierre Ier, on jouoit encore la même comédie en Russie.

Suivant le témoignage d'Hésichius, le

Sarapis étoit une espèce de jupon que portoient les femmes de Perse. Les Géorgiennes, les Mingreliennes et les Russes en portent un pareil. Ces dernières ont seulement un peu altéré le nom de cet habillement qu'elles appellent Sarafan.

Les anciens habitans des bords du Pont-Euxin, au rapport de Polybe, (liv. 9) étoient les meilleurs apprêteurs de cuir. Les Esclavons et les Russes qui voyagèrent dans ces contrées, rapportèrent à leurs compatriotes la méthode de ces peuples, dans laquelle ils ont toujours excellé depuis.

Les Géorgiens, de tems immémorial, marient leurs filles de très bonne heure: les Russes les imitent encore en ce point. Dans la populace surtout, les filles sont pourvues dès l'age de neuf à dix ans.

Les Géorgiens et les Mingréliens s'abstiennent scrupuleusement de la chair de certains animaux, tels que le pigeon, le lièvre, la tortue etc. Les Russes croiroient également se souiller le corps et

l'ame s'ils en mangeoient. Il est vrai que la plupart des Russes, qui ont de l'éducation (et leur nombre est fort petit) se sont mis au-dessus de ce préjugé et de beaucoup d'autres, auxquels la portion la plus nombreuse de la nation est asservie.

Les Géorgiens appellent leurs prêtres Papas, les Russes nomment les leurs Popes.

En Perse, ainsi qu'en Géorgie, les *Awanys* et les *Tchapars* (couriers) prennent sur leur route les chevaux de ceux qu'ils rencontrent, soit qu'ils en ayent besoin, soit simplement qu'ils les trouvent meilleurs que ceux qu'ils montent, sans s'informer à qui ils appartiennent. Cette bisarre et tyrannique coutume cesseroit si l'on établissoit des postes. On en usoit de même en Russie avant l'établissement des postes, mais sur certaines routes où il n'en existe pas, et particulièrement en Sibirie, on démonte encore les passans tout comme en Perse

et en Géorgie. Au surplus ce mot awany duquel nous avons probablement tiré celui d'avanie, est d'origine Arabe, et signifie une taxe exorbitante, une amende injuste.

La Géorgie a été nommée aussi Ibérie Asiatique. Les anciens Grecs l'appellèrent Géorgie, parce que ses habitans aimoient beaucoup l'agriculture. Elle se divise en deux provinces, la Géorgie proprement dite, et la Mingrélie. Dans la Mingrélie est renfermée cette fameuse Colchide, la patrie de Médée. Chardin, dans ses *Voyages en Perse*, en parle ainsi : « Le pays de Mingrélie ne produit ni or ni aucun autre métal. Je ne „ sais ce qui est devenu ce gravier, ce „ sable d'or que les anciens disent que „ l'on y recueilloit, et qui leur a fait „ imaginer la fable de la toison d'or. On „ n'en trouve ni dans les montagnes, ni „ dans les rivières, ni ailleurs. Il est im„ possible que les modernes composent „ sur cet article avec les anciens. „

Autrefois ce n'étoit qu'un royaume partagé en trois provinces appellées l'*Imerette*, la *Bassachione* et le *Guriel*. Les villes capitales de ces trois provinces étoient *Saratoff*, *Cotalis* et *Wartlui*. Le Roi résidoit en Imerette. Il avoit deux Gouverneurs pour les deux autres provinces. Il y a environ 57 ans, que celui de Bassachione, qui étoit un ecclésiastique, se révolta, et se fit proclamer Roi par le peuple qu'il avoit gagné par toutes sortes de ruses. Celui de Guriel, aussitôt qu'il en fut instruit, imita son exemple, fit une alliance avec les Turcs, leur promit un tribut considérable en fer, sous la condition qu'ils le soutiendroient contre le Roi d'Imerette avec 20,000 hommes qu'ils lui enverroient de *Trébisonde*, d'*Erzerum* et de *Cars*. Ces Rois se firent une guerre sanglante. L'issue de cette guerre et de ces révoltes fut le démembrement d'un royaume auparavant redoutable, et qui pouvoit mettre sur pied 80,000 cavaliers, ou plutôt

tôt son partage entre la Turquie et la Perse, qui en ont traité les Rois et les habitans comme des esclaves.

Le tribut que le Roi d'Imerette payoit aux Persans, ne consistoit à la vérité qu'en une petite somme d'argent. Mais on lui enlevoit les plus belles filles de sa Cour, même celles des premiers seigneurs, pour le serrail du Sultan, mais on obligeoit le Roi et ses sujets d'abjurer la religion chrétienne, et pour cela on joignit la force aux promesses de quelques prérogatives et de quelques récompenses, et le Prince Royal n'avoit aucun droit au trône de son père, à moins qu'il ne professât hautement la religion d'Aly.

Le dernier Roi d'Imerette, *Acril* ou Artschil fils de Wachtang, s'appliqua dès le commencement de son régne à recouvrer la liberté, ou plutôt la couronne de ses pères. Il convoqua les états de son royaume, et leur communiqua ses desseins. Il auroit dû punir sur le

champ ceux qui le contrarioient, et son parti l'auroit aisément emporté. Mais sa prudence ne répondit point à sa juste ambition. Intimidés par le parti de l'opposition, la plupart des membres de ces états, ou lui refusèrent nettement obéissance, ou s'enfuirent en Perse. Les Perses vinrent l'assaillir, s'emparèrent des principales forteresses, pénétrèrent dans l'intérieur du pays et l'en chassèrent. Il se retira (1688) avec toute sa famille en Russie. Deux ans après il revint dans sa patrie. Mais il retourna bientôt en Russie, où il a fini ses jours. Son fils le Prince Alexandre alla à Moscou, où il s'instruisit dans l'artillerie. Il accompagna en Hollande Pierre Ier, qui depuis le nomma Général d'artillerie dans la première expédition contre Narva. Cette famille infortunée fut très-bien reçue en Russie; il reçut en don plusieurs terres, mais la guerre contre les Suédois ne permettoit pas de lui donner aucun secours de troupes. A la ba-

taille de Narva, Alexandre fut fait prisonnier et ammené à Stockholm. Il mourut en revenant. Le père mourut bientôt après de chagrin. Par son testament il a institué Pierre Ier et ses successeurs héritiers du royaume d'Imerette. Ses anciens sujets ratifiérent ce testament, et se soumirent, à l'approche de l'armée Russe en 1722, d'eux-mêmes à Pierre Ier.

La veuve du dernier Roi d'Imerette passa le reste de ses jours entre le chagrin et la dévotion. Son mari lui avoit dû la liberté; il étoit prisonnier des Persans, étroitement enfermé dans une forteresse; elle accourut avec une poignée de ses fidèles sujets, le délivra et démolit la forteresse.

Leur fille *Davida Wachtang* (les Russes l'appellent *Daria*) vit encore, et conserve à St. Pétersbourg le train considérable qu'elle a amené de son pays. Pierre Ier lui demanda un jour pourquoi elle ne se débarrassoit pas d'un cortége.

aussi dispendieux? "Je ne puis me ré-
„soudre, répondit-elle, à abandonner
„ces malheureuses victimes de leur at-
„tachement pour moi, qui ont si gé-
„néreusement quitté leur patrie pour
„me suivre. S'il ne me reste qu'un mor-
„ceau de pain, je le partagerai avec
„eux.„

Les Géorgiens ne se donnent pas d'autre nom que celui de *Mélitenses*, et leur chef celui de Zar Mélitenskien.

Lorsque le vieux Roi Acril étoit à St. Pétersbourg, il remit au Sénat un mémoire en langue Ibérienne que l'on conserve précieusement dans les archives, et qui mérite de l'être. C'est la généalogie non interrompue des Rois d'Ibérie, depuis David, Roi des Juifs, jusques à Acril. Il a été traduit tant en Latin qu'en Russe, en voici un extrait.

"Joseph, père nourricier de Jésus-Christ, dont on ne peut contester la descendance de David, eut un frère

nommé Cléophas, dont la postérité est dans l'ordre qui suit :

"Naüm, Zata, Robam, Mottar, Eliachim, Benjamin, Roboam, Moïsès, Judas, Eliasar, Lévi, Joaram, Manassès, Joachim, Robam, Abram, Job, Achab, Simon, Zacharias, Amias, Gad, Aser, Isaac, Dan, Salomon. Ce dernier eut sept fils, qui furent faits esclaves et emmenés de Judée dans la ville capitale de l'Ibérie nommée *Elènes* (7). Rachiel, Reine du pays, les racheta et leur marqua beaucoup de considération pour leur haute naissance. Elle leur fit les plus grandes instances, et obtint enfin d'eux qu'ils se feroient Chrétiens. L'aîné reçut sur les fonds de baptême le nom de *Pancratius*, et devint ensuite le favori de la Reine, qui lui conféra les premières places de l'état.

"Dans ce tems-là régnoient en Ibérie

(7) C'est peut-être la même ville qu'Elégia ou Elégea, proche de l'Euphrate, et dont parle Pline liv. 5, c. 24.

les *Chosrobaniens.* Alirian, chef de la branche aînée de cette famille avoit embrassé la religion Chrétienne, sous le règne de Constantin. *Actil*, le dernier de ses descendans, avoit un fils nommé *Etienne*, qui fut tué dans une bataille par le Roi de Perse *Elimas.* La race des Chosrobaniens s'éteignit dans Actil. Rachiel, sa veuve, trop jeune pour se faire obéir par les grands, vit son royaume en proie à la guerre civile. Las de ces désordres, qui n'avançoient pas plus les affaires des uns que des autres, ils conviennent d'élire pour Roi celui que la Reine honorera de son choix, et ils préviennent de cette résolution la Reine et son favori. Personne n'étoit plus digne de ce choix que Pancratius. Il fut donc élu, couronné, épousa Rachiel et continua la race de David et de Joseph. C'étoit en l'année 6123, suivant le calcul Ibérien, que se passoient ces évènemens.

"De Pancratius nâquit Etienne, qui

lui succéda sur le trône. Ses deux fils *Adranas* et *Huram* régnèrent l'un après l'autre. Le premier mourut sans enfans. Après Huram régnèrent successivement *Bacuras*, Acriotubenza, Pancratius, David et Andréan. Celui-ci mort sans postérité, laissa le trône à son parent Subatissa Pancratius. Après lui viennent George, Pancratius, George, David, qui par le grand nombre de temples qu'il édifia, mérita le surnom de constructeur de temples, Démétrius, David, qui ne laissa en mourant qu'une fille nommée Thamar. Elle avoit commencé à régner du vivant de son père dont elle avoit épousé le frère. Celui-ci eut d'elle Wachtang qui règna après lui, et fut remplacé par Alexandre. Alexandre avoit trois fils qu'il aimoit avec une égale tendresse. Il divisa en leur faveur, l'Ibérie en trois parties. George l'aîné eut le Royaume d'Imirette, avec les seigneuries d'*Awchasi*, d'*Udissi*, d'*Huria*, de *Swaneti*, d'*Oseto*, et les

meilleures contrées vers l'Est, jusqu'à *Atan*. Alexandre, le second, eut le royaume de Kacheti avec les seigneuries de *Scadiiz*, de *Schirwan*, de *Derbent* et les provinces les plus reculées. Constantin le troisième, eut le Royaume *Cartalimi*, *Samcheti*, *Santabahotere* et Sonicheti. Leur père résida dans ce dernier royaume jusques à sa mort. Constantin eut pour successeurs David et Luartab. Luartab eut quatre fils. Simon l'ainé ne lui succéda point, non plus que son fils George, qui fut tué par le Roi de Perse *Abas*. Le second et le troisième *Pancratius* et *Taimuras* regnèrent l'un après l'autre. Celui-ci fut tué dans une bataille contre les Tatares du voisinage. Le quatrième Coichorus règna ensuite et perdit la vie en combattant contre les Turcs. Le Roi de Perse parvint ensuite à placer sur le trône un Mahométan nommé *Rostom* ou Rustan. Mais ni la maison royale, ni les habitans ne voulurent reconnoître

se nouveau Roi. On élut alors Wachtang, fils de Taimuras et père de cet Actil qui quitta son royaume, pour venir chercher du secours en Russie contre ses sujets rebelles et les usurpations des Perses.

"Après sa fuite, son frère utérin *George* devint Roi de *Carduel* ou Cartalinie. A celui-ci succéda *Wachtang* dont le père nommé *Léon* étoit frère d'*Artschil*.

"Lorsqu'en 1722, Pierre Ier déclara la guerre à la Perse, Wachtang se mit sous sa protection, et aida les Russes à faire la conquête du Ghilan. Dans le même tems, les Turcs s'emparèrent de son Royaume, sans que les Russes pûssent y apporter le moindre obstacle. Il vint donc en Russie jouir d'une assez bonne pension que lui faisoit l'Impératrice Cathérine Ire. Dans la guerre qu'Anne déclara aux Turcs, on donna à Wachtang un secours assez considérable, pour lui faire recouvrer ses états,

mais sa lenteur le rendit inutile. Il n'arriva à Derbent qu'après que le Schach Nadir eut fait la conquête de Schamachie et lui eut par là fermé le passage. Il revint à Astracan où il mourut un an après (1737.) Bakar, l'ainé de ses deux fils fut Général Lieutenant d'artillerie. Il mourût en 1750. La Princesse Daria, fille d'Autshil l'avoit déclaré héritier de tous ses biens; mais d'après la décision de l'Impératrice Elisabeth, la succession fut partagée avec les frères cadets. Bakar eut aussi deux fils, Léon et Alexandre. Celui-ci épousa une Princesse Menzikoff. George frère de Bakar, fut Lieutenant Général dans l'armée, place dont il se démit par la suite. Son épouse étoit une Princesse Dolgorouki: cette femme par ses grandes qualités étoit l'honneur de son sexe et l'ornement de la Cour. Elle mourut en 1761 laissant deux fils et une fille en bas âge. Taimuras, gendre de Wachtang lui succéda sur le trône de Géorgie.

Il arriva en 1761 en Russie, où il mourût le 9 Janvier de l'année suivante. Son fils est cet Héraclius qui s'est couvert de gloire dans ces derniers troubles de la Perse.„ Là finit la généalogie Ibériénne.

Le pays est extrêmement fertile et renferme des mines d'or et d'argent, que la crainte inspirée par le voisinage des Turcs et des Perses empêche d'exploiter. On y recueille plusieurs sortes de blé et du ris. La graine la plus commune des Mingréliens est le *Gom*, (en latin *panicum.*) Elle est aussi menue que la coriandre, et a beaucoup de ressemblance avec le millet : on la plante au printems. Elle produit un tuyau gros comme le pouce et haut de plus de cinq pieds de Roi. L'épi qui couronne le tuyau contient plus de 300 grains. A l'égard du tuyau qui ressemble aux cannes de sucre, on l'arrache au mois d'octobre, et on le fait sécher pendant une vingtaine de jours au soleil : il sert

à composer une pâte blanche comme la neige, que les Turcs appellent *pasta*. Pour cela on le fait bouillir une demi-heure dans l'eau. Pendant ce tems-là on le remue doucement avec une cuillier de bois, et la pâte se forme d'elle-même. Elle n'est bonne ni froide ni réchauffée. Ainsi l'on ne fait cette cuisson, qu'à l'instant du repas, et que de la quantité qu'il faut pour le repas. Cette pâte, de sa nature, est froide et laxative. Le vin est nécessaire pour corriger cette qualité. C'est le pain ordinaire de tous les peuples qui habitent les côtés de la mer noire depuis le détroit du Palus Méotide, jusques à Trébisonde. Ils y sont tellement accoutumés, qu'ils le préfèrent au pain de froment. Les étrangers auquels il paroît d'abord insipide et pèsant, ne tardent pas à y prendre autant de goût que les naturels du pays. Les forêts sont composées en grande partie d'arbres fruitiers, et les montagnes couvertes de vignes,

qui produisent un excellent vin, tant rouge que blanc. On y remeille aussi beaucoup de soie. Les cyprès y sont d'une hauteur étonnante, et sont employés dans la construction des palais. Le sol produit encore beaucoup de Séné, de Scammonée, d'hellébore noir, et d'autres simples.

Les courges servent de flacons aux Mingréliens, pour recueillir le lait, le vin et d'autres liquides.

Ils ont quelques livres imprimés dans leur langue, tels que le nouveau testament, les prières de St. Augustin, et les oeuvres des autres pères de l'église. Ils ont encore quelques livres de médecine, qui paroissent avoir été copiés sur l'*Yhn-Sina*. D'autres livres se trouvent exclusivement dans les mains des prêtres.

Je n'entreprendrai pas de donner une histoire détaillée de la vie du Prince Menzikoff, mais seulement d'en recueillir quelques traits. Tout le monde sait

qu'il étoit fils d'un muschik ou paysan. Ce muschik eut de la vogue dans le métier de pâtissier. Tous ceux qui se sont évertués à illustrer sa naissance, ont copié *Van Huyssen*, Gouverneur de l'infortuné Alexis-Pétrowitsch, et l'ont fait descendre d'un certain Daniel Menschikoff, qui étoit, dit-on, d'une famille noble auprès de Minsk en Lithuanie, et avoit servi en qualité d'Officier dans la garde Séménoffskoi. Je ne conçois pas comment un pareil conte a pu avoir quelque crédit en Europe, et sur-tout en Russie et en Pologne. Dans aucune partie de la Pologne on n'a jamais connu le nom de Menschikoff, et la garde de Séménoffskoi n'existoit pas à l'époque où l'on fait servir en Russie ce noble Polonois.

Le père de Menzikoff a joui d'une certaine célébrité comme pâtissier. Le fils n'en a pas moins eu dans l'apprentissage du même métier. Le premier étoit le meilleur faiseur de pyrogues de tout

l'empire. Ces pyrogues sont de petits pâtés composés de farine, d'huile et de poissons hâchés. Le second placé, à l'âge de dix ou onze ans, chez un maître à Moscou, portoit des petits pâtés par la ville. Il chantoit continuellement des chansons burlesques, et étoit lui-même d'une humeur fort gaie, ce qui procuroit à son maître un grand débit.

Quelques seigneurs de la cour, sous le règne de Pierre Ier firent courrir le bruit qu'il étoit fils de Lefort. Je crois plutôt que Lefort se servoit de cet enfant comme d'un espion. Le jeune Menzikoff avoit un accès libre dans les grandes maisons de Moscou, il liait aisément connoissance avec les domestiques qu'il faisoit jaser, et Lefort connoissoit par là les secrets de tous les grands de la cour.

Pour les engager à introduire chez eux et à rechercher même Menzikoff, Lefort disposa le Zar à se faire apporter par lui tous les jours des petits pâtés. L'exemple du maître, qui a infailliblement

une si grande influence sur les courtisans, fit que ces Messieurs s'arrachoient à l'envi Menzikoff et sa marchandise. Il parvint à se faire goûter du Zar au point qu'il eût ses entrées aussi libres dans le palais impérial que chez les particuliers. Aussitôt qu'il avoit appris quelque chose de curieux ou d'intéressant, il alloit voir le Zar. Venant une fois fort tard pour lui communiquer une nouvelle très-importante, il ne put obtenir qu'on allât l'éveiller. On craignoit trop le réveil de Pierre, une volée de coups de canne étoit immanquablement la récompense de celui qui le causoit même involontairement. Menzikoff qui bravait tout, fit un grand tapage dans l'antichambre. Pierre parut, sa canne à la main. Mais appercevant le protégé de Lefort, sa colère se calma, il le fit entrer dans son cabinet, et après l'avoir entendu, le fit reconduire jusque chez lui.

Lefort s'étoit servi avec succès du jeune Menzikoff, et l'avoit déjà façonné à

à l'intrigue. Il projettoit de l'avancer à la Cour et d'humilier ces anciennes familles Russes gonflées de l'orgueil de leur naissance. Il vouloit se donner un successeur qui sût veiller, comme lui, au bon ordre et à la gloire de l'empire, et montrer aux courtisans hautains que la vertu, la bravoure et le zèle pour les intérêts du maître pouvoient seuls procurer sa faveur. Il sentoit que son jeune Alexaschka (c'étoit le nom que l'on donnoit alors au Prince Alexandre Menzikoff) avoit encore besoin de quelque instruction.

Il étoit tout occupé de ce plan dans un moment où Menzikoff passoit sous ses fenêtres avec ses pyrogues. Il prend la résolution de le tirer à l'instant de cet état abject. Il le fait monter dans son appartement, et lui demande ce que valent au juste les pyrogues et la corbeille. Menzikoff répondit avec autant de vivacité que de justesse : "Les petits pâtés „sont à votre service, et vous coûteront

„tant. Pour la corbeille, comme elle „ne m'appartient pas, mais à mon maî„tre, je ne puis en disposer.„ Cette réponse ferme et ingénue étonna Lefort, qui lui fit cette autre question : "Au„rois-tu envie de me servir? — Très„volontiers; mais pour n'être point in„grat envers mon maître, vous me per„mettrez auparavant d'aller lui deman„der mon congé.„ Lefort crut voir dans Menzikoff un sujet tel qu'il le souhaitoit. Il lui commanda de retourner vers son maître, et de lui demander son congé.

Le maître d'Alexaschka ne vit pas sans peine son élève sortir de chez lui. D'un autre côté il l'aimoit, et étoit charmé de son avancement, et il étoit difficile de se refuser à la demande du favori du Zar. Menzikoff vola donc chez Lefort, où il quitta sa pélisse pour prendre la livrée de ce seigneur. Il ne démentit point l'idée qu'il avoit donnée d'abord de lui. On lui trouva, entre autres bonnes qualités, un service prompt, beaucoup

de jugement, de finesse et d'esprit. Lefort, de tems en tems, lui indiquoit, en plaisantant, la manière, dont il devoit se comporter en différentes circonstances, et les vues qu'il avoit sur lui.

Dans le tems que Lefort exécutoit l'ordre qu'il avoit reçu de lever un corps de 50 Russes, de l'habiller et de l'exercer à l'Européenne, il fit faire à Menzikoff l'exercice sous les fenêtres du Zar, qui en fut enchanté, et à qui cette manoeuvre suggéra l'idée de servir lui-même dans ce corps. Lefort eut une joye secrète de cette résolution soudaine du Zar, et prévit que ses suites ne pouvoient manquer d'être favorables à ses desseins sur Menzikoff. Il conseilla au Zar de passer par tous les grades dans cette troupe, afin de piquer les Russes d'émulation. Pierre, d'après l'avis de Lefort, commença par faire les fonctions de tambour, grade auquel les préjugés des Russes et de quelques autres nations Européennes ont attaché une espèce de

déshonneur, quoique l'on ne puisse s'en passer dans les troupes.

Menzikoff servoit toujours son maître avec zèle, et mettoit à profit toutes les instructions qu'il daignoit lui donner. Il l'imitoit jusques dans ses débauches. Voyant ce maître se divertir avec le jeune Zar, dans la Slabode Allemande à Moscou, il se livroit aux mêmes excès de libertinage. Cependant il négligeoit d'apprendre à écrire, ce qui étoit la chose principale, et qu'il ne sut jamais. Il resta auprès de Lefort jusques au moment où le Zar Iwan-Alexiewitsch abandonna entièrement les rênes de l'état à son frère Pierre Ier (1688). Cette circonstance, qui rendoit Lefort encore plus nécessaire au jeune Zar, suggéra au favori le dessein de placer Menzikoff auprès de l'Empereur, pour être instruit par lui de tous les manèges de la Cour, et des complots que l'on pourroit former pour le culbuter.

Depuis cette époque Pierre vit plus

fréquemment Lefort, soit pour les affaires, soit pour les parties de plaisir. Il eut plus souvent aussi occasion de voir Menzikoff. Il ne se lassoit pas d'admirer son activité et son adresse, qui étoient encore rehaussées par les éloges de Lefort. Le Prince enfin le demanda au favori pour le placer auprès de lui. C'étoit là que Lefort vouloit amener son maître. Il lui abandonna ce jeune homme, et donna à celui-ci quelques avis sur la conduite qu'il avoit à tenir, lui recommandant sur toute autre chose la circonspection, et le menaçant, s'il en manquoit, de le renvoyer chez le pâtissier et de l'abandonner alors à sa mauvaise fortune.

Peu de tems après Menzikoff prit la livrée du Zar. Lefort, étant toujours Colonel de la compagnie des 50 hommes armés à l'Européenne, disposa facilement le Zar à y recevoir Menzikoff. Cette petite troupe appellée *Poteschnie* ou *Préprowodenie* (d'amusette) n'étoit

composée que de jeunes gentilshommes. Le Zar avoit commencé par y être tambour. Cette admission donna beaucoup de considération à Menzikoff, le releva à ses propres yeux, et lui fit comme entrevoir le sort auquel il pouvoit prétendre à l'avenir.

Cette place, à laquelle il devoit si peu s'attendre, développa ce caractère d'orgeuil et d'ambition qui l'a rendu si fameux. Dès ce moment il écouta avec la plus grande attention les instructions politiques, diplomatiques et autres qu'il fut à portée d'entendre. Il étudioit l'humeur et les goûts de l'Empereur, et s'y conformoit avec une souplesse merveilleuse. Quelques injures et quelques coups de bâton, qui lui étoient distribués de tems en tems, faisoient peu d'impression sur son ame, et ne le détournoient aucunement du but auquel il aspiroit. Cette conduite ne faisoit que l'affermir dans les bonnes graces du Zar, qui admiroit cette espèce d'indifférence

sur les corrections, sa discrétion et sa fidélité, qui étoient à toute épreuve. Il se distinguoit entre tous ses domestiques. Il en fit bientôt son confident, et toute la Russie le regarda dès-lors comme un favori du maître, et le successeur de Lefort; et celui-ci ressentit une grande joie en voyant le succès de son plan.

La compagnie de Lefort ne tarda pas à devenir un régiment de plusieurs bataillons. Dans le même tems plusieurs autres régimens furent mis sur le même pied. Pierre qui, après avoir successivement passé par les grades de Tambour, de Lieutenant, de Capitaine, et de Colonel-Lieutenant, étoit devenu Colonel, brûloit de se signaler avec sa nouvelle troupe contre ses ennemis extérieurs. Il ne déguisa pas ses desseins qui firent grande plaisir à Léopold Ier, Empereur d'Allemagne, et à Sobieski, Roi de Pologne. En 1695 il partit avec Menzikoff à la tête de son armée pour prendre Asoff sur les Turcs. Ceux-ci repous-

sèrent deux fois les Russes dans cette campagne. Le Zar, après avoir perdu 20,000 hommes, et voyant la saison trop avancée pour renouveller aucune tentative, alla avec Menzikoff à Woronesch (8), pour bâtir quelques vaisseaux, sans lesquels il sentoit qu'il ne pouvoit conquérir Asoff.

Dans cette campagne Menzikoff toujours à côté de Pierre, avoit montré assez de bravoure et d'intelligence pour redoubler l'amitié de son maître pour lui. En 1696, Pierre (qui se trouvoit, par la mort de son frère Iwan, seul Souverain de l'empire) nomma Menzikoff officier et gentilhomme de sa chambre. Toutes les fois qu'il consultoit Lefort sur des affaires importantes, Menzikoff étoit présent, et même donnoit son avis. Il acquit insensiblement un tel ascendant sur l'esprit du Zar, qu'aidé de Lefort, il fortifia cette prévention que Pierre

(8) Auprès de la rivière de Woronesch, qui se décharge dans le Don.

avoit contre son peuple, la tourna, pour ainsi dire, en haîne, et l'engagea à ne prendre à l'avenir que des officiers étrangers dans ses troupes. Il se ménageoit par là un appui contre les cabales et les intrigues des grands de Cour, qui ne voyoient pas sans jalousie la faveur dont il jouissoit.

En 1697 deux grandes galères, 23 autres et 7 brûlots partirent de Woronesch avec 15,000 hommes de troupes, pour se rendre maîtres d'Asoff et de la mer noire. Le Zar suivit cette flottille avec une autre galère, dans laquelle se trouvoient Lefort et Menzikoff. Après la prise d'Asoff, il retourna à Woronesh toujours accompagné de Menzikoff. Le 9 octobre il fit son entrée triomphante dans Moscou. Mais le principal honneur fut pour Lefort et le Général en chef *Schein* qui étoient placés chacun sur un char de triomphe magnifique. Le Zar eut la modération de marcher à leur suite avec Menzikoff, mêlé parmi ses officiers.

Menzikoff qui venoit de commencer l'apprentissage des armes sous son maître, participant à tous ses plaisirs et à tous ses secrets, étoit attentif à lui en marquer sa reconnoissance. Il connoissoit l'animosité de ses compatriotes contre son bienfaiteur. Il surveilloit les mal-intentionnés, qui ne pouvoient lui pardonner de les avoir arrachés à leurs vieilles habitudes. Le 2 Février 1697, le Zar se divertissoit avec une joyeuse compagnie dans l'hôtel de Lefort. Menzikoff entre tout-à-coup, et lui donne l'avis d'une conspiration, dans laquelle plusieurs Boyards et gentilhommes étoient entrés. Pierre sort, surprend les conjurés, les fait mettre en prison et rentre chez Lefort, où les plaisirs recommencent, comme s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire.

Les nouveautés introduites par Pierre, la préférence qu'il donnoit aux officiers étrangers dans le service, et surtout la protection qu'il accordoit à Menzikoff, indisposoient singulièremeet ces ancien-

nes familles accoutumées à occuper les premières places auprès du maître. La soeur du Zar, l'intrigante Sophie, fomentoit sourdement la haîne que l'on portoit à son frère. Enfermée dans un couvent, elle n'osoit et ne pouvoit guère agir ouvertement. Les mécontens s'adressent à l'épouse du Zar, Eudoxe Foedorowna Lapuchin d'une des plus anciennes familles de Russie. Cette Princesse n'avoit alors que seize ans, étoit d'une beauté accomplie, et déjà mère du malheureux Alexis. Elle accueillit leur prière, et se concerta avec la mère du Zar, Natalie Kyrilowna Nariskin : toutes deux ne cessoient de conjurer Pierre d'abandonner ses projets de réforme, et ses liaisons avec Lefort et ses Allemands, et surtout avec le garçon pâtissier. Mais le Zar aimoit trop ses plans, pour ne les pas suivre après toute la méditation qu'ils lui avoient coûtée. Il fermoit les oreilles aux représentations de sa famille, et étoit outré de ce qu'elle

s'obstinoit à le contrarier dans le bien qu'il se proposoit de faire à ses peuples.

Lefort et Menzikoff n'ignoroient pas que ces deux Princesses réunissoient leurs efforts pour les faire congédier. Ils sentoient que l'amour pour une épouse aimable et la piété filiale pouvoient les culbuter dans un moment ou dans l'autre. Ils se concertèrent de leur côté pour faire tomber l'orage qui les menaçoit sur les personnes mêmes qui le leur avoient suscité. Menzikoff eut la commission d'épier tous les momens propices et de les mettre à profit pour fermer l'oreille du Zar à toutes les instances de sa femme et de sa mère. Il y réussit avec d'autant plus de facilité que ces deux Princesses ignoroient également ces manières artificieuses avec lesquelles les femmes captivent les hommes.

Natalie mourut, et Eudoxe privée de cet appui, se vit abandonnée presque entièrement par son époux, et avec si peu de ménagement, qu'il lui défendit en

termes positifs de lui parler jamais des mesures qu'il avoit à prendre pour gouverner son Empire. Comme elle ne pouvoit gagner sur elle de se conformer exactement à cette loi, il la menaça de la répudier à la première remontrance qu'elle s'aviseroit de lui faire.

Dans le cours de cette grande ambassade qu'il entreprit en 1697, pour visiter différentes Cours de l'Europe, Menzikoff travailloit avec lui à Sardam en Hollande au milieu des charpentiers de vaisseaux. (Le Zar étoit alors appellé Pierre Michaïloff, ou *Schipper Peter*, c'est-à-dire Pierre bâtelier. Il préféroit ce dernier nom.) De là Menzikoff l'accompagna en Angleterre. Ils logèrent ensemble à Deptfort, village voisin de Londres, et tout près du chantier sur la Tamise. Là Pierre se perfectionna dans l'architecture navale.

A Londres, Menzikoff, pour le distraire, lui procura la connoissance d'une comédienne nommée *Gross*. Ce ne fut

qu'un amour de passage, Pierre la quitta sans la regretter comme sans la payer.

De retour en Hollande, Pierre et son fidèle compagnon allèrent à Clève pour se rendre ensuite à Dresde. Ils gardèrent le plus grand incognito à la Cour de la Reine, mère du Roi Auguste, qui étoit absent. Une foule de monde étoit accourue au palais pour voir le Zar, qui éteignit en passant toutes les bougies, dont la galerie étoit illuminée. Après avoir visité la forteresse de Koenigstein, ils partirent pour Vienne, où l'Empereur Léopold leur donna une superbe mascarade. Ils dirigèrent leur route vers Pétersbourg, et de là vers d'autres pays d'Allemagne. Menzikoff partagea les honneurs et les plaisirs dont son maître jouit dans ce voyage ; il ne le quitta même pas dans les conférences que le Zar eut avec les différens Souverains qu'il visita. Pierre étoit sur le point de partir pour l'Italie, lorsque la nouvelle de la révolte des Strelzis le força de retourner

à la hâte à Moscou. Menzikoff et lui traversèrent rapidement la Pologne.

Arrivé à Moscou, Pierre ordonna le massacre des Strelzis. Peu s'en fallut qu'il ne fit périr sa soeur par la main des bourreaux. Le Patriarche ayant inutilement épuisé son éloquence pour arrêter cette boucherie, Wosnizin, Conseiller d'Etat et de la Cour, aborda le Zar et lui dit: "Pourquoi, Sire, pourquoi ne pas con„ damner tous les coupables aux travaux „ publics? Ils expieroient leur crime en „ se rendant utiles à l'état.„ "Vous avez „ bien raison, répondit le Zar, personne „ ne m'a suggéré cette excellente idée, „ mais vous êtes venu trop tard pour „ eux et pour moi.„

Pierre étoit aigri de la mauvaise réception qu'il avoit eue à Riga, en quittant la Russie. Dahlberg, Gouverneur de cette ville, lui ayant refusé l'entrée des fortifications (ce dont il n'auroit pas dû se choquer, puisqu'il ne s'étoit pas fait connoître) il projetta de déclarer la

guerre à la Suède. Menzikoff aussi zélé pour la gloire de son maître que soigneux pour flatter ses goûts, ne manqua pas de lui présenter cet affront prétendu sous les couleurs les plus propres à allumer chez lui l'ardeur de la vengeance. De ce moment le Zar ne respira plus que guerre. Lefort fut d'abord seul admis dans le secret. Le rendez-vous pour prendre les derniers arrangemens avec le Roi de Pologne, fut fixé à *Rawa*, petite ville à huit lieues de *Lemberg*. On étoit convenu des moyens qui seroient employés par Patkul : cet homme avoit pris un habit de domestique pour n'être pas reconnu. Le Zar partit très-satisfait avec ses deux favoris et Golowkin, et emmena à sa Cour le Général-Major Carlowitz en qualité d'Envoyé de la Pologne.

Menzikoff qui avoit beaucoup de raisons de se débarrasser de la Zarine, saisit l'occasion du massacre des Strelzis, pour la dénigrer. Il fit entrevoir au Zar que

que ces gens-là ne se seroient jamais livrés à cet excès de témérité, s'ils n'avoient été assurés d'un fort appui dans la personne de son épouse. Pierre déjà irrité contre elle se laissa tellement entraîner par les insinuations perfides de Menzikoff, qu'il la relégua peu de jours après dans le couvent de *Susdal* à 30 lieues de Moscou. Il garda auprès de lui leur fils Alexis; qui étoit alors âgé de huit ans. Mais le négligement de l'éducation de cet enfant, ou plutôt l'abandon qu'en fit son père, prouva à toute l'Europe que l'aversion pour la mère avoit dénaturé le coeur de Pierre jusques dans ses sentimens pour ce fils unique.

Il s'étoit flatté que cette répudiation forceroit son épouse à prendre le voile, ce qui lui auroit donné la faculté de se remarier. C'étoit Menzikoff qui lui avoit fait concevoir cette espérance. La proposition en fut faite à la Zarine. Mais que Pierre fut bien surpris en recevant cette réponse: "si vous voulez que je me

„fasse religieuse, commencez par venir „vous même me couper les cheveux. „Aucun homme hors vous, ne tou„chera mon corps.„ Quelques vives que fussent l'antipathie du Zar, et les instances de Menzikoff, il ne put se déterminer à accepter cette invitation.

En 1699, Menzikoff étant à Woroniesch avec le Zar, reçut la nouvelle de la mort de Lefort. Il en fut intérieurement très-réjoui, parce qu'il se flattoit d'obtenir la confiance entière du maître et de rester son seul favori. Il ne s'étoit pas trompé. La noblesse Russe, dont la haîne pour lui étoit montée à son comble, et qui avoit juré de s'en défaire, voulut inutilement le traverser. Lefort l'avoit récommandé au Zar, comme le seul homme sur la fidélité duquel il pouvoit se reposer.

Ce qui inquiétoit Menzikoff étoit l'ascendant qu'avoit pris sur l'esprit du Zar sa maîtresse Anne Iwanowna *Mons*, fille d'un marchand de vin de Livonie. Pierre

l'avoit comblée de présens. Outre quantité de bijoux et de meubles précieux, il lui avoit donné son portrait enrichi de brillans. Il étoit persuadé que celle qui le captivoit, étoit éprise d'une passion réciproque. Il ne s'entretenoit que d'elle avec ses courtisans. Cette liaison qui duroit depuis quelques années, déplaisoit à Menzikoff, qui appréhendoit qu'elle n'eût des suites funestes pour son crédit. Il fit épier toutes les démarches de Mlle. Mons. Il découvrit qu'elle reçevoit fréquemment chez elle Kayserling, Ministre de Brandebourg, même qu'elle avoit déjà consenti à lui donner la main, pourvu qu'il obtint l'agrément du Zar. Menzikoff employa toutes sortes de machinations, pour engager ces amans à le charger de s'entremettre pour eux auprès du Zar. Kayserling vint lui demander ses bons offices. Il le promit à condition, que Mlle. Mons lui donneroit par écrit l'assurance qu'elle étoit disposée à l'épouser. Il envoya chez elle la

femme du Général Weyde, à laquelle elle remit cette promesse écrite. Impatient de l'avoir dans ses mains, il n'attendit pas qu'on la lui apporta, il alla chez Mme. Weyde attendre son retour. Muni de cette pièce de conviction, il vole chez le Zar et lui dit: "Eh bien, mon „maître, vous êtes toujours dans la „ferme persuasion que Mlle. Mons n'ai„me aucune autre personne que vous. „Que diriez-vous, si je vous prouvois „le contraire? Taisez-vous, Alexis, „répondit le Zar; je suis convaincu de „son attachement pour moi.„ Là-dessus Menzikoff lui montra le billet fatal. Pierre, stupéfait d'abord et bientôt furieux, court chez Mlle. Mons, qu'il accable d'injures, lui arrache son portrait, ainsi que d'autres bijoux, et ne lui laisse que la maison et quelques brillans. Elle épousa Kayserling; mais le chagrin et le dépit la conduisirent au tombeau dans l'année même de son mariage. C'étoit par de semblables moyens que

Menzikoff se débarrassoit de tout ce qui pouvoit lui nuire.

Il avoit contre lui les anciennes familles Russes, telles que les Narischkin, les Schérémetoff, les Apraxin, les Gollowin, les Gallicin etc. Mais outre qu'il avoit l'oreille du maître, il se sentoit fort de la prévention que celui-ci avoit contre tout le peuple Russe, prévention qui s'étendoit jusqu'à ces seigneurs. Ce qui auroit dû le perdre en mille occasions étoit cette insatiable avarice qui le tourmenta toute sa vie, et le peu de pudeur qu'il mettoit soit à recevoir soit à demander. Et telle étoit pour lui la faiblesse du Zar, que telle terre, telle maison qui lui plût, il ne pouvoit prendre sur lui de la lui refuser. Peu de tems après la mort de Lefort, il obtint le grade de Général-Major avec le Gouvernement de Pleskow.

La fameuse guerre du Nord fut le fruit d'une conférence que Pierre eut à son retour de Vienne avec Menzikoff,

les Officiers Allemands et quelques grands de l'empire. Menzikoff et les Allemands eurent une entière prépondérance dans le Conseil. Le favori conseilloit son maître suivant son intérêt particulier : la guerre lui ouvroit une carrière, dans laquelle il espéroit passer rapidement d'un grade dans l'autre, elle lui fournissoit mille occasions d'exercer son petit despotisme etc. La guerre fut donc résolue contre la Suède. Menzikoff venoit d'épouser Daria Arsenieff, Demoiselle d'une noblesse distinguée. Il lui fallut abandonner sa femme pour suivre le Zar et commander un régiment de dragons qui lui appartenoit. Il étoit dès-lors Général-Major.

La fortune qui lui avoit déjà prodigué ses faveurs, ne l'abandonna pas dans cette guerre. Il seroit tombé avec son maître dans les mains des Suédois, si quelques jours avant la bataille de Narva ils ne fussent partis tous deux de cette ville, pour se rendre à Nowgorod,

où ils prirent des arrangemens relatifs aux recrues et aux vivres.

Après la défaite de l'armée Russe auprès de Narva, Menzikoff s'appliqua surtout à relever le courage du Zar. Apprenant ensuite, que Charles XII, au lieu d'aller droit à Moscou, fondoit sur la Pologne, il conseilla à son maître d'indiquer au Roi de Pologne une seconde entrevue. Elle eut lieu (1701) à *Birsen*, sur les frontières de Courlande. Auguste y vint accompagné de plusieurs de ses fidèles Starostes et du Général Patkul, moteur de cette guerre. Pierre et Menzikoff s'abouchèrent avec eux. On renouvella la plus étroite alliance. Le Zar et son favori retournèrent à Moscou, où ils firent leurs dispostions pour pousser la guerre avec la dernière vigueur. Menzikoff enrôloit des soldats de tous côtés. Manquant de métal pour fondre des canons, il s'empara des cloches des églises.

De retour à Moscou, Pierre jetta enfin les yeux sur son fils, qui étoit déjà resté

trop long-tems entre les mains des prêtres et des moines. Les opinions et les principes qu'il avoit puisés dans cette école, avoient fait une impression trop profonde dans son esprit, pour qu'elle pût être détruite par le gouverneur que son père lui donna. Ce gouverneur étoit Menzikoff, dont la moins mauvaise qualité étoit une incapacité absolue (il ne savoit pas lire.) Il fut d'autant plus flatté de cet honneur, qu'il se vit à portée de diriger ce jeune Prince à sa fantaisie, et assuré de n'avoir plus rien à craindre de lui.

En 1702 l'Empereur Léopold envoya au Général Menzikoff le diplôme qui le nommoit Comte du St. Empire Romain. En cette qualité il vola avec le Zar en Ukraine pour appaiser la révolte des Cosaques Saporoviens. De là ils allèrent en Livonie avec *Mazeppa*, Hettmann des Cosaques. En y arrivant, le Zar reçut la nouvelle de la victoire que Schérémettoff venoit de remporter sur le Gé-

néral Suédois *Schlippenbach.* « Dieu soit „ loué, s'écria-t-il dans l'excès de sa joie! „ j'avois prédit que mon frère Charles „ me battroit encore plusieurs fois; enfin „ nous sommes venus à bout de battre „ les Suédois à notre tour.„ Le Zar alla avec Menzikoff mettre le siége devant *Notebourg* qu'il prit. En entrant dans la forteresse, il changea son nom en celui de *Schlüsselbourg.* Le commandement en fut donné à Menzikoff, qui fut nommé dans le même tems Gouverneur de la Carélie, de la Livonie et de l'Ingrie. La campagne finie, ils revinrent avec Schérémettoff à Moscou, où ils firent leur entrée triomphante.

Menzikoff amenoit avec lui Catherine qui étoit sa prisonnière. On a vu plus haut les motifs qui le déterminèrent à la présenter au Zar, et le succès qu'eut son plan. La passion de Pierre pour cette jeune personne, facilita à Menzikoff les moyens de fermer entièrement à son élève le coeur de son père, avant

de quitter Moscou. Le Zar s'entretint long-tems avec le Grand-Gouverneur Menzikoff, sur le parti qu'il devoit prendre à l'égard de son fils. Il souhaitoit qu'il partit pour Schlusselbourg avec son Gouverneur Van-Huyssen, homme d'un grand mérite; qu'il fit une campagne, et qu'on lui dressât une instruction ou un plan d'études. Menzikoff n'osoit pas s'opposer à ces desseins qui n'avoient rien que de très-raisonable. Il donna ordre à Van-Huyssen de rédiger une instruction. Mais il avoit fermement résolu d'empêcher par toutes sortes de moyens qu'elle ne frûctifiât.

Après avoir accompagné le Zar à la prise de N*yenschanz* et à plusieurs autres actions, il reçut avec l'ordre de bâtir sur le bord de la Néwa une ville, à laquelle on donneroit le nom de St. Pétersbourg, le présent de l'île Basile, qui fait aujourd'hui partie de cette ville. A la fin de la campagne il revint avec le Zarewitsch à Moscou, pour préparer une entrée triomphante.

Lorsque le Zar vint à St. Pétersbourg avec son fils et son favori, celui-ci pressa la construction de Cronschlott et de St. Pétersbourg, et fit batir pour lui-même *Oranienbaum.* C'est une maison de plaisance sur le bord de la mer à huit lieues de St. Petersbourg. J'y ai admiré entr'autres choses la chambre à coucher du Prince, dont la boiserie est peinte en noir, et ornée des chiffres de son nom et de tous les ordres dont il étoit décoré; et des bains à la turque, dans lesquels est un tuyau placé horisontalement, d'où l'on reçoit le jour. Le four pour les chauffer est au-dessous du plancher.

Lorsque le Zar eut donné l'ordre de faire en même tems le siège de Dorpat et de Narva, il alloit fréquemment avec son favori de l'une à l'autre armée, tant pour les pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire, que pour leur donner du courage. Narva ayant été pris, Menzikoff en fut nommé Gouverneur. On

posa devant l'hôtel du Gouverneur un mortier rempli de vin, que le Zar et ses Généraux vidèrent. Delà il envoya Menzikoff à Wilna pour remettre entre les mains du Général Patkul les troupes auxiliaires Russes, qui défiloient de Kiow. Il annonça au même Patkul le choix, que le Zar avoit fait de sa personne, pour être son ambassadeur auprès du Roi et de la république de Pologne, et rassura les confédérés de Saudomir sur l'exécution de toutes les promesses de son maître. Menzikoff revint à Narva, où il eut l'honneur de recevoir l'Ambassadeur Turc. Le Zar qui n'aimoit rien de ce qui sentoit l'étiquette, avoit donné cette commission à son favori, dont le goût différoit beaucoup du sien sur cet objet. L'ambassadeur fut traité avec une magnificence très-somptueuse. C'étoit dans ces occasions que Menzikoff donnoit un libre cours à son orgueil et à son ostentation.

Au lieu d'instruire son élève du moins

de la partie qu'il entendoit le mieux, savoir le métier des armes, il ne s'appliquoit qu'à rendre absolument inutile la présence de Van-Huyssen. Lorsque le Zarewitsch commettoit la moindre faute, il l'en reprenoit durement. Il ne manquoit jamais de prétextes pour le réprimander. Il lui ordonnoit quelquefois pendant le repas de se tenir debout derrière le siége de son père et de le servir. Ces mauvais traitemens en présence du Zar qui les approuvoit, n'étoient propres qu'à abrutir ce jeune prince naturellement timide, et à fortifier cette haîne que son père n'avoit que trop provoquée.

Alexis fut pourtant admis à la cérémonie qui eut lieu le 30 décembre, lors de l'entré du Zar dans Moscou, où l'on avoit dressé sept arcs de triomphe. On vit le Zarewitsch environné de jeunes gentilhommes faire le service de soldat. Il est vrai que son père avoit donné l'exemple de cette instruction. Le Zar

suivi de Menzikoff, à qui il venoit de conférer le grade de Général-Lieutenant, alla visiter ses troupes à Pleskow. Il ordonna à Schérémétoff de passer en Courlande pour inquiéter le Général Loewenhaupt. Il mena lui-même 4,000 hommes, commandés par le Feld-Maréchal Ogilvy, au secours d'Auguste dans la Prusse Polonoise, où il fit publier un manifeste, pour exhorter les Polonois à rester fidèles à leur Roi. Mazeppa alla d'un autre côté avec ses Cosaques. Pierre, avant de se rendre à Wilna, y envoya Menzikoff pour gagner quelques Polonois en faveur d'Auguste. Tous deux allèrent ensuite à *Tykoczin*. Après que le Général *Bauer* se fut emparé de Miétau, et que Schérémétoff eut battu Loewenhaupt, le Zar et Menzikoff volèrent en Courlande. C'est là que le favori signala sa barbarie et son esprit de rapine. Tout ce qu'il y avoit de beau ou de précieux dans le château et dans la ville de Miétau, fut emporté à St.

Pétersbourg : l'horrible boucherie que l'on fit des Courlandois, est à peine croyable, malgré le témoignage unanime des historiens. Ils se hâtèrent de quitter la Courlande, de traverser la Lithuanie et de se rendre à Tykoczin, pour empêcher le couronnement de Stanislas Lesczinsky. Ogilvy remporta une victoire complette sur les troupes de Stanislas; mais comme le Roi étoit dans le voisinage avec les siennes, le Zar jugea à propos de conduire son armée à Grodnow. Il y fut joint le 2 novembre par Auguste, qui décora de l'aigle blanc de Pologne Menzikoff et Ogilvy. Celui-ci vouloit que l'on attaquât à forces réunies le Roi de Suède. La saison étoit trop avancée, on prit les quartiers d'hiver. Menzikoff assista à toutes les entrevues qu'eurent entr'eux les deux Souverains. Le 24 novembre, jour de sa naissance, il leur donna un festin superbe. Ce même jour le Zar le nomma *Knæs* ou Prince. Auguste lui fit présent du régiment de

Flemming infanterie, qui porta depuis cette époque le nom d'Alexandre.

Alexis qui suivoit partout son Grand-Gouverneur, n'étoit pas encore sorti du grade de simple soldat. Menzikoff craignoit toujours que le jeune Prince ne se rendit recommandable, si Van-Huyssen restoit plus long-tems à ses côtés. Il résolut donc de se débarrasser de ce Gouverneur. Il fit accroire au Zar que son fils avoit fait tant de progrès qu'il n'avoit plus besoin de Gouverneur. Pierre foible et crédule, toutes les fois que Menzikoff lui parloit, consentit à l'éloignement de Van-Huyssen, qui fut envoyé à Vienne, pour prendre le diplôme de Prince de l'Empire, qui appartenoit à Menzikoff. J'ai raconté plus haut le succès de Van-Huyssen dans sa commission, et l'indigne récompense, qu'il eut du favori, qui lui vola jusqu'aux présents que lui avoit fait l'Empereur, et le renvoya avec la plus amère raillerie.

Auguste

Auguste avoit grièvement offensé le Zar, en faisant enfermer à Dresde son envoyé Patkul. Pierre apprenant cette nouvelle, refusa les troupes qu'il avoit promis d'envoyer à son secours, et ne voulut plus entendre parler d'un allié, qui violoit, même à son égard, le droit des gens et les régles du bon sens. Ici l'on peut se figurer quel étoit l'ascendant du favori sur l'esprit du maître. Menzikoff appaisa le Zar, et obtint de lui 15,000 hommes qu'il mena lui-même à Auguste. Sur ces entrefaits le Roi de Pologne, ayant conclu avec le Roi de Suède le fatal traité de paix d'Alt-Ranstaedt, ne voulut point attaquer le Général Suédois *Marderfeld.* Menzikoff, qui ne croyoit pas qu'on pût se lier par une convention qu'il n'avoit pas ratifiée, insista, l'emporta, et battit Marderfeld. Cette action lui valut, à son retour en Russie, le grade de Général de la Cavalerie.

Menzikoff, qui avoit accompagné le

Zar partout, et principalement en Pologne, qui même avoit remporté plusieurs victoires, se voyoit environné d'une gloire acquise plutôt par son atrocité dans les combats, que par de véritables talens militaires. Ses succès à la guerre n'avoient fait qu'accroître la confiance du Zar dans son habileté prétendue. Lorsque l'Hettmann des Cosaques se fut révolté ouvertement, Menzikoff reçut l'ordre secret d'occuper à la hâte *Baturin*, ville capitale des Cosaques, où étoit le dépôt des provisions de toute espèce, réservées pour Charles XII. Il prit la ville d'assaut, mais apprenant que l'Hettmann avoit emporté ses trésors, sa rage ne connut plus de bornes. Il fit faire main basse sur tous les habitans, et brûler la ville. Avant cette dernière exécution, il avoit fait tailler en bois une figure d'homme que l'on avoit décorée ensuite du cordon de St. André. Cette figure représentoit l'Hettmann; elle fut pendue, après que l'on lui eut arraché

le cordon. Cet exploit valut au vainqueur des terres considérables en Ukraine.

Menzikoff eut part à la victoire de Pultawa, et en fut récompensé par le grade de Feld-Maréchal-Général.

Il appuyoit de tout son crédit les projets du Baron de *Goërz*, parce qu'ils s'accordoient avec son avarice, et lui procuroient beaucoup d'argent sans peine. Il tachoit donc d'attirer le Zar dans les filets de Goerz et de son agent de *Bassewitz*. Mais Pierre résistoit toujours, en disant qu'un Souverain devoit avoir de la bonne foi. Ces paroles ayant été rapportées par Menzikoff à de Bassewitz, et par celui-ci à Goerz: "Puisque le Zar „se pique de probité, répondit Goerz, „faites-lui comprendre qu'entre Souve„rains l'amitié est une expression qui „ne signifie pas autre chose qu'intérêt; „et que, lorsqu'un Prince proteste le „plus formellement de son dévouement „à un autre, ce dernier doit se persua„der que s'il ne lui revient pas un avan-

„tage bien évident de leur liaison, les „protestations ne signifient absolument „rien.„

L'intimité de Bassewitz et de Menzikoff donna des soupçons aux grands de la Russie, qui voyoient avec un violent chagrin à leur tête un homme de la lie du peuple. Ils cabalèrent; on les écouta; on ouvrit dans les bureaux des postes la correspondance de Bassewitz. On découvrit les mesures prises entre les Cours de Berlin et de Gottrop, pour disposer de la couronne de Suède, mesures qui étoient soigneusement cachées au Zar. Les grands crurent avoir cette fois culbuté Menzikoff. Ils déclamèrent hautement contre son indiscrétion qui perdoit l'état. Mais Pierre se contenta d'une légère reprimande, qui s'adressoit moins encore à Menzikoff qu'au Duc de Holstein.

La haîne de tous les courtisans contre Menzinkoff étoit trop forte pour qu'ils se tinssent tranquilles, après une ou deux

tentatives qui ne leur avoient pas réussi. Ils n'ignoroient pas ses exactions multipliées, et ses immenses bénéfices dans les différentes fournitures, dont le Zar l'avoit chargé. Leur animosité étoit si aveugle qu'ils s'adressèrent à Menzikoff lui-même pour avoir des renseignemens sur diverses dépenses publiques qu'il avoit dirigées. Mais il les connoissoit; il fut assez circonspect, pour ne leur donner que des réponses vagues, qui ne les instruisoient guère. Enfin ils dressèrent un mémoire qui contenoit jour par jour les gains excessifs du favori, et le posèrent sur le bureau du Sénat, devant la place du Zar. Ils n'avoient pas apparement osé le lui présenter à lui-même; tant on redoutoit sa foiblesse et le crédit de Menzikoff. Le Zar, en arrivant, vit ce journal, le parcourut rapidement et le remit à la même place, avec un air aussi indifférent que s'il n'avoit rien lu. Les Sénateurs impatientés de ce que le Zar n'entroit dans aucune explication, con-

vinrent de le provoquer. Tolstoï, qui étoit le plus près de lui, porta la parole au nom de tous ses collègues, et lui demanda ce qu'il pensoit de ce mémoire? « Rien, répondit Pierre, sinon que Men-„ zikoff sera toujours Menzikoff.„ Cette réponse les atterra. Il ne fut plus question des rapines de Menzikoff, et personne ne s'avisa plus de former des ligues contre lui.

Bérézini, Général Hongrois, étoit venu au nom des états de son pays, implorer la médiation du Zar, pour réconcilier avec l'Empereur leur Monarque *Ragotzy*, Prince de Transylvanie. Menzikoff, auquel le Zar l'adressa, ne lui répondit que par des négatives dures. L'envoyé des états, s'étant fait expliquer le caractère et les inclinations de Menzikoff, revint à la charge, et lui fit entendre, que s'il favorisoit les états de Hongrie, il pourroit arriver que Ragotzy devînt Roi de Pologne et lui, Menzikoff, Prince de Hongrie. Ce langage fut compris et amollit le coeur du favori,

qui disposa peu de tems après, le Zar à donner à Bérézini des lettres pour Ragotzy, et à lui promettre de conférer sur le reste avec son agent Nadasty, qu'il laissoit à St. Pétersbourg.

En 1710 Menzikoff instruit que *Klinkenstrohm*, sécrétaire Suédois, étoit envoyé de Bender par Charles XII, avec des dépêches de la plus grande importance pour l'Allemagne et la Suède, le fit arrêter sur les frontières de Hongrie. On l'amena delà à Cracovie chez Menzikoff, qui ouvrit toutes ses lettres, et en fit faire des extraits. Après quoi il ordonna qu'on le menât sous bonne escorte à St. Pétersbourg, sur le prétexte que le Zar vouloit lui parler et le charger de porter des offres généreuses à Charles XII. Klinckenstrohm, qui savoit combien peu on respecta le droit des gens en Russie, qui le sentoit surtout en ce moment, trouva moyen d'échapper dans Koenigsberg aux yeux de son conducteur le Général *Mayer*.

Lorsque Gordon, Grand-maître d'artillerie de la Cour de Wolfenbüttel, fut envoyé en Russie de la part du Duc Antoine Ulric, pour négocier le mariage d'Alexis avec la petite fille du Duc, Pierre l'adressa à Menzikoff. Ce mariage n'étoit pas du goût du favori, qui ne songeoit qu'aux intérêts des enfans de sa protectrice Cathérine. Mais il falloit obéir au Zar. Peu de jours après la négociation, il ne prit pas moins sur lui d'ordonner, au nom du Zar, au Zarewitsch de quitter Cracovie et de faire un voyage en Saxe. Le prétexte dont il se servit, fut que le jeune Prince devoit se perfectionner dans les sciences convenables à son rang.

Rien ne prouve mieux l'orgueil et la férocité de Menzikoff que sa conduite après la bataille de Pultawa. Il courut à Moscou pour ordonner et diriger lui-même les préparatifs du triomphe. Il voulut que tous les prisonniers en fissent partie. Il obtint du Zar, que les

Généraux, ainsi que les soldats, seroient placés comme des emblêmes ou des trophées auprès d'un arc triomphal. Il logea les Généraux dans la Cour des Ambassadeurs, les officiers chez des personnes de distinction, et les soldats chez quelques gens du peuple et dans les prisons de Moscou. Ensuite Généraux, officiers, soldats, tout fut envoyé pêle mêle en Sibirie, à Kasan, à Wologda, à Colomna, à Caluga, à Usting, et en Ukraine. On leur assigna à chacun par jour quatre Copèkes qui furent mal payés. Ce n'est qu'en Russie et chez les sauvages que l'on trouve des exemples de pareils traitemens.

Menzikoff étant dans la Poméranie Suédoise, trouvoit mauvais que le Docteur Mayer, Surintendant-Général pour le spirituel des provinces Suédoises en Allemagne, comprît nominalement Charles XII dans ses prières, et implorât le secours de Dieu pour son souverain contre ses ennemis. Il lui défendit de monter

en chaire. Mayer ayant ordonné à celui qui le suppléoit de faire les mêmes prières. Menzikoff voulut l'envoyer en Sibirie. Le Docteur fut averti à tems pour s'évader, et laissa à son oppresseur tous ses biens avec une magnifique bibliothèque.

Le Colonel Gordon ayant eu le malheur d'être surpris avec son régiment à *Swérin* (à 7 lieues de *Posen*) par Grandzinsky et quelques autres officiers du parti de Stanislas, Menzikoff le dégrada. Malgré les grandes obligations que la Russie avoit à sa famille et principalement au Général Gordon, qui appaisa la révolte des Strelzis, le colonel fut renvoyé du service, sans autre formalité que la volonté exprimée de Menzikoff.

Le Zarewitsch étant arrivé avec son épouse à *Elbingen*, Pierre donna ordre à Menzikoff de l'ammener en Poméranie, pour l'instruire dans l'art militaire. Le favori l'emmena, et se garda bien de

lui donner aucune leçon. Il le vit au-contraire avec plaisir consumer son tems, dans les amusemens les plus frivoles.

Menzikoff tomba malade et cracha le sang. Son aide-de-camp général *Brukkendahl* prit la fuite. C'étoit un homme adonné à tous le vices. Ce n'étoit pas pour le Prince une raison de le haïr. Il étoit doué d'un fonds de gaîté inépuisable. Ceci le faisoit singulièrement aimer. Il avoit fait, par les ordres du Prince, plusieurs fournitures pour l'armée. Le voyant dangereusement malade, et craignant que sa mort ne fût suivie d'une reddition de compte, il alla se faire moine Franciscain à Dantzik.

Le procès d'Alexis Pétrowitsch, a mis en évidence les horribles projets et l'ame noire de Menzikoff. Il est certain que Pierre vouloit laisser vivre son fils, et qu'il n'avoit pas d'autre dessein que de prononcer une sentence de mort qui l'auroit flétri, et auroit assuré la couronne au Prince Pierre, fils de Cathé-

rine. Dans cette fameuse affaire l'Impératrice Cathérine s'est comportée de manière à ne mériter aucun reproche. Elle n'a point cherché à aigrir le père contre son malheureux fils. On lui a entendu dire publiquement qu'elle se contenteroit de lui faire prendre l'habit de religieux, sans prononcer une sentence de mort, qui étendroit l'opprobre jusque sur ses enfans, dont l'un paroissoit destiné à soutenir la gloire du trône; conjecture d'autant plus fondée que le tempérament délicat du Prince Pierre ne promettoit pas une longue vie. Si Menzikoff a calculé ses intérêts et ceux de sa famille, s'il les a combinés avec les intérêts de la famille de sa protectrice, on assure aussi qu'il prévoyoit et a fait entrevoir au Zar que la rivalité des enfans de deux Impératrices seroit un jour la source d'une infinité de troubles dans l'état Quoiqu'il en soit, il est constant qu'il a déployé les plus grands efforts pour détourner le Zar de la clémence,

et que, sans lui, Pierre n'auroit pas trempé ses mains dans le sang de son fils. Ce fut un des favoris du Zar, le Général Weyde, qui alla à la forteresse et coupa lui-même la tête du Zarewitsch.

Pierre, dit-on, adoroit Catherine, il s'étoit flatté de voir revivre dans le Prince Pierre le génie et l'amabilité de cette épouse chérie. Tout cela est vrai; mais la conduite qu'il tint depuis vis-à-vis Menzikoff ne prouve que trop l'amertume des regrets qu'il eut de s'être laissé entraîner par ses conseils. A dater de cette époque, on peut dire que Menzikoff vit décroître sensiblement son crédit et son influence. Le jour même de la mort d'Alexis le Zar lui fit faire son procès pour ses exactions, tandisqu'auparavant il n'en vouloit pas entendre parler. Il le fit condamner à payer une forte amende; plus d'une fois il renouvella ces condamnations. S'il ne perdit pas la vie ou ne fut pas exilé, il ne le

dût qu'à la protection de Catherine, qui à cette époque lui paya bien les services qu'il lui avoit rendus. Enfin les grands de la Russie étoient vengés de l'insolence de Menzikoff. Ceux qui approchoient le Zar ont assuré, que s'il n'étoit pas venu à mourir peu de tems après son fils, Menzikoff seroit rentré dans son premier état. La Cour lui étoit interdite avant que le Zar fut alité; ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'il consentit à lui pardonner. Que l'on juge encore du dégré de ses remords par les faits suivans qui ne peuvent être revoquées en doute. Le Zar, si confiant dans son favori, ne cessa d'épier sa conduite et de le quereller depuis la mort d'Alexis; il sembloit s'attacher à le rassasier d'humiliations. Combien de fois en pleine rue ne le fit-il pas descendre de son carosse pour lui donner une volée de coups de bâton? Que l'on se rappelle que Pierre Ier étoit naturellement équitable, et qu'il se laissoit rarement préoccuper,

et que l'on explique autrement son changement d'opinion et de sentimens à l'égard de Menzikoff.

Ce n'est pas sans fondement que l'on a prétendu que ce Prince vouloit mettre sa famille sur le trône. Après la mort de Pierre Ier, il acquit plus d'influence dans les affaires de l'Empire Russe, qu'il n'en avoit en son règne dans le tems de sa faveur. Ce fut lui qui après la mort de Cathérine Ire placa Pierre II sur le trône, en vertu d'un testament de la feue Impératrice, que l'on dit qu'il avoit fabriqué lui même. Ce testament d'ailleurs étoit contraire à l'ordre de succession au trône établi par Pierre Ier, et suivant lequel les Princesses, filles de Cathérine devoient précéder Pierre. Ses prétentions excessives parurent au grand jour, quand on le vit sur le point de marier sa fille à l'Empereur. La haîne des grands ne fit que s'accroître contre le Ministre tout puissant. Tout l'empire sembloit être avili par ce mariage du

souverain avec la fille d'un garçon pâtissier. Tout le monde d'ailleurs devinoit aisément qu'il projettoit d'unir son fils à la soeur de l'Empereur.

Tout concouroit à faire détester Menzikoff. Il suivoit aveuglément les conseils de sa belle-soeur Barbara Arsenieff, femme d'une arrogance et d'une hauteur démesurée, qui exigeoit de tout le monde un respect et des complaisances sans bornes, qui offensoit grossièrement tous ceux qui lui déplaisoient, ou à qui il échappoit une parole dont elle croyoit devoir être blessée; qui ne déguisoit pas ses espérances d'un sort plus brillant à l'avenir, quoiqu'elle fut élevée au plus haut rang où puisse prétendre quelqu'un qui n'est pas né sur le trône. Cathérine Ire qui voyoit le mécontentement général s'élever contre Mme. Arsenieff, envoya le Comte Loewenwolde à son beau-frère, pour le prier amicalement de représenter à sa belle-soeur, que son indiscretion et ses airs hautains choquoient

choquoient toute la Cour. Menzikoff répondit grossièrement au Comte: "pourquoi s'ingère-t-elle dans les affaires de ma belle-soeur? Cela ne la regarde pas."

Aussitôt que la fille de Menzikoff fut fiancée à l'Empereur Pierre II, le Ministre prétendit que la Princesse Elisabeth (depuis Impératrice) devoit aller baiser la main de celle qui étoit l'épouse déclarée du souverain. Il l'exigea comme un devoir rigoureux. Cette vanité insultante irrita sensiblement cette Princesse et tous ceux qui lui étoient attachés. Mais, il falloit fléchir sous la volonté capricieuse du Ministre tout puissant, sous peine de s'attirer son courroux et sa haine implacable.

Enfin les injustices, les rapines et la cruauté de Menzikoff eurent un terme et leur juste châtiment. Le vieux Prince Dolgorouky, Grand-Gouverneur de l'Empereur, fut celui qui délivra la Russie de la tyrannie de ce monstre. Se trouvant avec

son maître à Peterhoff, il lui conseilla de se débarrasser de ce Ministre, qui ne le laisseroit jamais régner sur ses sujets: il lui promit d'être appuyé par le Sénat, avec lequel il devoit préalablement se concerter. Le Sénat prévenu et dirigé par Dolgorouky accéda à toutes les propositions de l'Empereur. Menzikoff averti de ce pas hardi du jeune souverain, accourut pour rompre les mesures qu'il avoit prises avec les sénateurs : mais il n'étoit plus tems, il n'arriva que pour être arrêté. Dans le même tems une ordonnance impériale fut promulguée, qui rappelloit toutes les personnes qui avoient été exilées par Menzikoff. Le nombre n'en étoit pas petit ; car pour la plus légère offense faite soit au Prince, soit à sa digne conseillère Mme. Arsénieff, on subissoit la peine de l'exil ; on se trouvoit encore trop heureux, quand on n'étoit pas enfermé dans des souterrains, où l'on étoit condamné à ne plus voir le jour. On vit dont arriver en foule

dans la capitale, ces malheureuses victimes de la férocité de Menzikoff, et des caprices de sa belle-soeur.

Il fut dépouillé de toutes ses places, et exilé à son tour avec son épouse, née Arsenieff, les deux Princesses leurs filles et le Prince leur fils, qui étoit déjà décoré des ordres de St. André, d'Alexandre-Newsky, de l'éléphant de Dannemarck et de l'aigle blanc de Pologne. Il portoit le cordon de ce dernier à la troisième boutonnière. Le lieu de leur exil fut fixé aux environs de Jakuzk. Mme. Menzikoff passa dans les larmes le peu de jours dont elle survécut sa disgrace. La petite vérole emporta quelque mois après la Princesse qui avoit été fiancée à Pierre II. Menzikoff consumé par une fièvre lente la suivit de près au tombeau, après avoir donné sa bénédiction à ses deux autres enfans.

L'Impératrice Anne Iwanowna les rappella de leur exil. On fut aussi satisfait que surpris de voir ces deux jeunes per-

sonnages, que le malheur avoit rendus humains et doux. Les crimes de leur père furent oubliés : on leur rendit une partie de ses biens, et le Prince fut employé dans le service militaire. Il épousa une Princesse Gallicin, et quitta le service de bonne-heure avec le grade de Général en chef, pour aller mener une vie tranquille à Moscou. Sa soeur épousa Gustave frère du fameux Comte Bieron, et mourut avant son mari.

Le Prince Emmanuel de Portugal arriva en 1730 à Moscou pour sonder le coeur de l'Impératrice Anne, et la disposer à lui donner sa main. Il en perdit l'envie tout-à-coup, et avant d'avoir fait sa déclaration. De suite il eut des vues sur la Princesse de Meklenbourg, mais on lui conseilla de n'y pas penser.

L'Impératrice Anne avoit chargé le Comte. Loewenwolde de parcourir les Cours d'Allemagne, pour lui rendre compte des Princes qu'il y auroit vus,

et lui indiquer un parti convenable pour la Duchesse de Mecklenbourg. Loewenwolde, à son retour, lui fit un récit détaillé de tous les Princes qu'il avoit eu l'occasion de connoître, et vanta beaucoup le caractère et le mérite du Prince Antoine-Ulric, du Marggrave Charles et du Prince de Bévren. L'Impératrice inclina pour le Prince Antoine et le fit venir. Le goût d'Anne n'étoit point celui de Loewenwolde, et Antoine eut le malheur de déplaire dès le premier abord; mais la faute étoit faite. Le Prince mandé étoit assidu à la Cour, quoiqu'on ne répondit à ses soins que par des froideurs. Après un certain laps de tems, Anne dit un jour, par manière de plaisanterie: "Je crois que sa „maladie me gagne, il est d'un caractère doux et accommodant; voyons ce „que m'en dira le Comte Ostermann.„ Sur l'avis de celui-ci les préparatifs des nôces furent faites et le mariage célébré.

Cette Princesse, sentant approcher sa dernière heure, eut des pressentimens

des troubles qui agiteroient la Russie à l'occasion de la succession au trône. "Je „veux, disoit-elle à Bieron, exécuter „tout ce qui est de mon ressort et en „mon pouvoir; j'abandonne à Dieu la „conduite du reste. Je vois avec dou„leur que je laisse ce pauvre enfant „(Iwan III) dans de tristes circonstances. „Il n'est point en état de s'aider de lui„même. Son père et sa mère ne peu„vent pas lui être d'un grand secours. „Le premier malheureusement n'a pas „reçu du ciel en partage les qualités „qui seroient nécessaires pour être le „Régent d'un empire tel que la Russie. „L'autre, il est vrai, ne manque pas „d'esprit; mais son père vit encore. Les „Russes le regardent comme un tyran. „Il ne manquera pas de venir à St. Pé„tersbourg, et de s'y comporter comme „dans le Mecklenbourg. Il entraînera „l'empire dans des guerres funestes, et „le plongera dans les plus grands maux „Ouï, j'ai lieu d'appréhender que les

„ malheurs, dont la Russie sera affligée „ après ma mort, ne fassent détester ma „ mémoire.„

Lorsque cette même Impératrice eut signé l'ordonnance du serment que l'on devoit prêter à Iwan III. "J'ai cette fois, „ dit-elle, signé d'une main tremblante, „ ce qui ne m'est pourtant pas arrivé „ lorsque j'ai signé la déclaration de „ guerre contre la Porte.„

Le 25 novembre 1741, jour où Élisabeth Pétrowna chassa du trône son petit-fils Iwan III, elle fit publier le Manifeste suivant :

"Par la grace de Dieu, nous Elisabeth Ire, Impératrice et autocratrice de toutes les Russies. Par le Manifeste du 5 octobre 1740 chacun a pu être instruit de quelle manière la défunte grande Dame et Impératrice, Anne Iwanowna, nomma son petit-fils, âgé alors de quelques mois, pour lui succéder sur le trône. Mais sous le règne de cet enfant

tant de personnes de caractères si différens ont géré les affaires de l'empire de telle sorte, qu'il n'en est résulté que confusion et troubles; ce qui ne pouvoit manquer de faire périr à la fin ce glorieux empire. Pour prévenir un tel malheur, tous nos sujets, tant ecclésiastiques que laïcs, et principalement les régimens de nos gardes, nous ont instamment et unanimement priée de monter sur le trône de Russie, qui nous appartient par le droit de notre naissance, et qui a été si glorieusement occupé par l'Empereur Pierre le Grand et son épouse Catherine Alexiewna, dont nous nous honorons d'être la fille. Sur cette prière unanime de nos sujets, nous sommes donc monté sur le trône, et nous nous proposons de leur rendre par un autre manifeste un compte détaillé des raisons qui nous ont portée à accepter leur proposition. En attendant, nous avons déféré, et par ces présentes signées de notre main, déférons à leur voeu de nous

prêter le serment de fidélité. Donné etc.„ Imprimé au Sénat de St. Pétersbourg le 25 novembre 1741. L'original est signé de la propre main d'Elisabeth.

Trois jours après, elle fit publier cet autre manifeste.

" Par la grace de Dieu. . . . . Le 7 mai de l'anné 1727, après le décès de très-illustre, très etc. Notre mére S. M. Cathérine Alexiewna, en vertu du testament rendu de sa très-haute main, pour l'accomplissement duquel (par rapport à la succession au trône, art. 1er) tous nos fidèles sujets de l'état écclésiastique, aussi bien que laïcs, ont prêté le serment de fidélité, Pierre II est monté sur le trône. Dans le cas où il viendroit à décéder sans postérité, l'art. 8. dud. testament, statuoit que la Princesse impériale Anne et ses descendans, et ensuite la Grande-Duchesse et ses descendans devoient porter la couronne impériale, et qu'elle ne pouvoit être

possédée par quelqu'un, qui ne professeroit pas la réligion grecque, ou qui posséderoit déjà une couronne.

" A la mort de l'Empereur Pierre II, nous étions donc son véritable successeur et celui de notre auguste père. Mais par les mauvaises suggestions et les intrigues criminelles du Grand-maître de la Cour, le Comte Ostermann (puisque c'étoit lui, qui dirigeoit toutes les affaires importantes sous le règne de Pierre II) le testament de notre chère mère a été cassé. Par les mêmes intrigues de cet homme, dont on ne connoit que trop les ruses et les complots, intrigues qui n'avoient pas d'autre but que de nous chasser à jamais d'un trône qui nous appartenoit par droit héréditaire, intrigues aussi infâmes que contraires au bien de l'empire, nous nous sommes vue jusqu'à ce jour exclusé de ce trône, sur lequel nous aurions dû nous asseoir même avant l'Impératrice Anne de glorieuse mémoire. Au mois d'octobre

de l'année 1740 mourut cette même Impératrice. Avant sa mort, le Comte Ostermann avoit conçu une ordonnance qui fut publiée le 6 de ce mois, et qui appelloit au trône le Prince Iwan, qui n'y avoit aucun droit, puisqu'il étoit le fils du Prince Antoine Ulric de Brunswick - Lunebourg, et de la très - illustre Princesse Anne de Meklenbourg. Ce n'étoit pas assez qu'un enfant de deux mois montât sur le trône à notre préjudice, le même Comte Ostermann, afin qu'il ne manquât rien à notre humiliation, et pour mettre en évidence les injustices qu'il nous faisoit, inséra dans cette ordonnance qu'après la mort de l'Empereur Iwan, son fils, et après lui son petit-fils, et en cas d'extinction de sa postérité, les autres enfans du Duc de Brunswick et de la Princesse de Mecklenbourg, (quoique sans droit et sans qu'on pût alléguer le moindre motif en leur faveur) seroient les successeurs légitimes à la couronne. Ce fut donc en

conséquence de cette ordonnance, signée le 5 octobre par S. M. dans un tems où la maladie l'avoit réduite à l'extrémité, que le Prince Iwan monta sur le trône, appuyé par les ruses et les forces combénées dud. Cte. Ostermann et du cidevant Feld-Maréchal Comte de Munnich. Et comme alors nos gardes, aussi bien que les régimens, étoient sous le commandement dud. Comte de Munnich et du père du Prince Iwan, on conçoit aisément que toute la force publique se trouvoit réunie dans leurs mains, et que nos fidèles et bien intentionnés sujets, se trouvoient dans une crainte extrême, et dans l'obligation de prêter ce serment de fidélité au Prince Iwan nommé Empereur. Ils furent encore forcés de le prêter sur une autre ordonnance, projettée sous le règne de l'Impératrice Anne, qui lui fut souvent présenté par le Comte Ostermann, mais qui ne lui ayant pas été agréable, n'émana qu'après sa mort. Elle régloit l'ordre de

la régence pendant la minorité d'Iwan. Sans doute le Comte Ostermann seroit venu à bout d'extorquer une signature à la défaute Impératrice, si elle eût vécu plus long tems. Le Prince Antoine-Ulric et son épouse ont signé cette ordonnance, et l'ont confirmée par leur serment, se flattant par là de se soutenir sur le trône. Tout l'univers sait que par l'assistance desd. Comtes Ostermann et Munnich et de Michel Goloffkin ils abolirent eux-mêmes cette ordonnance, et que de la manière la plus violente le Gouvernement de notre Empire fut dévolu à la Princesse de Meklenbourg, qui se lassant de la régence, et visant à la couronne, prit le titre de grande Duchesse, titre qui ne pouvoit lui appartenir en aucune sorte. L'univers est également instruit des désordres qui ont désolé notre Empire pendant cette anarchie. Nos sujets ont été opprimés et maltraités de toutes le manières. On n'en est pas resté là : pour

nous dépouiller de tous nos droits, les Comtes Ostermann et Golofkin, avec le consentement du Prince Antoine-Ulric et de son épouse, ont redigé le projet d'une ordonnance qui nous exclud à jamais du trône, contre toutes les loix *divines* et *humaines*, contre le droit de notre naissance, et contre le droit particulier de cet Empire pour l'ordre de la succession au trône. Au mépris de tous ces droits, sans honte et sans aucune crainte de Dieu, ils ont eu l'intention audacieuse d'asseoir la Princesse Anne sur le trône, à côté de son fils.

"Temoin de ces projets sinistres et de ces horribles complots, tramés sous le nom d'un enfant de 14 mois, qui tendoient à bouleverser notre Empire et à le rendre la risée de nos ennemis du dedans et du dehors, et nous ôtoient toute sûreté pour notre propre personne, nous nous sommes déterminée pour prévénir de plus grands maux, et sous l'assistance de Dieu, à la prière de tous

nos fidèles sujets et principalement par l'insurrection de nos gardes, à reprendre l'héritage de nos pères le 25 de ce mois, jour auquel nous avons fait publier un court manifeste. Et quoique la Princesse Anne, son fils le Prince Iwan, et sa fille la Princesse Cathérine, soient sans droit, comme nous l'avons suffissamment prouvé, à la couronne imperiale; cependant en considération de la parenté qui nous lie à la famille de cette Princesse, et qui lioit le Prince Antoine-Ulric à la mère de l'Empereur Pierre II et par notre grace impériale, nous les avons renvoyés, avec les honneurs et la satisfactions que nous avons cru devoir leur rendre, malgré les démarches et les tentatives, qu'ils ont faites contre les droits, les intérêts et la sûreté de notre personne impériale, tentatives que nous ensévelissons dans un éternel oubli, et nous avons ordonné qu'ils fûssent transportés dans leur patrie.„ Le 28 novembre 1741.

Ce dernier manifeste fourniroit beaucoup de réflexions. L'ordonnance de Pierre Ier, qui accorde aux souverains Russes le droit de nommer leurs successeurs, étoit alors en vigueur. J'ai déjà exprimé mon sentiment sur son absurdité. Mais si elle choquoit si ouvertement le bon sens, n'étoit-ce pas le cas de la restreindre à ses termes précis, et Cathérine Ire pouvoit-elle lui donner une extension, en nommant le successeur de son successeur. Si elle usoit d'un droit inhérent à la couronne, elle ne pouvoit en priver celui, qui la porteroit après-elle. L'Impératrice Anne, en nommant pour son successeur Iwan son petit-neuveu, ne faisoit qu'user d'une prérogative impériale, à laquelle les Russes étoient habitués. Elle étoit d'ailleurs du sang Zarien et descendoit d'une branche aîné. Elisabeth, en montant sur le trône, intervertit l'ordre subsistant de la succession au trône. Pour l'intervertir, elle se fonde sur sa descendance

cendance de Pierre Ier. Anne descendoit du frère aîné de Pierre.

D'un autre côté Elisabeth annonce à la face de toute l'Europe, qu'elle a pardonné à l'Exrégente Anne et à toute sa famille. Elle ne promet pas de les renvoyer dans leur patrie, elle annonce qu'elle les a renvoyés. D'après ce langage, on croiroit tout au moins que cette malheureuse famille est sur la route d'Allemagne : d'où vient donc qu'elle n'est pas sortie des prisons et des cachots ? On peut présumer que l'intention d'Elisabeth fut de la mettre en liberté, mais qu'elle en fut détournée par ses amis et les grands, qui craignirent une guerre étrangère à la fois et civile, avec d'autant plus de raisons que l'Impératrice Anne n'avoit pas un droit aussi certain au trône que la Régente Anne, fille de sa soeur Cathérine, épouse de Charles-Léopold, Duc de Meklenbourg : la preuve en est évidente sur la table généalogique. L'Impératrice Anne n'avoit

un droit légitime au trône de Russie qu'à l'extinction de la branche de sa soeur ainée Cathérine, épouse de Charles-Leopold ; et Elisabeth n'en avoit aucun, qu'après l'extinction de toute la famille du Zar Iwan Alexiewitsch, frère ainé de Pierre Ier. La preuve en est palpable sur la table généalogique ci-jointe ; les loix de succession sur le trône de Russie rendues par Pierre Ier. ayant été abolies par le testament de son épouse Cathérine Petrowna Alexiewna Ire.

La première résolution que prit l'Impératrice Elisabeth, en montant sur le trône, fut de se faire sacrer et couronner. Cette cérémonie se fait toujours dans l'ancienne capitale Moscou. Elle est d'autant plus nécessaire que la nation Russe ne regarde point comme son souverain celui qui est sur le trône, et à qui elle a prêté serment de fidélité, avant qu'il se soit transporté dans l'église cathédrale de Moscou, et qu'il y ait reçu

Part. V. à la page 242.

lie Kyrillowna Nàriskin, sa seconde femme,

rre- 2. Natalie.
itsch,

econde épouse, Catherine I Petrowna
Alexiewna, Impératrice. † 1727.

Elisabeth. 3. Pierre. 4. Paule. 5. Natalie,
1762, † 1719. † 1717. † 1725.

reur,
2.
veuve,
Impé-

Paul-Pétrowitsch,
urd'hui Grand-Duc,
né 1754.

dans les formes l'huile sainte et la couronne. Elisabeth fixa le jour de son couronnement au 25 avril 1742.

Avant de se rendre à Moscou, elle crut devoir regler l'administration intérieure de ses états par le manifeste suivant, qui est du 13 décembre 1741.

"Par la grace de Dieu, etc. Ayant apperçu peu après notre heureux avènement au trône de Russie, dont nous étions légitime héritière, que les affaires intérieures de notre empire étoient conduites d'une toute autre manière que du tems de notre père, l'Empereur Pierre Ier, de très-glorieuse mémoire, et pendant la première année du règne de notre très-chère mère, l'Impératrice Catherine Alexiewna; que l'année suivante les cabales et les intrigues de quelques personnes avoient anéanti l'ancienne forme de gouvernement, par l'établissement d'un Conseil nommé *privé*, qui a subsisté jusques à la mort de l'Empereur Pierre II, et n'a été interrompu que pen-

dant la première année du règne d'Anne Iwanowna ; qu'il a été rétabli dans la seconde année du même règne sous le nom de Cabinet, lequel Cabinet exerçoit les mêmes pouvoirs que le ci-devant Conseil privé ; que par cette insinuation quantité d'affaires, qui regardent l'intérieur du royaume, ont été totalement négligées, et la justice très-mal administrée, ainsi que notre Sénat nous l'a, en toute soumission, prouvé dans une remontrance du 3 de ce mois ; pour arrêter et prévenir de pareils désordres à l'avenir, nous avons statué ce qui suit :

" Notre Sénat dirigeant aura dans toutes les affaires de l'intérieur de l'empire la même autorité et les mêmes pouvoirs qui lui ont été donnés par notre très-chèr père, de glorieuse mémoire, Pierre le Grand, suivant les ordonnances (qui subsistent encore) des 12 janvier, 5 février, 4, 6, 11 et 27 avril, 18 mai et 6 juin 1722, 5 et 6 novembre 1723, 20, 22 et 31 janvier 1724, et autres non

mentionnées ici, et qui toutes sont des miroirs de justice, que le Sénat et les autres Dicastères doivent avoir continuellemenr devant les yeux. Nous ordonnons en même tems que l'on ait à exécuter à la rigueur toutes ses autres ordonnances et réglemens dans tous les départemens, collèges, jurisdictions ecclésiastiques, chancelleries, chambres des comptes, gouvernemens, provinces et tous les établissemens de notre empire, connus sous quelque dénomination que ce soit, à remettre en pleine force et vigueur les ordonnances et le code des lois de feu notre aïeul, de glorieuse mémoire, le Zar Alexis Michaïlowitsch, à n'exclure que celles de ses ordonnances rendues dans les tems désastreux de cet empire, et qui sont tombées d'elles-mêmes, et à exécuter rigoureusement les loix et ordonnances rendues après la mort de S. M. l'Empereur Pierre Ier, par feue notre mère, de glorieuse mémoire, et par ses succes-

seurs, n'exceptant que celles qui n'ont plus de rapport avec la situation actuelle de l'empire, ou qui pourroient être contraires à ses intérêts, desquelles on donnera incessamment la désignation précise, avec les motifs qui les font annuller.

"Nous nommons donc Sénateurs les personnes suivantes : le Feld-Maréchal-Général, Prince Iwan Trubetzkoi; le Grand-Chancelier, Prince Alexis Tscherkaskoi; le Général et Grand-Maître de la Cour, Comte Siméon Soltikoff; le Général Grégoire Tschernischeff; le Général André Uschakoff; l'Amiral, Comte Nicolas Golowin; le Grand-Ecuyer, Prince Alexandre Kurakin; le Conseiller privé actuel Alexis Bestuscheff-Riumin; le Conseiller privé actuel Alexandre Nariskin; le Général-Lieutenant, Prince Michel Gallitzin; le Général-Lieutenant, Prince Grégoire Urussoff; le Général-Lieutenant Iwan Bachmetieff; le Conseiller privé Basile Nowasilzoff; le Conseiller d'Etat actuel, Prince Alexis Gal-

litzin, desquels un sera toujours présent aux différentes chambres du Sénat. Le Conseiller privé actuel, Prince Nikita Trubetzkoi et le Chambellan actuel Iwan Bielkin continueront leurs fonctions de Procureur-Général et de premier Procureur, places dans lesquelles ils ont été installés par feu notre père, l'Empereur Pierre le Grand. On installera de nouveau dans les collèges, chancelleries, chambres des comptes et dans les gouvernemens les personnes qui y étoient ci-devant pourvues d'emplois. Nous attendons sur cela la liste, qui doit être mise incessamment sous nos yeux. Ceux qui sont dénommés au présent manifeste, doivent nous être présentés en personne.

" Les affaires étrangères seront administrées par le Chancelier Prince Alexis Bestuscheff-Riumin que nous nommons par ces presentes Vice-Chancelier. Le Conseiller privé de Breweren continuera dans cette partie les mêmes fonctions

qu'auparavant. Lorsqu'il surviendra quelque affaire importante, l'amiral Comte Golowin, et le Grand-Ecuyer Prince Kurakin assisteront aux conférences, et nous exprimeront leurs sentiments.

" Le Sénat et les ministres des affaires étrangères tiendront les assemblées dans notre palais impérial, dans des appartemens séparés, où nous assisterons de tems en tems, et selon que les circonstances l'exigeront.

" Le cabinet qui a subsisté jusqu'aujourd'hui, est dès maintenant aboli. Il y aura dans notre palais impérial un cabinet tout pareil à celui qui a été établi par notre père. Nous confions l'expédition des affaires qui y seront portées à notre Conseiller d'état actuel Iwan Tscherkassoff. „

La Régente Anne, renfermée dans la citadelle de Riga, attendoit à chaque moment l'ordre de son départ pour l'Alle-

magne. Elle fit, après quatre mois de grossesse, une fausse couche, dont les suites lui furent bien douloureuses. Sa famille et elle manquèrent long-tems des choses les plus nécessaires. Sa garderobe n'arriva de St. Petersbourg que plusieurs mois après sa détention. Enfin près de dix-huit mois étoient écoulés lorsque le bruit courut, qu'elle alloit être transportée en Allemagne: ce bruit parvint jusqu'au fond de sa prison, elle apprêtoit déjà son petit bagage; mais les avis étoient partagés dans le conseil d'Elisabeth. Les mêmes personnes qui avoient fait languir Anne pendant dix-huit mois dans sa prison, sous couleur de laisser se ralentir les premiers mouvemens de la pitié, que devoit naturellement exciter cette Princesse, pensoient qu'il étoit infiniment dangereux de lui laisser une liberté entière. D'autres vouloient que l'on fit renoncer Anne et sa famille, de la manière la plus authentique, à tous les droits qu'elles pouvoient

prétendre à la couronne impériale. Les prémières soutenoient, qu'il étoit plus sûr de les garder à vue dans une prison convenable, et que l'on préviendroit par là les plus grands troubles. Cet avis prévalut. L'autre n'en fut pas moins accueilli, on proposa aux malheureux prisonniers de renoncer à la couronne de Russie. Ce fut un coup de foudre; mais ils le soutinrent avec courage, et rejettèrent la proposition. Cette énergie au comble de l'infortune donna de soupçons inquiétans sur leurs prétentions ultérieures, si jamais ils recouvroient leur liberté. Ils sortirent donc de la forteresse de Riga, mais pour entrer dans le fort de Dunamunde. Ils perdirent dans le trajet la plus grande partie de leurs effets. Leurs conducteurs les partagèrent entr'eux, sans qu'il leur fut possible d'en ravoir la moindre partie. A Dunamunde, Anne accoucha d'une Princesse qui fut nommée Elisabeth. Cette fois rien ne lui manqua.

On avoit pourvu à l'entretien des prisonniers, même on avoit porté l'attention jusqu'à leur procurer l'aisance et tous les agrémens que l'on peut avoir, quand on est privé de sa liberté. Ils eurent pourtant à essuyer quelque fois les mauvais traitemens, et les propos grossiers et insolens de leurs gardes. L'exrégente eut deux nourrices et deux femmes de chambre : son époux, un valet de chambre, et deux laquais. On leur donna encore un prêtre Russe, qui leur disoit la messe. Mais les choses changèrent bientôt de face.

Anne commençoit à se résigner et à s'accoutumer à sa triste situation. Il s'en falloit beaucoup que son époux fût aussi tranquille. Ses inquiétudes pour l'avenir augmentèrent quand il vit arriver l'ordre de les transporter avec leur famille à Oranienbourg, ville bâtie dans le Gouvernement de Woronesch par le Prince Menzikoff, et de là à Colmogorod, ville située dans une des isles de

la Dwina, à 80 werstes d'Archangel. L'Ex-Empereur Iwan n'étoit point destiné à les accompagner jusques dans leur dernière retraite; il resta quelque tems à Oranienbourg, et fut de là amené à Schlusselbourg, où il est resté jusqu'à sa mort, ou, si l'on veut, jusqu'à son assassinat.

Anne mourut en couche à Colmogorod au mois de mars 1746. Son corps fut transféré à St. Pétersbourg et exposé publiquement dans le couvent de St. Alexandre-Newsky, où il fut ensuite enterré. Telle fut la fin de cette Princesse infortunée, à qui l'on ne peut reprocher qu'un caractère léger et une excessive bonté d'ame, qui ont causé tous les malheurs de sa famille, et l'extinction de la race d'Iwan, frère de Pierre Ier.

Les personnes, à qui Elisabeth reproche, dans un de ses manifestes, d'avoir anéanti l'ancienne forme de gouvernement, subirent une inquisition bien ri-

goureuse. Les jugemens qui furent rendus contre elles étoient aussi bien tyranniques : une sentence condamna Ostermann à être roué, Munnich à être écartelé, Goloffkin, Loewenwolde, Mengden et Temiriazeff à avoir la tête tranchée, et confisqua leurs biens à tous. L'Impératrice, par la *magnanimité et la clémence, dont Dieu lui avoit fait présent*, (expressions tirées d'un de ses manifestes,) changea la peine de mort en celle de l'exil. Ces Seigneurs furent distribués dans différens endroits de la Sibirie. Ostermann alla à *Bérésowa*, à 1400 werstes en-deça de Tobolsk; Munnich à *Pelym*, à 200 werstes de *Werchoturie*, dans cette maison même qu'il avoit fait bâtir pour Bieron l'année précédente; Goloffkin à 500 werstes au-delà de *Germanga*; Mengden à *Wanadirskoi-Ostrog*; Loewenwolde à *Solimansk*; Temiriazeff dans un autre endroit de la Sibirie. Lorsqu'on les traîna à l'échaffaud, on avoit peine à les re-

connoître, à cause de leurs longues barbes. Ostermann, vieux, cassé, et tourmenté de la goutte, étoit sans sentiment; Munnich et Loewenwolde conservèrent une présence d'esprit et une intrépidité héroïques; les trois autres montrèrent la plus profonde tristesse. Elisabeth étoit allée à Moscou, pour ne pas être témoin de cette scène déchirante. Le lendemain de leur départ, leurs épouses eurent la liberté de les suivre. Ostermann eut la permission de prendre congé de ses trois enfans. Le jeune Comte, fils du Feld-Maréchal Munnich, fut envoyé sur ses terres au-delà de Moscou. Deux des fils de Mengden reprirent, à leur retour, leurs cordons rouges. Mlle. de Mengden, qui avoit joué un si grand rôle sous le règne d'Anne, prit, par ordre d'Elisabeth, l'habit de religieuse.

Ostermann fut un des plus grands Ministres qu'ait eu la Russie. Ses grands talens soutinrent la gloire de cet Empire, et ne contribuèrent pas peu à le faire

respecter de ses voisins, et à lui acquérir cette prépondérance qu'il a conservée jusques aujourd'hui sur eux. Malgré sa décrépitude, on pouvoit encore tirer parti de sa grande expérience dans les affaires. Le seul crime qu'Elisabeth avoit à lui reprocher, étoit sa fidélité et son attachement pour le dernier Empereur, et pour sa famille, crime qui ne méritoit pas l'humiliation de monter sur l'échaffaud, et de poser sa tête sur un billot, pour être relégué ensuite loin de sa femme et de ses enfans dans les déserts, et au milieu des bêtes sauvages de la Sibirie.

On a répandu en Russie l'anecdote suivante: Ostermann se trouvoit à Amsterdam en même tems que le Zar Pierre Ier. Ils logeoient vis-à-vis l'un de l'autre. Pierre aimoit les petits appartemens retirés et paisibles. Ostermann faisoit dans le sien un tapage dont l'illustre voyageur étoit impatienté. Celui-ci demanda à son hôte quel étoit ce bruyant

voisin. "C'est, repondit l'hôte, un étu-„diant, qui a fui de *Jena*, un dia-„ble, dont personne ne peut venir à „bout.„ "Il faut, répliqua le Zar, que „je voye cet original.„ "Gardez-vous „en, reprit l'hôte, il est capable de „vous chercher querelle, et de vous „jetter sur le carreau.„ Malgré cet avertissement, Pierre rendit visite au jeune Ostermann, n'en fut pas trop bien reçu, chercha à lier conversation avec lui, et fut charmé de son caractère pétulant et décidé. C'est à cette occasion, ajoûte-t-on, que le Zar aura dû lui offrir du service et l'envoyer en Russie.

C'est dommage que cette histoire, qui n'a rien d'invraisemblable, soit démentie par une lettre du père d'Ostermann, qui étoit Pasteur Luthérien à *Bockum*, en Westphalie, par laquelle il remercie le Vice-Amiral *Cruys*, d'avoir pris son fils à son service. Le contenu de cette lettre, indique d'ailleurs que l'entrée d'Ostermann

d'Ostermann chez le Vice-Amiral a dû avoir lieu en 1704, qu'Ostermann étoit le fils le plus chéri de ce père, et qu'il avoit un frère (Jean Christophe Diétrich Ostermann) qui étoit dès lors Ministre du Duc de Mecklenbourg auprès du Zar. Par des renseignemens postérieurement fournis par Cruys et sa famille, on a su, qu'Ostermann fut d'abord Gouverneur des enfans de ce Vice-Amiral, puis sécrétaire, puis employé sur la flotte.

Ce qui a pu donner lieu à la première anecdote, qui après tout est controuvée, est celle-ci, qui est constante. Ostermann avoit fait ses études à Jena en Saxe. Un jour qu'il s'étoit enivré dans une partie de plaisir, il eut une querelle avec un de ses camarades, qu'il appella et qu'il tua. Cette aventure le força d'aller chercher sa sûreté loin de Jena. Il se retira en Hollande. Il n'est que trop vrai que cette malheureuse affaire lui causa un chagrin et des remords

qui ne le quittèrent jamais, et que décoré depuis des premières dignités en Russie, il sollicita auprès du Duc de Saxe-Eisenach l'abolition du crime et la suppression du procès, qui lui avoit été intenté à cette occasion. Le Duc porté à l'obliger, fit tout ce qu'il put pour lui complaire, et se fit apporter la procédure à Eisenach, où elle est conservée. Toutes les fois que cette malheureuse affaire revenoit à la mémoire d'Ostermann, même dans un cercle nombreux, il tomboit dans une rêverie sombre, dont personne ne pouvoit le tirer.

Il n'y avoit pas deux ans qu'il étoit en Russie, qu'il en savoit déjà la langue à fond; (elle est cependant très-difficile pour les étrangers, en ce qu'ils n'y trouvent point les livres élémentaires, ni, pour ainsi dire, de maîtres qui puissent en enseigner les principes.) Il le prouva dans une affaire très-compliquée dont il fit le rapport dans cette langue, avec

une précision et une netteté étonnantes. Le Zar en fut si enchanté, qu'il le plaça dès ce moment dans sa propre chancellerie, et que l'ayant mis plusieurs fois à l'épreuve, il lui confia ses affaires les plus secrètes, de préférence à tous ses Ministres.

Pierre rendit de lui un témoignage bien flatteur. Il dit un jour qu'il n'avoit jamais vu Ostermann chanceler ni errer, et que lorsqu'il l'avoit chargé de quelques commissions pour ses Ministres dans les Cours étrangères, il en avoit toujours demandé le brouillon en langue Russe, afin de vérifier si Ostermann avoit saisi le sens de l'affaire, et qu'il n'avoit jamais rien trouvé à ajouter ni à retrancher à sa rédaction. L'étude particulière qu'il avoit faite de toutes les parties d'administration, la connoissance qu'il avoit acquise des forces et des besoins de chaque province, une conception prompte et le coup d'oeil juste en affaires, lui avoient valu les bonnes gra-

ces et la confiance entière de Pierre Ier, qui ne se dirigeoit plus que par ses avis. Ce Prince, dans sa dernière maladie, le recommandoit hautement à ses proches, comme le seul homme sur la droiture et la sagesse de qui l'on pouvoit se reposer avec sûreté.

Les lettres trouvèrent en lui un puissant appui. Il donnoit de l'emploi à ceux qui les cultivoient, tant dans l'empire que chez l'étranger. L'Académie de St. Pétersbourg lui a eu beaucoup d'obligation. Il étoit libéral, toutes les fois qu'il s'agissoit d'illustrer ses travaux, ou d'en étendre l'utilité.

Le premier service signalé qu'il rendit à la Russie fut la négociation du traité de paix, dont il fut chargé avec le Vice-Chancelier Schafiroff (1711) dans la Moldavie, auprès de la rivière du Pruth. On peut dire qu'Ostermann, en cette occasion, sauva l'armée Russe, qui étoit à la merci du Grand-Visir, et qu'il sauva également l'empire et son Souverain.

Les autres négociations de paix, qui eurent lieu avec la Suède depuis 1718 jusqu'en 1721, quoique le Grand-Maître d'Artillerie de Bruce figurât comme premier plénipotentiaire du Zar, furent presque entièrement abandonnées aux soins d'Ostermann.

Lorsque le traité de paix alloit être conclu à Nystadt (1721), Ostermann, déjà Conseiller privé de la Chancellerie, reçut du Zar 100,000 ducats, pour gagner les Ministres de la Suède, et faire passer plus facilement les propositions de paix les plus avantageuses et les plus glorieuses pour la Russie. Connoissant l'économie de son maître et l'indigence des Ministres Suédois, il s'arrangea de manière qu'il obtint tout ce qu'il voulut, et remit au Zar 90,000 ducats sur les 100,000 qu'il lui avoit confiés. Pierre ne trouvoit pas d'expressions pour le remercier de son habilité et de son intégrité.

Lors des réjouissances faites à l'occa-

„prémédité de lui ôter la vie.„ Il faut avouer que l'on rencontre peu de ces Ministres assez attachés aux intérêts des peuples et du maître, pour leur sacrifier la faveur de la Cour, qu'ils seroient sûrs de conserver avec un peu de condescendance.

Cathérine Ire, qui étoit à portée de juger de l'étendue de ses connoissances et de sa capacité dans tous les genres d'affaires, l'avoit nommé Directeur-Général des postes, et Président du collège de commerce. Elle étoit persuadée, que personne ne sauroit tarifer aussi bien que lui les droits d'entré et de sortie, ni prévoir et exécuter avec autant d'adresse tout ce qui pouvoit contribuer à faire fleurir le commerce en Russie. Après la mort de Catherine, la multiplicité des affaires l'obligea d'abandonner cette place de Président du collège de commerce au Baron de Mengden, qui partagea sa disgrace et son exil, à l'avénement d'Elisabeth.

Cathérine avoit fait un réglement, d'après lequel personne ne pouvoit prétendre au cordon de St. André, avant d'être décoré de celui d'Alexandre Newsky. Ostermann avoit été plus d'une fois inscrit sur la liste de ceux, à qui ce dernier étoit destiné. Il le refusa toujours, pour ne pas s'exposer aux traits de l'envie : il prétextoit qu'il avoit en aversion la couleur rouge, qui lui rappelloit la malheureuse rencontre de Jena, et finissoit toujours par protester, qu'il ne porteroit jamais le cordon d'Alexandre Newsky. Au jour du nouvel an 1727 Catherine crut qu'un mérite aussi rare que celui d'Ostermann pouvoit la faire déroger à la loi commune. Elle le décora, avec le Prince Gallizin, de l'ordre de St. André, et accompagna cette récompense des paroles les plus honorables et les plus obligeantes.

Il existoit une haine implacable entre Ostermann et le Procureur Général Jaguschinsky, le plus violent des hommes,

L'Impératrice Anne,, qui n'aimoit pas les querelles et les tracasseries dans sa Cour, voyant l'impossibilité de les réconcilier, demanda à Loewenwolde, à Bieron et à Munnich lequel des deux elle devoit sacrifier, ou plutôt éloigner de sa Cour. Tous trois l'assurèrent, que, si elle ne consultoit que ceux qui étoient zélés pour leur patrie, elle entendroit un voeu unanime, qui étoit de se débarrasser d'un homme emporté et insociable, et de conserver le plus infatigable comme le plus intelligent travailleur qu'eût la Russie. Anne charmée de ce conseil, nomma Jaguschinsky, pour aller au plutôt la représenter à Berlin, et mit Ostermann à la tête des affaires. La paix qui fut ramenée à la Cour, fit applaudir le double choix de l'Impératrice.

Le 27 avril 1730, elle récompensa ses services, en lui conférant, ainsi qu'à toute sa postérité, la qualité de Comte de l'Empire Russe. Mais ne croyant pas que cette dignité égalât son mérite, elle

y joignit l'offre d'une terre confisquée sur la famille des Dolgoroucki, et qui étoit une des plus riches de l'Empire. Le nouveau Comte étoit trop prévoyant et trop circonspect pour s'enrichir aux dépens d'une famille qui tenoit à tant d'autres familles Russes, par les liens du sang et de l'amitié. Il remercia l'Impératrice de la manière la plus polie et la plus soumise. Mais cette délicatesse fit tant d'impression sur elle, qu'elle lui donna l'équivalent de cette terre en d'autres possessions de Livonie. Mme. Ostermann fut nommée Dame d'honneur de l'Impératrice. Tout deux l'accompagnèrent à son couronnement, et le mari porta devant sa bienfaitrice le sceptre de l'Empire Russe.

A cette époque on peut démêler les chagrins et les projets ultérieurs d'Elisabeth, qui croyoit qu'on lui avoit fait une injustice, en portant Anne sur le trône. Elle regarda Ostermann comme l'auteur de ses affronts: mais sa haîne se

nourrissoit dans le silence. Dans la crainte qu'elle ne perçât, elle ne voulut pas assister au couronnement d'Anne, et prétexta une incommodité qui l'empêchoit d'entreprendre un long voyage.

Convaincu de bonne heure que ce n'étoit point des villes ni des provinces entières ajoutées à l'Empire, qui procureroient le bonheur à ses habitans, que le reculement des frontières nécessitoit l'entretien d'un plus grand nombre de troupes pour les garder, et que les soldats que l'on enverroit dans un climat auquel ils n'étoient pas habitués, n'y pourroient rencontrer que leur tombeau, Ostermann conseilla à l'Impératrice (1732) de renoncer volontairement à toutes les conquêtes faites sur la Perse, qui énervoient plutôt qu'elles n'aggrandissoient l'Empire; de s'appliquer à conserver, par tous les moyens possibles, la paix avec ces souverains éloignés. Il ajouta qu'au lieu de se livrer à la poursuite de conquêtes aussi couteuses que

vaines, il valoit mieux amener ses ennemis à la conclusion d'un traité de commerce, qui assureroit d'une manière bien plus efficace la prospérite de l'empire. La vérité de cette proposition fut si sensible pour Anne, qu'elle céda au Schach tous les pays que les Russes lui avoient pris, en échange d'un traité de commerce.

Ostermann fut un des plus rusés ministres que l'on ait vus : personne ne savoit comme lui se tirer d'un pas épineux. Quand Menzikoff voulut à toute force devenir Duc de Courlande, il eut de fréquentes conférences avec Ostermann, qui après de mûres réflexions, lui dit que la chose étoit faisable, et lui indiqua la marche qu'il falloit tenir. On sait comme Menzikoff se comporta en Courlande. A son retour, il rendit compte de sa conduite à Ostermann, qui vit bien que le Prince par son étourderie avoit à peu-près manqué son affaire. Ostermann fut très-embarrassé,

lorsque Menzikoff lui dit, qu'il avoit sondé le terrein, et qu'il étoit sûr d'avoir ce Duché, pourvu que lui Ostermann voulût l'aider et appuyer ses prétentions en allant à Mietau. Il étoit difficile de refuser en face un solliciteur aussi ardent et aussi peu raisonnable que Menzikoff. Que fit Ostermann? Il garda le lit, se barbouilla le visage avec des citrons, appella médecins et chirurgiens, et ne sortit de sa chambre, qu'après qu'il eut vu cette affaire absolument manquée. Il répéta souvent cette petite supercherie.

Le Duc de Courlande l'avoit réprimandé avec aigreur au milieu de la Cour, pour s'être opposé à une de ses demandes. Ostermann qui ne pouvoit digérer cet affront, resta plusieurs années renfermé dans sa maison, où il expédioit les affaires. Quelques prières qu'on lui fit, il s'obstina à alléguer "un mal de jambes dont il ne pouvoit pas plus rendre compte que les gens de la faculté,

„ offrant au surplus sa démission de tou-
„ tes ses places. „ Mais le Duc ayant fait les premières avances, Ostermann reparut à la Cour.

Lorsqu'on lui faisoit une question, à laquelle il étoit embarrassé de répondre, il levoit la tête et se couvroit les yeux avec une de ses mains.

Bien des personnes ont trouvé étonnant, qu'il ait changé en 1721 ses trois noms *Henri Jean Frédéric* en celui d'André. Les traités de paix qu'il signa le 31 août 1721 avec la Suède, et le 12 septembre (vieux style) 1723 avec le Schach de Perse, portent le nom d'André d'Ostermann. Pour l'intelligence de ceci, il est bon de savoir que les Russes n'ont qu'un seul nom de baptême; que celui de Henri est peu usité chez eux, et qu'Ostermann accoutumé sans doute à porter dès l'enfance celui de Henri, et voulant se conformer aux usages Russes, pour complaire à la nation, aura adopté le nom d'André, que les Russes substi-

tuent ordinairement à celui de Henri. Plusieurs personnes ont soupçonné, sans autre cause que ce changement de nom, qu'il avoit embrassé le rit Grec. Le contraire se prouve d'abord, parcequ'il a toujours été inscrit sur les registres de l'église de St. Pierre, paroisse luthérienne de St. Pétersbourg, comme membre de cette religion, jusques au moment de son exil; ensuite parceque Nazius, pasteur de cette église, l'a toujours communié les vendredis saints. Il lui a même rendu ce pieux office dans sa prison le 22 décembre 1741.

Le Comte Ostermann est resté jusqu'à sa mort (1748) à Bérésow en Sibirie; le même endroit où avoit été exilé Menzikoff. Son épouse, qui lui a survécu, a eu le bonheur d'être rappellée.

Anciennement toute la Russie étoit divisée en quatre parties principales. Chacune avoit son dicastère suprême à Moscou. Ainsi l'on disoit *Nowogrodskaja-Tschetwert*,

Tschetwert, *Ustiuschskaja-Tschetwert*, (partie de Nowgorod, partie d'Usting.) Le suprême dicastére de Casan avoit une dénomination particulière et plus honorable, *Kasanskoi Dworez*, (cour de Casan,) sans doute en considération de ce que cette partie étoit autrefois un royaume. Toutes ces dénominations et divisions sont aujourd'hui abolies. On dit encore cependant *Sibirskoi Pricas*, (Cour de Sibirie.)

Les anciens Russes se servoient dans les sièges d'une machine qu'ils appelloient *Tschesnok*. C'étoit de forts morceaux de bois ou de fer pointus. Jule César en avoit au siége d'Alésia. Les Latins appelloient les machines de bois *cippus* et *lilium*, et celles de fer, *stimuli*. Les *Murices ferrei* avoient une autre forme. Ils étoient couverts de pointes dans tous les sens.

Lorsque l'on demande aux Sibiriens d'aujourd'hui quels peuples ont demeu-

ré autrefois parmi eux, ils répondent: des *Tschudes*, mot, que je crois tiré de celui des Grecs (σκυθαι); mais je ne puis pas me persuader que les Tschudes et les Scythes soient une même nation. Il y a plus; je suis porté à croire que cette dénomination de Scythes chez les Grecs étoit générique et comprenoit tous les peuples qui avoient le même genre de vie que les Scythes proprement dits. Les Russes appellent les Finnois et les Esthoniens *Tschuchni* ou *Tschuchonzis*. Ces peuples sont désignés dans les annales et les chroniques anciennes par le nom de Tschudes. Sur les cartes géopraphiques le lac Peipus, qui sépare la Russie et la Livonie, porte le nom de Tschudskoje-Osero; les Russes ne l'appellent pas encore autrement. Si, d'après ces autorités difficiles à écarter, l'on admet que les Finnois et les Esthoniens descendent des Tschudes, il faudra également ranger dans la classe des nations Tschudiennes, les Ingriens, les

Lapons, les Mordwiniens, les Tschuwasches, les Tchérémisses, les Wotes ou Wotiens, les Syrianes, les Permiens, les Wogules et les Ostiakes, tant de l'Irtisch que de l'Oby, d'autant plus que la langue de tous ces peuples est à-peu-près la même, et qu'il n'y a proprement que la prononciation ou l'accent qui les différencient. Leur pays avoit autrefois beaucoup plus d'étendue, et renfermoit vraisemblablement toute la Russie. Les peuples Esclavons n'ont pas habité de tout tems le pays appellé aujourd'hui Russie; ils en ont fait la conquête. Que les habitans de ce pays ayent été Finnois, c'est ce qu'il seroit difficile de nier. Ce n'est point un problême pour ceux qui connoissent l'intérieur de la Russie. Dans toutes les parties de cet empire immense on rencontre des paysans, ou qui parlent Finnois, ou qui ne peuvent pas prononcer les mots Russes composés de lettres qui ne se trouvent pas dans la langue Finnoise. Par exemple ils subs-

tituent le *tsch* au *z* etc. Nombre de pays appartenans aux Tschudes ont été conquis par les Tatares; celui des Baschkirs est dans ce cas; leur territoire s'étendoit d'un côté depuis le Wolga jusques à l'Irtisch, et d'un autre, depuis le pays des Wogules jusques à la mer Caspienne. Le joug de leurs vainqueurs s'est tellement appésanti sur eux, qu'à peine aujourd'hui leur reste-t-il de foibles traces de leur ancienne langue. On sait, à n'en pouvoir douter, qu'ils n'étoient pas Tatares d'origine, mais Tschudes, et que les Hongrois descendent d'eux. En examinant la langue des Hongrois et celle des Tschudes, on vérifie que le tiers des mots qui les composent, ou se ressemble dans l'une et l'autre, ou à la même prononciation.

Scherdik ou *Scherdek*, petit bourg auprès de la rivière de *Kama*, étoit autrefois la ville d'étape du commerce des indes orientales : on voituroit les mar-

chandises par la mer caspienne, et par les rivières du Wolga, du Kama et du Petschora, jusques en Norwège et même dans la mer du Nord. L'état florissant de cette ancienne ville est encore attesté aujourd'hui par les ruines des forteresses et des bastions, et par les tombeaux, dans lesquels on a trouvé quantité de pièces de monnoie au coin des califes arabes. On rencontre aussi dans les rochers des inscriptions coloriées avec une matière rouge et ineffaçable. Cette ville étoit la capitale de la grande Permie, pays qui s'étendoit entre les montagnes de la mer glaciale à la mer blanche. *Colmogorod*, *Messun*, *Jugorie*, *Petschora*, *Pust-Osero*, *Lap-Corela*, *Kargapol*, *Waga*, *Ustiuga*, *Wologda*, *Wiatka*, *Permie* et *Ugorie* ou *Woguliza* en faisoient partie. La langue de cette contrée avoit beaucoup de rapport avec le Finnois. Auprès de la Dwina, étoit un temple, dans lequel on adoroit la *solotaja-Baba* (la femme d'or.) En 1343,

sous le règne du grand-Prince Basile, on a déployé les plus grands efforts pour convertir à la foi chrétienne les habitans de Scherdik. La décadence du commerce et de la splendeur de cette ville date de l'époque où le commerce des deux mondes subit une révolution générale, et où les salines de *Solikamsk* commencèrent à avoir de la vogue.

La compagnie de grenadiers de 200 hommes, qui s'étoit déclarée la première en faveur d'Elisabeth, et l'avoit accompagnée depuis le commencement jusques à la fin de la révolution, eut l'honneur d'avoir cette Princesse pour capitaine dès quelle fut montée sur le trône. Elisabeth porta depuis cette compagnie à 300 hommes, auxquels elle donna la noblesse et le brevet de Lieutenant dans l'armée. Le Prince de Hesse Hombourg en fut nommé Capitaine-Lieutenant; Philippe Guillaume, Prince de Hollstein-Beck, Lieutenant; un Russe,

second-Lieutenant; et Grünstein, (qui avoit eu, ainsi que Schwarz et Lestocq, tant de part à la révolution) Enseigne.

Les six bas-officiers qui signalèrent alors leur dévouement à Elisabeth, reçurent d'elle le grade de Lieutenant-Colonel; les autres bas-officiers, celui de Major; les caporaux, celui de Capitaine; l'Enseigne, celui de Brigadier; les deux seconds-Lieutenants, celui de Général-Major; le premier-Lieutenant, celui de Général-Lieutenant; et les simples soldats, celui de Capitaine-Lieutenant. L'Impératrice leur donna un uniforme magnifique. Elle se présentoit à leur tête toujours en habit d'amazone, et ne les appelloit que ses enfans. Ils l'appelloient leur mère.

Ces marques d'honneur et d'amitié tout-à-fait extraordinaires portèrent au plus-haut dégré l'insolence de cette troupe. Une grande partie de ceux qui la composoient étoit sans éducation comme sans ressource, avant la révolu-

tion. Enhardis par l'impunité, ils se crurent en droit de se livrer à toutes sortes de désordres. Les habitans de la capitale journellement molestés et aigris firent retentir leurs plaintes. Quelques-unes frappèrent les oreilles d'Elisabeth, qui crut d'abord devoir user d'indulgence envers des gens à qui elle avoit de si grandes obligations; mais voyant que le mal alloit toujours croissant, elle dégrada les plus coupables, et les réduisit à n'être que de simples soldats; et pour imposer au reste de la compagnie, elle le fit assembler et lui tint ce discours : " Apprenez, mes „ enfans, par l'exemple de vos camara„ des, que, si je vous ai accordé la no„ blesse, c'étoit pour avertir tacitement „ de vivre comme il convient à des no„ bles. C'est par une conduite régulière „ que vous mériterez le nom de mes en„ fans. Tous ceux qui s'écarteront de „ leur devoir peuvent être assurés qu'ils „ seront traités comme leurs frères cou-

„ pables.„ Cette réprimande n'eut pas l'effet que l'on devoit attendre, aussi long-tems que la compagnie subsista, et elle provoqua de justes et de graves plaintes.

Le Marquis de Chétardie fut le premier des Ministres étrangers résidens à St. Pétersbourg, qui complimenta l'Impératrice Elisabeth sur son avènement au trône; il fut suivi de l'Ambassadeur de Turquie et de tous les Officiers Suédois prisonniers, auxquels Elisabeth rendit la liberté, en les priant d'en avertir la Cour de Suède. Et comme l'intention de cette Cour, qui étoit de chasser les étrangers de l'empire, étoit remplie, on expédia l'ordre au Général Keith de suspendre les hostilités. Chétardie fut prié d'envoyer un courier à Stockholm pour instruire le Roi de tout ce qui s'étoit passé. On rendit leurs épées au Général-Major de Wrangel et au Lieutenant-Colonel Dideron, qui furent chargés de se rendre en hâte auprès du Général Loe-

wenhaupt, pour lui rendre compte de ces évènemens, et l'engager à rester dans l'inaction jusqu'au résultat des conférences que l'on se proposoit d'avoir avec le Roi de Suède.

Dans cette guerre entamée par la Suède, on put voir jusqu'où alloit l'animosité des deux nations rivales. Il est avéré qu'au combat de Willmannstrand les Suédois massacroient à coups de bayonnette les Russes renversés sur le champ de bataille, qui avoient encore un souffle de vie.

Elisabeth, les premiers jours de son règne, ne mit pas de bornes à sa reconnoissance envers ceux qui l'avoient assistée dans son entreprise. Lestocq et Schwarz, principaux moteurs de la conjuration, eurent la plus grande part à ses libéralités. Le premier, autrefois simple Chirurgien à la Cour, fut nommé premier Médecin de l'Impératrice, Conseiller privé actuel, Directeur-Général

de tout ce qui concernoit la médecine dans l'empire, Président du Collège de médecine, avec 7,000 roubl. d'appointemens. Le second n'eut pas un sort moins brillant. Cet homme, qui jusques là n'avoit été que Lieutenant des Ingénieurs et musicien de la petite Cour d'Elisabeth, qui étoit sans connoissance et sans éducation, dont l'indiscrétion alloit jusques à divulguer les choses mêmes qui lui faisoient le moins d'honneur; ce même homme fut promu au grade de Colonel, et reçut en présent la terre de *Waimastfer* en Livonie, dans laquelle il se retira avec sa femme, et acheva ses jours de la manière que je vais raconter.

Lorsque la conjuration éclata, il eut commission de découvrir, par les domestiques des grands de la Russie et des Ambassadeurs, ce que leurs maîtres pensoient de la révolution. On lui donna beaucoup d'argent pour enivrer les domestiques. Eloigné de la Cour et des affaires, il menoit dans sa terre une vie tran-

quille. Etant un jour aux bains, où il étoit servi par une fille, selon l'usage du pays, il voulut prendre certaines libertés, dont elle sut se défendre. Elle étoit jeune, jolie, et de plus son esclave. Il prétendoit avoir des faveurs, et croyoit que sa qualité de Seigneur l'autorisoit à brusquer l'amour. Les droits des Seigneurs Russes sur leurs paysans choquent également la raison et la nature. Ils ne s'étendent pas toutes fois jusqu'à contraindre leurs paysans à leur servir de jouet. Cette jeune personne repoussoit les caressés d'un vieillard dégoûtant. Elle le supplia plus d'une fois de cesser sa poursuite, mais ne pouvant obtenir cette grace, elle devint furieuse et lui coupa net la partie qui le rendoit si libertin. Il en mourut. La fille se sauva, en attendant qu'on assoupit cette affaire.

Tout le monde étoit persuadé dans St. Petersbourg que le Duc de Bieron ne manqueroit pas de participer aux

bienfaits que la nouvelle Impératrice répandoit de tous côtés. Dans le tems qu'il étoit tout puissant à la Cour, il n'avoit jamais été opposé aux intérêts de cette Princesse : il lui avoit même marqué de l'estime et de l'attachement. Cette conduite extérieure n'avoit sans doute pas d'autre motif que la crainte des évènemens ultérieurs. La fille de Pierre Ier ne pouvoit jamais être loin du trône. Toutes les fois qu'il s'agissoit d'une demande ou d'une prérogative à accorder à Elisabeth, Bieron laissoit les autres Ministres en liberté pour elle, et se gardoit bien de lui faire sentir le poids de son autorité. Soit que la nouvelle Impératrice ne crût pas lui avoir de grandes obligations, soit certaines raisons de politique, dont je vais parler tout-à-l'heure, elle ne le rappella pas tout de suite; elle commença par adoucir son exil, en lui faisant quitter les frontières de la Sibirie. Il fut donc transporté avec sa famille à *Jaroslaw*, ville située dans

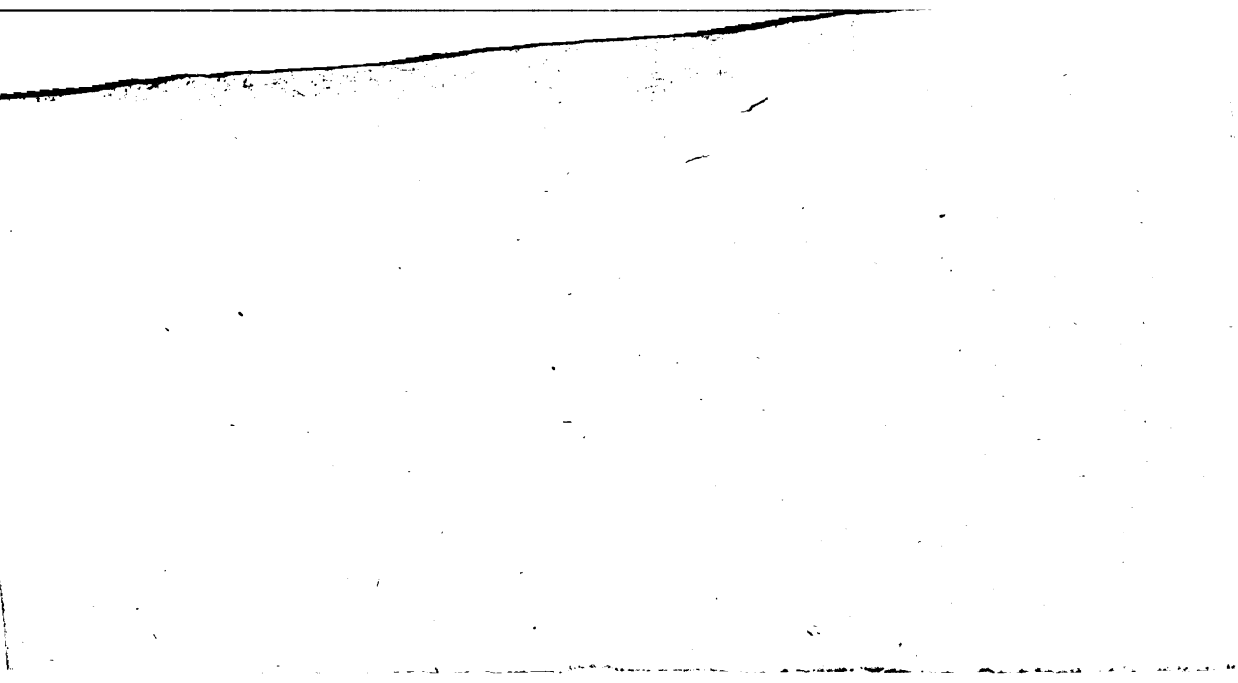
le gouvernement de Moscou, auprès du Wolga, pour y rester jusqu'à nouvel ordre.

L'avènement d'Elisabeth au trône laissoit encore la Courlande sans Duc. Louis-Erneste Duc de Brunswick-Wolfenbüttel avoit perdu toutes les espérances qu'il avoit conçues sous le règne d'Anne, trop assuré d'un refus de la part d'Elisabeth, qui ne pouvoit avoir oublié le mariage projetté entre elle et lui, pour exclure la Princesse du trône. Il quitta la Russie, lieu funeste pour lui et les siens. Il arriva au mois de Février 1742 à Berlin, où il tâcha d'oublier ses anciennes fortunes auprès de sa soeur, qui étoit Reine de Prusse. D'un autre côté Chétardie, très-considéré d'Elisabeth, appuyoit les prétentions de Maurice, Comte de Saxe, sur le Duché de Courlande, et signala pour lui toute l'ardeur de son zèle; mais Elisabeth vouloit que l'on procédât à une nouvelle élection. Un grand nombre de Courlandois appel-

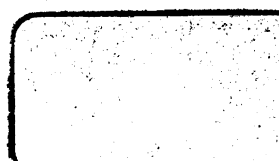
loient Bieron, quelques autres le Prince Chrétien-Auguste d'Anhalt-Zerbst; mais la République de Pologne ayant beaucoup souffert de la dernière guerre de Prusse, Elisabeth, pour indemniser son Roi, qui étoit en même tems Electeur de Saxe, fit savoir à la Cour de Pologne que le Duc de Bieron ne recouvreroit plus sa liberté, et ne pouvoit par conséquent espérer de jouir jamais de son Duché. D'après cette notification, Auguste déclara vacante la souveraineté de la Courlande, et par les soins d'Iwan Simolin, Ambassadeur de Russie, et du Chambellan de Mirbach, Courlandois de nation, le Prince Charles, son second fils fut élu, signa les *Réversales* (9) et fut reconnu Duc de Courlande.

(9) Ce sont des *Lettres d'assurance* rédigées par la Noblesse de Courlande alors qu'elle nomme un Duc. Elles contiennent les conditions de son élection, ou la forme de gouvernement qu'elle a jugé *à propos* d'adopter, et le nouveau Duc, en signant ces Lettres, s'oblige à maintenir cette forme de gouvernement.

Fin du Tome V.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

rm 410